

Seconde phase du cycle

Etape 5

L'Age du fer : Basse-Antiquité

(Philosophie, monothéisme, Empires)

Généralités, introduction

Depuis les invasions « barbares » de la fin de l'Age du bronze (XIII^e s av. J.C.) se prolongeant au cours du I^{er} millénaire pré-chrétien, les royaumes mis à bas se transforment pour certains en Empires qui, sous l'égide du syncrétisme religieux évoluant vers le monothéisme, remplacent la multiplicité de centres politiques et entraînent le changement radical de la carte des civilisations : ainsi dans le bassin méditerranéen comme dans celui du fleuve Jaune, des Empires continentaux à prétention universelle étendent au loin leurs conquêtes, les aires d'expansion des Empires perse, grec et romain, recouvrant pour la première -et la dernière fois-, des régions à cheval sur l'Orient et l'Occident, tandis que ces Empires s'imposent et se combattent désormais au nom de leur Dieu ou de leur philosophie.

On peut constater que contrairement à l'Age de bronze où l'Orient « collectiviste » ou holiste prend le devant de la scène, l'Age du fer voit l'Occident se distinguer et prendre de l'ampleur, le nouveau centre de civilisation en Europe centrale et occidentale s'ajoutant aux civilisations de l'Orient : la Grèce puis Rome notamment s'imposent en effet et parlent par l'individu qui développe ses idées, intervient et agit dans la société tandis qu'en Orient les compétences individuelles sont mises au service du collectif et d'un idéal cosmologique.

Concernant la métallurgie du fer proprement dite, elle semble issue d'Anatolie et se répandre à partir du XVII^e siècle av. J.C. dans le reste de l'Eurasie par les Indo-Européens Hittites qui en font un large usage dans l'armement, en Grèce vers 1050 av. J.-C., en Europe de l'Ouest vers 800 av. J.-C. , en Chine, en Inde ... A la différence du cuivre et du bronze, la métallurgie du fer devient très vite industrielle après la découverte des fourneaux, accompagnée d'une forme de sacralité tellurique centrée -après celle céleste des météorites- sur les mystères du monde souterrain, le minerai étant considéré comme un embryon en gestation dans la matrice symbolique que représentent la mine puis les fourneaux autour desquels de multiples précautions et tabous sont entretenus. Ainsi, à côté des rites auxquels sont astreints les mineurs (pureté, jeûne, méditation, prières et actes cultuels), les honneurs sont dus aux maîtres du feu que sont les métallurgistes,

craints, estimés ou méprisés, à l'identique des chamans, des hommes-médecine, puis des futurs alchimistes (cf. Eliade M. *Forgerons et alchimistes*, p. 66)

A la fin de l'Age du Bronze, l'individu socialisé aspire à la liberté comme à un idéal personnel, rêve d'une cité idéale et accède à la pensée abstraite ou philosophique (ce qui ne va pas pour autant supprimer les guerres, bien au contraire, mais constituer une sorte de contrepoint), tous faits qui autour de 1200 avant J.-C., marquent l'entrée dans l'Age du Fer et dans la seconde phase du cycle du Pensant (V^e étape, Basse Antiquité), où l'individu commence sérieusement à compter ou à être reconnu comme tel, surtout en Occident : c'est le début en Grèce de la démocratie et de la philosophie tandis qu'au Proche et Moyen Orient s'impose le monothéisme.

Avec le développement de la notion d'individualité et de déterminisme personnel (que va renforcer le christianisme), on assiste à une mise en relief du pouvoir de la conscience où l'homme devient la mesure de toute chose, porté à révéler tout ce qu'il porte en lui en tant qu'image et fruit ultime du cosmos. Cette différenciation individuelle qui marque ici un pas décisif par accès à l'idéal, au rêve de liberté, au symbole, à la dialectisation, fait faire à la pensée un saut magistral : devenue théorique, conceptuelle, s'appuyant sur des preuves et des arguments, échafaudant des théorèmes et des axiomes, qu'elle soit rationnelle ou irrationnelle, la pensée se libère du strict narratif tandis que se constitue l'alphabet qui permet la transmission des nouvelles idées et participe à l'affirmation de l'individualisme.

Epurant les mythes de l'Age du Bronze de ses ambiguïtés par le biais de la logique et des points de vue successifs cosmologique (présocratiques) et humaniste (socratiques), la réflexion philosophique fournit les cadres conceptuels (catégories aristotéliennes ...) de la grammaire, de l'administration, de la science et de l'exploitation technique de la nature. C'est en effet à cette période que débute la formulation des grands principes, qu'apparaissent les lois générales, les théories scientifiques, les règles grammaticales, la philosophie épistémologique, les principes juridiques ... avec le risque de dérive doctrinaire et sectaire, tandis que l'amitié et le bonheur de l'individu deviennent le bien suprême : le plaisir véritable est le bien-être de l'organisme dans une vie frugale, alors que l'homme nouveau est plus passionné, avec ses dieux jeunes et beaux, que son art plus sensible, moins grave, exprime la sensualité et la beauté des corps nus rehaussés de draperies, que le théâtre devient un divertissement, une satisfaction esthétique et intellectuelle rompant avec la tradition de la célébration religieuse, tandis que Dionysos éleusinien, Héraclès triomphant, Orphée le chantré mystique, Muses et Ménades témoignent d'un désir d'harmonie mêlée à l'inquiétude religieuse.

En cette époque où la notion d'individu et d'unicité de Dieu inaugure le monothéisme, cinq prophètes de cinq milieux régionaux différents témoignent en l'espace de cent vingt ans (entre 600 et 480 avant J.-C), d'un nouveau départ de la vie spirituelle, avec volonté de transformer les choses du passé, et aspiration à un contact personnel et direct avec la réalité spirituelle après que l'homme ait été dominé par les forces collectives, institutionnelles, naturelles et surnaturelles. Ainsi Zarathoustra et le Bouddha fondent une nouvelle religion, le Deutero-Isaïe

modifie la forme traditionnelle de la religion juive, Pythagore aspire à la renaissance, tandis que Confucius, apparemment beaucoup plus conservateur, tente d'élever les règles de conduite sociale de la Chine de son temps vers des anciens modèles reconsidérés selon des nouveaux critères ...

AXE AFRO-ARCTIQUE

Egypte

Ayant appris l'art de la guerre des Hyksos qui sont des cavaliers et des guerriers redoutables qui sont chassés par Thèbes au XVI^e s, av. J.C., Ahmès (Ahmosis) fonde la XVIII^e dynastie qui marque l'entrée dans le Nouvel Empire (-1600 – 1085) qui anticipe d'un millénaire l'Age du Fer conventionnel, sans pour autant que l'Egypte connaisse de suite la métallurgie de ce métal.

Amon-Râ devenu un Dieu universel porte le clergé au faîte de la richesse et de la puissance. D'énormes chantiers sont entrepris, de monumentaux sanctuaires sont érigés (Karnak, Louxor) et l'Egypte exerce sa puissance impérialiste. C'est une période caractérisée par la xénophobie et le désir de revanche s'accompagnant de violence et de diplomatie tortueuse où les pharaons guerriers et athlétiques multiplient les alliances matrimoniales avec notamment les Hittites et le Mitanni et accumulent les richesses qui stimulent aussi une vie raffinée à la cour ainsi que l'échange des idées et le développement des œuvres littéraires.

Aménophis III ayant renoncé à la guerre pour s'occuper de théologie et d'esthétique, un grand changement se produit avec son fils, le futur Akhenaton: ce dernier abolit en effet le culte d'Amon-Râ qu'il remplace par celui d'Aton, le disque solaire, source universelle de vie prêtant à la joie de vivre, et proclame l'égalité des hommes de toutes races et de toutes couleurs tandis qu'est prônée la famille monogame et accordée la liberté aux femmes. Ainsi se renforce non seulement l'idée de monothéisme mais se conçoit un humanisme -de principe plutôt qu'assimilé-, tandis que l'art tend au naturalisme et au réalisme et que le langage populaire est introduit dans les inscriptions royales ou les décrets.

Cette attention accordée à l'individu et à sa nécessaire probité déjà présente dans la religion osirienne « démocratisée » du Moyen-Empire (2000-1800) qui implique déjà de pratiquer bonté et justice durant la vie terrestre, s'affirme au Nouvel-Empire où apparaît le « jugement du cœur » du défunt¹

Après cette XVIII^e dynastie thoutmoside (celle d'Akhenaton et de son fils Toutankhamon qui rétablit le culte d'Amon), les ramessides (XIX^e et XX^e dynastie; fin du Nouvel Empire, début de la Troisième Période Intermédiaire), prennent le pouvoir et doivent lutter contre le clergé d'Amon qui rejette le culte d'Aton et contre la corruption du clergé et des fonctionnaires.

La fin de la Troisième période intermédiaire et la Basse Époque (-1085-333 : XXI^e - XXX^e dynasties) commence avec les pharaons de Tanis (XXI^e et XXII^e dynasties, X^e -VIII^e siècle) qui gouvernent une Égypte très affaiblie avec série de crises et retour vers le passé pour ce qui concerne l'art. Au VIII^e s, la rébellion du clergé d'Amon qui s'autonomise du pouvoir royal, tend à rendre le Sud de l'Égypte indépendant et à rompre l'unité du pays tendant à une Égypte religieuse au Sud, avec autonomie des grands prêtres d'Amon à Thèbes, et politique au Nord².

Cette scission entre le religieux et le politique par dissidence du grand prêtre de Thèbes et du gouverneur d'Héracléopolis, à laquelle s'ajoutent la lutte contre l'anarchie libyenne, la révolte des princes du Delta et de graves troubles sociaux³, évoquent de manière étonnante les féodaux de notre Moyen Âge et marquent la fin de l'Égypte altière, le début de sa décadence et de sa fin, avec invasion des Couchites du Sud (XXV^e dynastie) qui administrent le pays pendant un demi-siècle, avant que l'Assyrie d'Assourbanipal envahisse le pays (-663) et pille Thèbes, puis que l'Égypte soit successivement mise sous tutelle perse, grecque, romaine et musulmane, malgré quelque dernier éclat au VII^e s av. J.C. sous la dynastie saïte et la relation qu'elle établit avec la Grèce et les Hébreux, le prophète Isaïe participant au mouvement égyptophile et continuant la vieille tradition de Salomon qui rassemble dans le livre des Proverbes les recueils sapientiaux hébraïques qui suivent de fort près le texte des *Enseignements égyptiens*⁴.

Après que le christianisme ait supplanté la religion et la civilisation égyptienne, la vieille Égypte recopie encore au IInd siècle des sagesses admirables et continue à exercer sur la pensée hellénistique et romaine une influence qui explique en partie l'engouement dont elle est l'objet. Philon, l'un des plus fermes soutiens de la colonie juive au temps même du Christ, joue un rôle considérable au confluent du judaïsme, de la philosophie grecque et de la sagesse égyptienne. Mais l'histoire politique est désormais étrangère à ce rayonnement.

Syrie-Palestine, Israël

A la fin de l'Age du bronze, la Syrie-Palestine, cette terre de rencontres, d'épopées multiples, de synthèses religieuses et linguistiques, est désunie à nouveau par l'arrivée des Hébreux et des Peuples de la Mer qui la libèrent aussi de la domination des Empires environnants, Araméens, Hittites, Philistins.

Dans cette Palestine mouvementée, les Hébreux, leurs tribus groupées autour de leurs patriarches (Moab, Ammon, Israël, Juda, Edom ...) s'établissent aux environs de 1200 avant J.C.⁵ et s'unissent en la ligue d'Israël après avoir erré, guidés par Dieu, entre la Mésopotamie (XVIII^e siècle) et l'Égypte (XIII^e siècle).

Depuis le moment de son apparition en tant que peuple avec Abraham, puis de l'Exode d'Égypte et de la monarchie par fédération des douze tribus des douze fils du patriarche Jacob (Genèse, XXIX-XXX), jusqu'à la scission entre les deux royaumes, puis la disparition successive des royaumes d'Israël et de Juda accompagnée des pérégrinations proche-orientales des tribus, la structure tribale hébraïque subit différentes modifications mais conserve toujours toute la portée symbolique et imaginaire de sa vie religieuse fondée sur la croyance à un Être suprême, la finalité de l'histoire du monothéisme juif étant la réalisation terrestre d'une cité juste et l'avènement messianique transcendant les « lois historiques » non universelles, ce que le christianisme dit avoir réalisé avec Jésus (voir christianisme plus loin).

La croyance en un Être suprême, auteur de l'univers qu'il gouverne par sa providence et qui communique avec l'humanité par sa parole révélée, se rattachant en ligne droite et ininterrompue au peuple de l'Histoire sainte, suit ainsi un processus original, caractérisé à ses débuts par une longue série d'expériences spirituelles – ou de « révélations » – dont les bénéficiaires sont les patriarches hébreux Abraham et Moïse : Elohim entendu par Abraham devenant Yahvé révélé à Moïse, un Dieu que l'on connaît par expérience, se révèle d'abord par l'intermédiaire de ses destinataires privilégiés, les membres élus de la « nation d'Israël » ou de la « nation juive » (à cause de la tribu de Juda à laquelle appartiennent la majorité des survivants)⁶.

Rompant avec le caractère mythologique des autres religions du Moyen-Orient ancien, Yahvé est un dieu que l'on connaît par expérience et révélation, un Dieu qui commande à l'homme ou à l'être tout entier, demande la transformation intérieure du fidèle et ne se laisse pas contraindre par les actes cultuels. Transposition dans l'idéologie de l'unicité d'un groupe, le monothéisme israélite va au-delà du nationalisme puisqu'il exerce sa puissance sur les autres peuples, intervient dans la nature et le cosmos et transcende l'histoire. Sans que ne soit contestée l'existence d'autres dieux, Yahvé est conçu comme le plus puissant de tous les dieux, celui devant lequel les dieux des autres peuples doivent s'incliner.

« Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi » (Ex., XX, 3), « Tu n'adoreras aucun autre dieu, car Yahvé se nomme le jaloux, il est un dieu jaloux » (Ex., XXXIV, 14).

On peut noter que dès l'installation des Hébreux en Canaan, le mosaïsme a à s'affirmer face aux cultes naturistes des populations indigènes (Baal, Astarté, rites agraires de fécondité), avec recrudescence du conflit au IX^e siècle⁷.

Voyons maintenant ce qu'il en est de l'histoire de ce peuple juif et de ses pérégrinations politico-religieuses.

Une fois réalisée l'union d'Israël et de Juda, David entreprend l'assimilation politique et culturelle des populations et des enclaves cananéennes (avec les difficultés que nous venons de voir), enclaves parmi lesquelles se trouvent Jérusalem et la plaine d'Esdrélon qui constituent le cœur économique du royaume

d'Israël. Salomon qui succède à son père David, est aidé par Hiram roi de Tyr (Phénicie) pour la construction du temple de Yahvé à Jérusalem, et tous deux commercent dans l'océan Indien à partir d'Aqaba⁸ et en Méditerranée où ils établissent des comptoirs puis des colonies tels que Chypre, Malte et Carthage tandis que l'alphabet se met en place et que le chameau rend le désert et la steppe plus praticables.

Mais lorsque Edom et Damas se révoltent, Salomon ne peut contenir plus longtemps l'unité du royaume de Juda, trop petit, trop arriéré et trop mal situé géographiquement. Après sa mort, les Israélites se séparent de Juda (922) et constituent le royaume d'Israël (dix tribus) au nord de la Palestine. Le seul vestige du royaume de David et de Salomon consiste désormais en le royaume de Juda au Sud (tribus de Juda et de Benjamin) dont le trône restera occupé par la Maison de David, avec Jérusalem comme capitale, la tribu de Benjamin occupant la partie méridionale du territoire.

Au royaume de Juda, le prophète Isaïe participe au mouvement égyptophile (cf. Egypte) continuant la vieille tradition de Salomon qui rassemble dans le livre des Proverbes les recueils sapientiaux hébraïques qui suivent de fort près le texte des *Enseignements égyptiens*.

Après que les Chaldéens aient écrasé les Assyriens (cf. Partie 4, Haute Antiquité) qui convoitaient depuis le VIII^e siècle l'importance économique prise par la façade méditerranéenne de l'Asie, et reprenaient leurs tentatives d'expansion vers l'Ouest, le royaume de Juda qui fait d'abord partie de la coalition chaldéenne anti-assyrienne, puis participe au partage des dépouilles de l'empire assyrien avant de rétablir temporairement le royaume de David sous Josias, devient ensuite successivement vassal de l'Égypte et de Babylone avant de disparaître sous le Chaldéen Nabuchodonosor qui unifie au VI^e s. av. J.C. tout le nord de l'aire sémitique et fait disparaître le royaume de Juda, dernier État hébreu ayant conservé son indépendance et connu une seule et même dynastie pendant quatre siècles, celle de David et de ses descendants : la capitale Jérusalem est conquise et son temple détruit par Nabuchodonosor en 587, suivi de l'exil à Babylone des Juifs (586 av. J.-C) qui seront rapatriés plus tard. C'est l'époque où est rédigée l'histoire de Job qui pose l'énigme majeure : où est Dieu ? Car Job est comme son peuple qui a tout perdu, sa terre, son pays, sa capitale, son temple, et se trouve dans un univers babylonien dont il récupère certains éléments narratifs, puis perse (Cyrus le grand prend possession de Babylone).

Après la prise de Jérusalem et l'exil à Babylone, certaines communautés juives échappées au désastre se réfugient en Égypte où elles rejoignent les mercenaires hébreux enrôlés par les pharaons ou ceux qui s'étaient réfugiés en Égypte au temps de Manassé. Ces communautés préludent à l'établissement massif des Juifs à Alexandrie et constituent un des intermédiaires entre l'Égypte et Israël à une époque particulièrement féconde pour l'histoire des idées religieuses. C'est alors le lien des éléments national et religieux qui permet aux membres regroupés en Palestine et ceux demeurant dispersés dans le monde méditerranéen (la Diaspora) de trouver leur unité.

Adhérent fermement à une Loi tenue pour révélée à Moïse sur le Sinaï⁹, les prophètes font aussi la promesse d'un Messie héritier légitime de David jouant le rôle du Rédempteur tenant vivante l'idée de l'engagement pris par Dieu : « oint du Seigneur », ce fils de David sera le seul à pouvoir rétablir l'alliance entre Dieu et son peuple après le jugement des impies. Le message chrétien de l'Évangile, ou « bonne nouvelle », montre dans Jésus de Nazareth le Messie promis et attendu, la réalisation de la nouvelle alliance.

Se précise de surcroît peu à peu, surtout après la chute de l'empire perse (détruit par les Grecs -Alexandre- au IV^e siècle av JC puis par les Romains) la notion de résurrection des morts et d'un jugement divin décidant à tout jamais du destin de chacun (Le zoroastrisme perse du VI^e s promet à tous les hommes l'immortalité de l'âme sous réserve du jugement dernier ; cf Egypte plus haut et Christianisme plus bas).

Les conquêtes grecque puis romaine qui suivent ne modifient pas la situation des Sémites qui, mieux armés qu'auparavant grâce à la capacité d'adaptation de leur religion et à la longue survie du royaume de Juda, conservent leur identité nationale et savent profiter de l'autonomie interne que lui laisse ensuite l'occupant perse pour reconstruire le Temple et organiser autour de lui une société restaurée.

Ainsi, après les conquêtes d'Alexandre, les diverses communautés juives du Moyen-Orient, intégrées dans les empires des diadoques, font alors se côtoyer le judaïsme et l'hellénisme qui s'influencent réciproquement :

Les marchands juifs qui propagent l'alphabet linéaire¹⁰ inventé par les Phéniciens au XI^e siècle av. J.C. et le transmettent aux Grecs et à tout l'Occident, propagent aussi le judaïsme comme ils propageront plus tard son rejeton, le christianisme qui, d'abord mouvement interne au judaïsme dont il reprend le monothéisme, se répand ensuite en Orient, en Grèce, en Italie et dans tout l'Occident (cf. plus loin : Christianisme).

Après la reconstitution provisoire d'un État juif dirigé par les grands prêtres hasmonéens (Maccabées) de 166 à 63 puis par l'Édomite Hérode de 37 avant J.-C. jusqu'à l'an 4 de notre ère (époque de la naissance du christianisme), les troupes romaines détruisent, en 70 de notre ère, le « second Temple » qui voit disparaître avec lui le centre religieux ralliant toute la diaspora juive dispersée de la Perse à l'extrême ouest de l'Empire romain.

La destruction du second Temple (70) marque la fin du parti sacerdotal des Sadducéens et celle des fraternités ascétiques des Esséniens (que certains savants contemporains identifient avec les sectaires de Qumran). Les fidèles se regroupent alors autour de l'unique force spirituelle organisée, les docteurs de la Loi. La répression par Rome du soulèvement de Bar Kokhba (135) entraîne ensuite la perte de la souveraineté politique juive. Les maîtres sont pourchassés, l'observance religieuse interdite (Le chef spirituel Rabbi Aqiba est incarcéré à Césarée, puis supplicié avec ses collègues et disciples). Mais cette persécution ne réussit pas à ruiner les agglomérations juives, d'autant que sous Antonin le Pieux (138-161), la condition faite aux Juifs s'améliore¹¹, de sorte qu'une renaissance matérielle et spirituelle s'accomplit, ce dont témoignent les synagogues antiques classiques édifiées dès le II^e siècle jusqu'au VIII^e siècle, ainsi que la compilation

vers 200 de la loi juive ou *Mishna*, « répétition de la Loi », pendant écrit de la Torah orale, contribution majeure de cette période préservant le savoir traditionnel, ce à quoi s'ajoutent les premiers essais d'une liturgie de prières distincte de la liturgie du Temple pouvant se célébrer hors de la capitale, ainsi qu'un enseignement dépassant les préoccupations exclusivement sacerdotales et sapientielles avec interprétation de l'Écriture visant à transmettre, en l'approfondissant, la Loi de Moïse modelant l'entière existence du juif et avivant l'espérance messianique, de sorte que le maître en Écriture sainte et en tradition, le « scribe » puis le « rabbin », se distinguent alors du prêtre ...

Mais au IV^e siècle (époque où la Byzance grecque devient Constantinople romaine), des heurts avec une garnison romaine entraînent la destruction de Tibériade, Séphoris et Lydda. Le centre palestinien entre en déclin. Sous Théodose II, des persécutions et une législation hostile, inspirées par les chrétiens, appauvrissent les Juifs. À la mort sans héritier du patriarche Gamaliel VI, l'empereur abolit l'institution du sanhédrin (425). Ainsi la Terre sainte restée le cœur de la nation est-il déplacé en Babylonie où persiste un réseau de colonies juives datant de l'Exil (et cela jusqu'en 1200 ap. J.C.). Animé par une grande vitalité, le réseau de colonies juives de Mésopotamie bénéficie de l'appui de l'autorité suzeraine parthe (jusqu'en 211), perse Sassanide (jusqu'en 642) et des califes arabes qui reconnaissent le gouvernement juif autonome de l'exilarque (*Res Galuta*, ou chef de l'Exil), et là commence la rédaction du Talmud¹², compilation complète de la Tradition achevée vers 500, apothéose juive de cette cinquième étape qu'est l'Age du fer.

Avec la disparition de l'Etat hébreu, la dispersion des judéens se fait dans l'ensemble des nations, et la rupture se fait entre les adeptes de la Tradition et ses adversaires, les karaïte (de *miqra*, lecture) qui ne reconnaissent que l'autorité de la Bible et rejettent l'autorité des rabbins à la différence des traditionnalistes ou rabbanites.

A l'étape suivante (6^e étape, Moyen-Age occidental), vont se confronter les deux rejets du judaïsme, le christianisme présent depuis six siècles et l'islam naissant, et va se jouer à travers eux l'avenir tumultueux du judaïsme. Le judaïsme ayant d'abord donné naissance au christianisme en cette Antiquité friande de religions orientales appelant une dimension spirituelle intérieure et sensible remplaçant les rites extérieurs visant à l'allégeance aux dieux et aux empereurs, donne alors naissance à une seconde voie religieuse totalement opposée, l'islam, symbolisant avec le christianisme la dichotomie caractéristique du Moyen-Age, toujours active et conflictuelle de nos jours.

Christianisme

Issu du monothéisme israélite au début de notre ère, sous le règne d'Octave Auguste romain, le christianisme non seulement prolonge et applique la loi monothéiste¹³ (« Je suis venu non pour abolir la Loi, mais pour l'appliquer

entièrement ») mais l'enrichit par la révélation chrétienne du mystère trinitaire (cf. Matth., XXVIII, 19) invitant à comprendre le monothéisme dans un sens dynamique et évolutionniste et non pas monolithique et figé.

Proclamant en Jésus l'arrivée du Messie promis et attendu par les Hébreux et comme l'incarnation du Verbe divin, le christianisme réalise la nouvelle alliance — suggérée par le prophète Jérémie- « fondée sur le cœur » plutôt que sur les lois gravées sur la pierre, ce qui explique les préceptes essentiels de la morale chrétienne que sont l'humilité du cœur, l'amour du prochain, le pardon des injustices, le renoncement aux biens de ce monde et le salut par l'atteinte du plan divin (ou *oikonomia*), toutes qualités qui donnent de l'importance et une possibilité d'évoluer à l'individu, et renforcent donc le processus d'individualisation en cours d'affermissement.

D'abord mouvement interne au judaïsme dont il reprend le monothéisme, le christianisme se répand ensuite en Orient, en Grèce, en Italie et dans tout l'Occident dès les premiers siècles de l'ère chrétienne avec ses premières églises (Antioche en Syrie, Corinthe en Grèce, Lyon en Gaule, Carthage en Afrique du Nord, Alexandrie en Egypte). S'expansant et devenant au IV^e siècle la religion officielle de l'Empire romain d'Orient -ou Empire byzantin- sous Constantin (premiers couvents et monastères), le christianisme atteint l'Europe occidentale et centrale (Clovis, Charlemagne, Otton) entre le IV^e et le IX^e siècles, et s'étend au-delà du Rhin et du Danube, là où la civilisation romaine a peu pénétré (j'explique le pourquoi de l'implantation du christianisme en Occident plutôt qu'en Orient dans mon livre à paraître, *La solution des contraires*). Mais le christianisme ne touche pas seulement l'Europe¹⁴.

Caucase

Au I^{er} Millénaire av J.C, Cimmériens et Scythes (Indo-Européens qui descendent de populations d'Asie septentrionale et centrale et d'ancêtres sédentaires du V^e et IV^e mil. av J.C.), franchissent le Caucase ou le contournent depuis l'Est et font de terribles ravages. Les Scythes chassent les Cimmériens qui expulsent d'Anatolie des tribus (qui se mêlent aux populations autochtones de la vallée de la Koura) et descendent sur les Balkans (1000-700) où les Scythes qui les suivent provoquent les terribles invasions du Moyen-Orient.

Au gré de leurs déplacements et de leurs rencontres, les Indo-Européens transportent de l'Inde à la Grèce, la croyance en la réincarnation et en la transmigration de l'âme, cette dernière pouvant être d'origine chamanique de l'Asie septentrionale.

À la fin du premier millénaire, quatre royaumes importants de ces peuples caucasiens bigarrés existent au sud de la chaîne : la Colchide, l'Ibérie (Géorgie), l'Arménie, l'Albanie (Azerbaïdjan ...)¹⁵

Le Proche et le Moyen-Orient périphériques

Anatolie et Mésopotamie

Perse

Anatolie

Au début du IInd millénaire, les Hittites¹⁶ -et avec eux les Louvites- envahissent l'Anatolie. Réduisant les villes hattiennes, ils installent leur capitale à Hattusa ou Nesa (qu'il faut probablement identifier à Kanesh aux environs de l'actuelle Kültepe) au moment où les marchands assyriens y ouvrent leurs comptoirs. Soldats, paysans et administrateurs soucieux de précision et d'efficacité, les Hittites, leur royaume principal, le Hatti, autour de leur capitale, Hattusa sont des Indo-Européens qui pratiquent l'agriculture et la métallurgie (premiers producteurs de fer), portent à son achèvement l'art équestre et du char de combat, et signent autant de traités avec leurs ennemis qu'ils mènent contre eux d'incessantes guerres défensives, punitives ou de reconquêtes.

Intermédiaires entre l'Orient et les Balkans, les Hittites empruntent beaucoup aux peuples asiatiques dont ils occupent la terre, et des divinités provenant d'horizons les plus divers, tout en gardant une religion plutôt réaliste dans les rapports des hommes et des dieux, tandis que les scribes utilisent une écriture cunéiforme empruntée à la Mésopotamie par les Hourrites, et que la langue hittite est la langue officielle de l'administration, le hourrite celle de la technique, et l'accadien la langue de la culture qui sera remplacée par l'araméen à partir du XIII^e s.

Les scribes venus de Syrie, recopient les œuvres des pays voisins sur des tablettes bi- et trilingues, et mettent au point dictionnaires et lexiques, tandis que sont recomposés des textes littéraires à caractère mythique et réalisées les premières œuvres historiques précises et chronologiques où l'on constate l'absence de merveilleux. L'esprit est le même pour les règles administratives concernant les protocoles des missions des fonctionnaires, la comptabilité, le contrôle des prix, les instructions pour la répartition du butin, où l'on constate un souci de clarté, de précision et d'explication du bien-fondé des décisions par invocation des précédents, tandis que le code juridique, respectueux de la minutie et d'un certain souci d'humanité, aménage de vieilles dispositions, tend à la laïcisation et remplace les rares châtiments corporels par des compensations pécuniaires.

Dans la première moitié du XII^e siècle, leur royaume est détruit par les Gassas et les Mushki/Phrygiens qui les remplacent en Anatolie centrale, leur effondrement étant total et radical, à la différence des autres grandes puissances du Bronze récent qui survivent bien qu'affaiblies (Égypte, Assyrie, Babylone), le seul équivalent étant la civilisation mycénienne dont la disparition vers la même époque est encore plus radicale. Vers le VIII^e siècle, ce sont ensuite les Cimmériens et les Scythes qui vont déferler en Anatolie pour se rendre aux Balkans et sur tout le Moyen Orient (cf. Caucase).

Mésopotamie

En Mésopotamie au I^{er} millénaire pré-chrétien, se succèdent les démantèlements de l'Assyrie, de la Babylonie et de la Médie (terre des Mèdes ancêtres des Kurdes, annexée par la Perse de Cyrus) : la Perse domine alors en Mésopotamie et globalement au Moyen-Orient depuis le VII^e s. av. J.C. avant d'être détruite par les Grecs au IV^e siècle av J.C. (Alexandre le Grand bat Darius III en 331) puis par les Parthes, par les Perses à nouveau et enfin par les Romains qui y demeurent jusqu'au début du Moyen-âge.

La Perse

L'Etat perse est fondé par Achéménès, l'ancêtre de la dynastie des Achéménides (688 -675 av. J.C.) qui s'empare de la monarchie élamite. Après ses descendants que sont Cyrus le Grand et Cambyse, Darius I^{er}, Xerxès I^{er}, Artaxerxès I^{er}, Artaxerxès II, Artaxerxès III ou encore Darius III, l'Empire étendu de l'Indus à l'Anatolie et à l'Égypte, est détruit par les Grecs au IV^e siècle av JC (Alexandre) puis par les Romains¹⁷. Au Moyen Age l'armée sassanide sera détruite par le califat islamique qui font des Perses des Persans islamisés.

Les Perses utilisent une écriture cunéiforme simplifiée et élamite, et font de nombreux emprunts culturels puis adoptent l'araméen et pratiquent le mazdéisme (de *Mazda*, Dieu, dans la langue perse) la religion traditionnelle de l'ancienne Perse et l'un des premiers monothéismes (cf. Égypte) qui promet à tous les hommes l'immortalité de l'âme sous réserve du jugement dernier, inspirant à ce titre la religion hébraïque, le christianisme et, par leur intermédiaire, l'islam, le mazdéisme demeurant la religion officielle même après l'avènement du manichéisme, variante du mazdéisme¹⁸ à partir du III^e s ap. J.C., date à partir de laquelle, sous la dynastie sassanide apparaît le mot *Eransahr* qui signifie « *pays des Aryens* » ou « *pays des Iraniens* »).

NB : Notons que les pays de l'axe afro-arctique (Égypte, Israël, Caucase et pays satellites), n'iront pas véritablement au-delà de cette étape de l'Age du fer : fixés sur « l'être » plutôt que sur « l'avoir », selon des modalités diverses et caractéristiques des lieux (cf. les Semences, Epipaléolithique, Partie 1), une fois remplis leurs rôles dans le formatage des trois fonctions principales de l'être (Intention, Passion, Décision), ils ne pourront survivre sur leurs terres suite à la scission « entre terre et ciel » qui a lieu au Moyen Age (scission « concret/abstrait » que représentent globalement les deux religions opposées que

sont le christianisme et l'islam) et c'est essentiellement dans les Matrices leur fournissant le contexte ou la « substance » que se poursuivra leur action. En Egypte par exemple, au moindre relâchement de la poigne du pharaon, les particularismes locaux l'emportent, provoquent la misère et l'invasion étrangère, ce qui est le cas après la VI^e et après la XIII^e dynastie puis après la sécession des religieux de Thèbes et la division du pays, avec émiettement du pouvoir, invasion étrangère, décadence et disparition ; les peuples du Caucase sont eux, dépossédés de leurs terres sans frontières après avoir répandu partout la puissance du Verbe; quand à la Palestine, avec la disparition de l'Etat hébreu et la dispersion des Judéens dans l'ensemble des nations, elle restera ce qu'elle fut de tout temps : une terre de passion et de crises.

MATRICES

Afrique

La matrice africaine du I^{er} millénaire pré-chrétien, désormais désertifiée, n'a plus grand chose à offrir à ses autochtones qui pour la plupart demeurent des pasteurs nomades (cf. Age du bronze).

Selon pourtant que l'on considère la thèse diffusionniste ou autochtone, à part quelques foyers indépendants au Niger, dans la région des Grands Lacs -Burundi, Tanzanie-, au Cameroun, qui montreraient que le travail du fer a existé en ces endroits entre le III^e et le I^{er} millénaires ! c'est au V^e s av. J.C. que la technologie du fer (faisant directement suite à l'usage de la pierre et du cuivre) apparaîtrait au Niger oriental et en République centrafricaine comme une invention locale parallèlement d'ailleurs aux statuettes de terre cuite de Nok dans le nord du Nigeria. En Nubie la métallurgie du fer viendrait par contre de l'Egypte dès le VIII^e siècle (Napata, Méroé) et serait en plein développement entre le III^e s. av. et le III^e s. ap J.C. (avec édification des pyramides, et écriture dérivée des hiéroglyphes égyptiens dans les royaumes de Méroé et d'Aksoum) et aurait diffusé avec l'expansion bantoue.

Le véritable changement se situe au Maghreb et sur la bordure méditerranéenne : là s'épanouissent des civilisations autochtones -comme la Numidie- et surtout étrangères comme celle des Phéniciens qui colonisent en effet une grande partie du littoral de l'Afrique du Nord où ils fondent Carthage (vers 814 av. J.-C.). Devenus autonomes, les Carthaginois explorent les côtes atlantiques et

entretiennent très tôt des relations commerciales avec les régions du Soudan et y diffusent le fer (à partir du III^e s av. J.C. surtout), grâce aux pistes caravanières qui traversent le Sahara en voie de complet assèchement. Au II^e s. av. J.C. le littoral méditerranéen connaît l'implantation des Grecs en Cyrénaïque et la conquête romaine¹⁹ qui commence avec la prise et la destruction de Carthage par Scipion Émilien (146 av. J.-C.) et se termine six siècles plus tard avec le siège et la prise de Carthage par Genséric, roi des Vandales (430 apr. J.-C.), moment où meurt saint Augustin, évêque d'Hippone et Père de l'Eglise.

Europe

Au XIII^e s av. J.C., dès leur arrivée en Asie Occidentale où ils sont responsables de l'effondrement de l'empire hittite, Cimmériens et Scythes font connaître à l'Europe de nombreux bouleversements et la fin de l'Age de bronze : ces Indo-Européens nomades des steppes qui déferlent vers l'Asie Occidentale et Centrale et vers l'Ouest jusqu'à l'Atlantique (jouant ainsi le rôle d'intermédiaires entre l'Europe et la Chine), dispersent les forgerons d'Asie Mineure selon deux voies : vers les Balkans et l'Adriatique par les Illyriens et les Doriens comme relais, vers l'Europe centrale et orientale par les Cimmériens et les Scythes des steppes. Partout en ces lieux ils transportent le fer et les langues celtiques en Europe Occidentale (aujourd'hui subsiste le gaélique, le gallois et l'irlandais), ainsi que les langues germaniques, les langues italiques dont le latin, les dialectes grecs (ionien attique), de même que les langues slaves, les langues aryennes (sanskrit). C'est ainsi qu'à partir du VIII^e s. av. J.C., grâce à la technologie du fer, s'affirment en Europe centrale la puissance et la richesse des princes celtes, alors qu'en Méditerranée rayonnent les civilisations des Grecs, des Étrusques et des Romains. Les peuples d'Europe sortent alors de l'anonymat grâce aux historiens classiques qui mentionnent les Celtes, les Gaulois, les Ibères, les Scythes, les Illyriens ... le rapprochement de cette Europe celtique proto-historique avec les cités historiques méditerranéennes (dont l'une s'élargit aux dimensions d'un Empire) aboutissant à la nouvelle Europe s'étendant des Balkans à l'Irlande.

Europe Centrale et Occidentale

A la fin du second millénaire, l'Europe centrale et occidentale qui dispose de l'agriculture, de bonnes techniques métallurgiques, et de rapports de plus en plus étroits avec le monde égéen et oriental, connaît le passage vers l'Age du fer avec des Indo-Européens que sont notamment les Scythes, les Celtes²⁰ et les Gaulois, qui modifient le mode de vie et l'organisation territoriale durant un millénaire : transportant la métallurgie du fer, ils répandent en Europe la culture de Hallstatt

qui recouvre la culture des Champs d'Urnes du IInd millénaire du foyer culturel du Danube et du Rhin supérieur (Haute Autriche, Salzbourg avec villes fortifiées, villes lacustres de Pologne ...), puis la culture celte sub-lacustre de la Tène, leurs camps fortifiés (*oppidas* entourés de remparts solides renforcés par une charpente de bois), et leurs grandes sépultures princières connaissant progressivement et assez tardivement la vie urbaine.

Ces peuples amènent avec eux leurs dieux guerriers et leurs croyances liant divin et profane, avec innombrables manifestations du sacré reliés aux phénomènes naturels, cérémonies dans des enceintes sacrées à ciel ouvert dirigées par les druides possédant de multiples rôles.

En Gaule, relativement homogène malgré une soixantaine de peuples et la division des campagnes tenues par des tribus, l'aristocratie celte détient le sol, possède de vastes clientèles, mène une vie fastueuse et guerrière (munis de leur arc qu'ils tirent des Indo-Européens des steppes), mais connaît une sorte d'anarchie à cause des rivalités entre les familles, et l'obtention du pouvoir par élection de nobles surveillés par des assemblées aristocratiques.

Les Gaulois sont des paysans qui cultivent les céréales mais ne connaissent pas la vigne ni les arbres fruitiers. Les artisans travaillent le bois (voitures, navires) et inventent les tonneaux. Habiles métallurgistes et orfèvres, ils aiment les belles armes et les bijoux. Les bardes déclament des poèmes dans les festins et les druides officient.

Contrairement à ce que connaissent les Cités-états du bassin méditerranéen, les institutions étatiques et l'urbanisation d'Europe occidentale sont au début quasiment absentes en ces dernières grandes civilisations protohistoriques des tribus gauloises qui seront effacées par les Teutons, les Cimbres (Germaines et Romains) mais surtout par l'impérialisme romain qui va en réaliser l'unité politique.

Europe méditerranéenne

Parallèlement à l'Europe continentale du premier millénaire avant notre ère, les cultures du bassin méditerranéen de Grèce (Athènes, Sparte ...), d'Italie (Etrurie puis Rome) à partir du VIII^e siècle av. J.C., montrent que la Méditerranée devient l'axe du monde antique, grâce aux Phéniciens, aux Carthaginois et surtout aux Grecs, héritage que Rome va recueillir en groupant sous son autorité toutes les rives de la mer intérieure, portant ainsi à son achèvement l'unité méditerranéenne initiée par les Grecs, mais rompue encore une fois par les invasions barbares qui marqueront la fin du monde antique.

Au départ, après l'effondrement de l'empire achéen par les invasions du XII^e s et le contrôle de la mer par les Peuples de la mer, les Phéniciens et leurs cités (Ougarit, Tyr, Sidon, Byblos intermédiaire commerciale des pharaons) relancent l'activité maritime au X^e siècle avec Tyr comme principal foyer, les rois Hiram de Phénicie et Salomon d'Israël, ayant fondé une chaîne de comptoirs à Chypre, dans les îles de la Méditerranée occidentale, dans le sud de l'Espagne riche en métaux. Les Phéniciens qui auparavant exportaient le bois de cèdre du Liban et la teinture

de pourpre (l'essentiel de leur commerce portant cependant sur des produits fabriqués par d'autres peuples), transportent alors vers l'Orient l'argent d'Espagne et l'étain de Grande-Bretagne indispensable pour la fabrication du bronze. Un siècle plus tard, Carthage fondée en 814, domine tout le bassin sud-ouest méditerranéen, le sud de la côte espagnole, les Baléares, le sud de la Sardaigne et de la Sicile. C'est au moment du grand essor de Carthage que des rivaux dynamiques au nord de la Méditerranée se présentent : les Grecs.

Grèce

Suite à l'invasion indo-européenne doriennne, la Grèce dite « archaïque » (Mycènes ...) traverse entre le XII^e et le VIII^e siècles, une période obscure marquée par un recul de la civilisation²¹, l'essor grec à venir reposant sur la présence et la domination d'une aristocratie de grands éleveurs propriétaires permettant de retrouver ensuite pendant six siècles sa grandeur, jusqu'à sa conquête par Rome à l'aube du IInd s., laissant au monde un héritage immense.

A partir du VIII^e siècle, suite à la destruction de la Syrie par l'Assyrie, la Grèce, hors de portée pour sa plus grande part des armées assyriennes et des nomades eurasiens (Cimmériens et Scythes), connaît son nouvel essor avec les Cités-Etat (Corinthe, Athènes, Sparte)²² : se met en place une nouvelle organisation politique où l'aristocratie régnant sur le clan (*genos*) -désormais élective et non plus héréditaire comme sous la royauté mycénienne - tire richesse et prestige en accaparant les terres, en détournant à son profit les institutions collectives et en abolissant le pouvoir royal.

Depuis ce VII^e siècle, l'union des Grecs se fait autour des grands sanctuaires et des fêtes sportives, religieuses périodiques qui manifestent l'hellénisme vivant, se côtoient religion et politique qui stigmatisent les valeurs communes.

Au cours du VIII^e et VII^e s, les Grecs retrouvent aussi leur place perdue en Méditerranée, depuis les invasions doriennes, avec recherche de matières premières en échange de leurs produits, et recherche de nouvelles terres : la Grèce s'expande et installe des colonies qui ont pour origine la misère des petites gens, des cadets sans terre de la noblesse, des paysans en quête de terres, et plus généralement les besoins croissants d'une population de plus en plus nombreuse.

Les importants progrès techniques qui accompagnent l'essor commercial, intellectuel et artistique, constituent alors les facteurs du développement de la civilisation classique grecque²³, ce qui n'empêche pas que dans son expansion, et par enrichissement de la bourgeoisie d'affaires et appauvrissement des autres, la Grèce et toutes les terres alentour du monde de l'époque connaissent aussi un puissant déséquilibre des forces et un désordre croissant.

Ce déséquilibre des forces et le désordre croissant, suscitent le zèle de législateurs puis l'accès au pouvoir de tyrans qui installent des régimes dictatoriaux, tous éléments qui desservent la noblesse qui s'appauvrit mais servent la vie politique et judiciaire qui s'organise en fonction des changements : c'est ainsi que les réformes judiciaires qui débutent dans la Grande Grèce malgré les dictatures,

aident l'exercice d'une justice publique en faisant triompher l'usage d'un droit écrit remplaçant le droit coutumier.

A la fin du VII^e siècle, Sparte se dote alors d'une démocratie qui, sans abolir la monarchie, permet aux citoyens spartiates de se consacrer exclusivement à la guerre et d'imposer sa soumission à leurs voisins grecs du Péloponnèse qu'ils réduisent au servage, ce qui oblige Athènes à réagir à partir du VI^e siècle.

C'est ainsi qu'en l'Athènes du VI^e s. se produit le « miracle grec » : la mise en place par Clisthène de la démocratie en -507²⁴, démocratie qui, bien que réservée à une minorité limitée aux citoyens dont sont exclus les métèques c'est-à-dire les gens d'origine étrangère fixés à Athènes, et les esclaves qui à l'apogée de la puissance athénienne, forment la majorité de la population, aide malgré tout, avec les institutions de la Cité, au renforcement de l'idée de nation.

Mais c'est hors d'Athènes, que se situe en Grèce de l'époque la véritable mutation : le passage de la pensée religieuse à la pensée rationnelle et la naissance simultanée de la science et de la philosophie (cf. aussi la Chine) : l'élévation de la connaissance vers la science abstraite est le fait des penseurs grecs d'Ionie et de Grande Grèce et non pas d'Athènes -où prospère l'art oratoire du sophisme- qui a pourtant retrouvé sa suprématie.

L'écriture, les connaissances et la pensée échappent aux temples, au poids des traditions et des connaissances révélées (cf. Mésopotamie fin III^e millénaire). C'est le départ des écoles, de leurs maîtres, de leurs cercles d'élèves et disciples, départ de l'affirmation de l'individu qui se lance dans les spéculations scientifiques, la propagande religieuse et politique, les débats philosophiques, tout en exprimant ses sentiments et ses expériences personnelles.

Epurant les mythes de l'Age du Bronze de ses ambiguïtés par le biais de la logique et à travers les points de vue successifs cosmologique (présocratiques) et humaniste (socratiques), l'humanisme devient le centre de la réflexion philosophique et fournit les cadres conceptuels (catégories aristotéliennes ...) de la grammaire, de l'administration, de la science et de l'exploitation technique de la nature. C'est en effet à cette période que débute la formulation des grands principes, qu'apparaissent les lois générales, les théories scientifiques, les règles grammaticales, la philosophie épistémologique, les principes juridiques ... avec le risque de dérive doctrinaire et sectaire.

Ainsi après l'interprétation anthropomorphique de la nature physique par leurs prédécesseurs, les philosophes-physiciens ioniens recourant à la raison et à la logique expliquent l'univers dans un esprit totalement nouveau en définissant les principes (*arche*) uniques à l'origine de la diversité du monde et remplaçant les divinités ancestrales, débattant ainsi de problèmes scientifiques et métaphysiques plus d'un siècle avant que Socrate n'oriente sa quête vers l'étude de la nature humaine : c'est l'œuvre de Thalès de Milet, d'Anaximandre, d'Anaximène, d'Héraclite d'Ephèse, de Xénophane, de Pythagore²⁵.

C'est la rencontre entre la philosophie de plus en plus teintée de mysticisme avec le christianisme, que le logos grec appliqué au Dieu d'Abraham et de Jacob, produira sept siècles plus tard, l'œuvre théologique de saint Augustin (354-430).

Sur le plan artistique la Grèce utilise le riche patrimoine qui lui vient d'Orient de sorte que l'art géométrique devient l'art archaïque orientalisant.

Une fois évoqués les grands principes cosmologiques, les philosophes issus de ces mêmes régions de Ionie et d'Italie du Sud (Parménide, Zénon d'Élée, Héraclite, Empédocle d'Agrigente, Leucippe, Démocrite, Anaxagore ...) s'adonnent aux mathématiques, critiquent les raisons de la connaissance, affirment la sphéricité de la terre, développent l'enseignement moral et métaphysique et font appel à des notions de plus en plus abstraites²⁶.

A la fin du VI^e s, l'expansion de la Grèce est limitée par celle des Carthaginois et des Etrusques à l'Ouest, et à l'Est par celle de l'Empire perse ayant déjà fait succomber les cités grecques d'Asie où il a établi des gouvernements démocratiques. Athènes réagit alors à l'invasion de la Grèce continentale par la Perse et vainc ses agresseurs à Marathon, Salamine, Platées et Mycale (490 et 480), comme elle vainc les Carthaginois et les Etrusques. Athènes règne alors sur toutes les mers, administre la confédération de Délos et brille au V^e s. par les richesses de son Empire et l'éclat de sa civilisation.

Préparée par l'évolution politique et sociale du VI^e s. , la démocratie²⁷ s'installe finalement à Athènes après 460 pour un siècle et demi (jusqu'à fin du IV^e s.), contrairement à l'oligarchie régnante des cités terriennes telles que Sparte ou Béotie. Mais tournée vers le sophisme donnant une grande importance à la parole, Athènes reste à l'écart du mouvement philosophique jusqu'au début du V^e siècle où Socrate oriente la philosophie vers la nature humaine.

Le V^e siècle est non seulement celui de la démocratie mais celui de la vie de l'esprit, l'activité culturelle du monde hellénique se centrant cette fois sur Athènes, «l'Hellade de l'Hellade» où trois hommes célèbres sont impliqués dans la gloire culturelle -et la décadence politique- de l'Hellade : le poète tragique Sophocle (495-406 ; cf. plus bas, théâtre), l'homme d'Etat Périclès (vers 490-429) et le philosophe Socrate (469-399)²⁸ qui déplace le champ du sophisme athénien et de la philosophie de l'univers physique venue de Grande Grèce (cf. plus haut) vers la nature humaine et la dialectique.

Athènes où le port du Pirée, aménagé après les guerres médiques, devenu l'entrepôt de la Grèce, reçoit le blé de Scythie et d'Italie et exporte la céramique et les produits agricoles dans tout le monde méditerranéen, et où se concentre l'activité culturelle, éclipse alors toutes ses rivales. Avec son architecture (construction du Parthénon), sa sculpture, sa céramique, son sanctuaire d'Eleusis, ses fêtes religieuses, Athènes s'inscrit en fait, avec les grands sanctuaires (qui augmentent avec le nombre croissant de divinités) et les fêtes sportives et religieuses périodiques, dans le grand mouvement religieux qui, depuis le VII^e siècle participe à l'union des Grecs, et voit s'exprimer au V^e s. le désir d'une vie religieuse plus profonde et une vision nouvelle de l'après-vie à laquelle répondent les cultes à mystères (mystère Eleusis, culte de Dionysos, d'Isis ...).

Mais la puissance athénienne est peu à peu compromise à la fin du V^e s, par les affrontements qui opposent les cités entre elles, notamment avec Sparte (guerre du Péloponèse)²⁹.

Au IV^e siècle, après l'hégémonie de Sparte qui ne dure que 25 ans, Athènes retrouve la sienne, reconstitue son Empire maritime (mais doit compter désormais avec Rhodes et Byzance en particulier) et rétablit la démocratie par une série de

coalitions (avec la Perse, avec Thèbes ...), coalitions que prennent en mains les princes de Macédoine, de Thèbes et de Carie qui détruisent la confédération athénienne et mènent la Grèce à la ruine avec exode rural, chômage, guerres civiles et massacres³⁰. En la Grèce ruinée, secouée par de graves luttes sociales et par des revendications révolutionnaires d'abolition des dettes et de partage des terres, un nouvel état d'esprit se répand, et on assiste à la montée de l'individualisme avec refus de la société, rêve d'une cité idéale où les sages feraient autorité. L'élite dont font partie Platon, Aristote et Xénophon, ne veut plus se dévouer pour l'ordre politique qu'elle désavoue.

Platon (« le principe régit la réalité ») réalise alors une synthèse transfigurée des acquisitions précédentes et ouvre son école, l'Académie, avant que les disciples d'Aristote (« l'étude des faits mène à la formulation des lois ») ouvrent le Lycée pour y enseigner les préceptes de leur maître³¹.

La démocratie, plus radicale que jamais, prône le pouvoir du peuple tandis que gagne la désaffection pour les charges et les devoirs et que l'appauvrissement des finances publiques entraîne l'arrêt des grands travaux, sauf pour ce qui concerne les œuvres architecturales. Ainsi le théâtre devient-il à cette époque un divertissement tandis que les rhéteurs développent une langue unique avec l'hellénisme comme culture et que les « petits socratiques » tels les cyniques Antisthène (env. 440-370), et son disciple Diogène le Cynique, délaissent la philosophie sur la nature et renchérissent sur la critique de la société et des mœurs alors qu'une nouvelle menace vient de Macédoine avec Philippe II avant que son fils Alexandre porte les conquêtes de la Grèce jusqu'en Inde (voir plus loin).

Politiquement, depuis le milieu du IV^e s, aux marges du monde grec, la Macédoine fait entendre fortement sa voix, à tel point qu'en 346, Philippe II, roi de Macédoine, réussit à entrer au conseil amphictyonique qui administre le sanctuaire de Delphes, et devient ainsi l'arbitre du monde grec³².

Le pacte de Corinthe est renouvelé à l'avènement du jeune prince Alexandre, chef de guerre génial qui désire conquérir le monde entier grâce à une armée très efficace et continuellement ravitaillée. Croyant en son ascendance divine, et se présentant comme un despote divinisé (harem, tunique blanche, tiare, prosternation ...), son empire constitué en moins de dix années de conquêtes ne lui survivra pourtant pas, partagé entre ses généraux, les Lagides (Égypte), les Séleucides (Asie) et les Antigonides (Macédoine), avant que la Grèce d'Occident passe dans l'orbite de Rome (prise de Tarente en 272)³³.

Dans le domaine philosophique, depuis la fin du IV^e siècle où les « petits socratiques » délaissent la philosophie sur la nature et renchérissent sur la critique de la société et des mœurs, prônent différentes philosophies comme l'égalité de tous les hommes, la libération des passions et le renoncement aux biens matériels comme prix de la liberté spirituelle, ou situent le plaisir comme le but de la vie, ou encore remettent en question tout ce qui n'est pas la réalité de « ce qui a été, est ou sera » ... La « pratique » philosophique répond ainsi aux nouveaux besoins spirituels et ne se manifeste plus, comme dans l'Athènes classique, dans l'exercice de la citoyenneté, mais dans la recherche de la liberté dans l'intériorisation et l'autarcie du sage, qui est d'autant plus libre qu'il a moins de besoins et qu'il est plus indifférent aux circonstances. Les philosophies nouvelles

tendent ainsi à remettre en question toute théorie (et la longue préparation qui la rend accessible) et promettent le bonheur par le renoncement aux biens extérieurs, le repliement sur la vie privée et le for intérieur.

Trois courants dominant alors la scène de la philosophie hellénique : le stoïcisme, l'épicurisme et le scepticisme tandis que les Néo Platoniciens, marqués par le christianisme, vont s'intéresser au salut de l'homme³⁴.

Dès le début du III^e siècle, le démembrement rapide de l'Empire et la perte des provinces orientales replacent le centre de gravité du monde hellénistique en Méditerranée orientale, le contrôle des ports et des îles jouant un rôle essentiel dans les luttes où s'affrontent les successeurs d'Alexandre, les Lagides d'Égypte et les Antigonides de Macédoine surtout, tandis que les Séleucides dominant plus ou moins directement les cités grecques d'Asie malgré un rival indien de taille, le roi Tchandragroupta de la dynastie Maurya, qui a agrandi son royaume entre le bassin du Gange, la Jamma et l'Iran, tandis que les Celtes occupent l'Asie Mineure.

Malgré cela, les Lagides réussissent à mettre la main sur la majeure partie de la mer Égée et sur les détroits, de sorte que l'Égypte qu'ils conquièrent, devient une véritable puissance maritime stimulée par l'existence de cours royales grecques et les riches bourgeoisies urbaines³⁵.

Le monde méditerranéen hellène, malgré les déchirements politiques qui opposent les différents royaumes en guerres multiples, connaît alors une certaine unité par l'interdépendance économique des diverses régions et la communauté de civilisation qui effacent la vieille opposition entre Grecs et Barbares, unité hellénistique qui précède l'unité romaine qui dès le III^e siècle, ne saurait s'expliquer sans elle.

N'étant plus qu'un petit pays au sein d'une aire économique démesurée, la Grèce du III^e siècle ne cesse ainsi de s'appauvrir : confrontée à la concurrence des pays neufs tel que l'Italie qui établit des liaisons directes avec l'Orient... la Grèce connaît le déplacement des centres d'activité (Rhodes, Délos), l'insuffisance de production agricole, l'exode rural, le rachat des terres à cause des grandes propriétés mal exploitées, l'absence de progrès techniques, la paupérisation des artisans, l'effondrement du commerce ... alors que les puissantes monarchies et les républiques des confédérations (étolienne maîtresse de Delphes, et achéenne qui annexe tout le Péloponnèse) font se confronter l'ancien système de la cité-Etat³⁶ au prix d'importantes compromissions, la ligue achéenne faisant appel à la Macédoine puis à Rome qui s'empare de la Grèce à l'aube du IInd s. achevant ainsi une histoire longue de plusieurs siècles qui va laisser au monde un héritage immense.

Depuis la fin du III^e siècle, Rome s'intéresse à l'Orient et plus particulièrement à cette Macédoine dont le roi Philippe II a été l'allié d'Hannibal. Pour l'affaiblir, elle n'hésite pas à s'engager dans l'inextricable jeu de la politique grecque. Or, les Achéens étant alliés au roi de Macédoine depuis 222, c'est vers les Étoliens que Rome se tourne d'abord, leur apportant un appui intéressé qui lui permet de prendre pied en Grèce, d'y proclamer par la bouche du consul Flaminius la liberté des Grecs (196), ce qui au sens romain suppose d'abord le maintien de l'ordre.

Au IInd s, Rome met donc la Grèce sous le joug par l'entremise du gouverneur de Macédoine avec tensions et révoltes dans les villes grecques, tandis que le royaume parthe sans cesse croissant, conquiert Babylone et le royaume séleucide contre lequel la Judée s'insurge.

Malgré la conquête romaine, la civilisation hellénique se répand et continue son expansion commencée au VIII^e siècle. Le monde hellénique très agrandi voit s'exprimer les successeurs des quatre grandes écoles philosophiques grâce à la langue attique qui a pris son envol au V^e siècle et se répand surtout depuis que Philippe II l'adopte comme langue officielle de son royaume, depuis aussi l'épopée d'Alexandre (bien que l'alphabet araméen l'emporte dans la majeure partie des anciens territoires de l'empire perse), grâce aussi à ses successeurs, aux mercenaires, aux marchands, aux artisans³⁷ ...

Italie

L'éveil de l'Italie se produit au VIII^e s. par contacts multiples et extrême bigarrure ethnique. Comme dans le reste de l'Europe, à part les Méditerranéens (Ligures ...), et les Etrusques³⁸, l'Italie est occupée par les Indo-Européens Italiques, montagnards guerriers.

Tous ces peuples sont réunis finalement par les Romains qui reçoivent d'eux, et notamment des Etrusques, la culture du Fer (culture villanovienne qui connaît le rite de l'incinération des morts, les urnes biconiques, en Toscane surtout, et en forme de cabanes dans le Latium), les institutions politiques et religieuses, la conception de l'autorité, l'architecture du temple, les rites et cérémonies religieuses, et la mise en contact avec l'hellénisme qui lui se fait sentir dans la fondation des villes et la transmission de l'alphabet d'origine phénicienne, les Phéniciens ayant des comptoirs en Sicile et en Sardaigne.

Dans le Latium qui est un carrefour dans le circuit du grand commerce méditerranéen, Rome s'affirme lentement avec deux groupes distincts qui s'affrontent, les Sabins et les Latins (cf Romulus et Remus, Virgile et Tite-Live) avec incinération pour les uns et enterrement des morts pour les autres, la réconciliation ayant lieu après l'enlèvement des Sabines.

Fin VII^e s. Rome qui occupe les sept collines, devient une ville active, riche, avec trois sanctuaires, une aristocratie (patriciens propriétaires terriens unis en quelques grandes familles, les *gentes*, avec ancêtre commun) qui monopolise les richesses, le pouvoir politique et judiciaire, le sacerdoce et la guerre, tandis que les petites gens, paysans asservis, artisans, négociants, leur sont liés comme clients (pauvres admis dans la *gens*, différents de la plèbe).

Au VI^e s., des souverains étrusques (tyrans : de Tarquin l'ancien à Tarquin le Superbe) succèdent aux rois sabins et latins : ils remplacent les *curies* fondées sur les liens du sang pour le recrutement et le pouvoir par des circonscriptions géographiques, les *tribus* : la plèbe est intégrée à la cité et forme une seule communauté de citoyens, le *populus*. Les licteurs munis de leurs faisceaux

accompagnent les grands magistrats et les cérémonies de triomphe pour les généraux victorieux ...

Rome devient une brillante cité avec remparts, égouts, forum, Grand Cirque avec gradins entre Palatin et Aventin, Capitole (Jupiter, Junon, Minerve) et temple de Vesta, voisin de la Regia, demeure du maître de la religion qui est le roi à cette époque.

Sur le plan religieux, existe un progressif mélange entre les rites latins, étrusques et grecs (puis d'Égypte, d'Asie Mineure, de Syrie, de Perse) avec recherche d'un équilibre entre les nécessités humaines et les exigences des dieux très nombreux, domestiques (mânes, pénâtes, Vesta, lares) et dieux de l'État (Janus, Jupiter, Mars, avec prêtres et pontifes, augures, vestales)³⁹.

Italie Romaine (509-218)

Au V^e s. : Les Etrusques sont chassés (509), l'aristocratie romaine prend sa revanche contre un pouvoir tyrannique favorisant la plèbe ; la flotte étrusque est défaite à Cumès (474). Rome redevient une petite cité avec conflit entre patriciat qui domine et plèbe qui menacée de misère pendant un siècle, fait plusieurs fois sécession, menace la ville, et arrache des concessions aux patriciens⁴⁰, concessions facilitées par les guerres que doit mener Rome.

La royauté est abolie et est remplacée par la République qui dure environ 4 siècles, jusqu'à l'époque de Jésus Christ : le roi est remplacé par deux consuls élus pour un an, avec nomination d'un dictateur s'il existe un péril grave.

Au IV^e s., Rome, indépendante est assiégée (par les Celtes ou gaulois, Etrusques, Sabins, Latins) et entre dans la Ligue Latine pour se défendre, premier pas vers la conquête de l'Italie et le développement du commerce méditerranéen, avec apaisement de la démocratie pendant 50 ans⁴¹.

Au III^e s., la maîtrise de l'Italie est presque totale (les villes grecques du Sud sont bientôt conquises avec la Sicile). Après la victoire de la première guerre punique contre Carthage (phénicienne), Rome annexe la Sardaigne, la Corse, et fait la conquête du Nord sur les Gaulois.

La Ligue romaine regroupe les anciens vaincus d'Italie, annexés, alliés avec grande variété de statuts, souvent punis avec confiscation des terres qui deviennent bien public ou sont distribuées. Rome frappe monnaie après 268 avec apparition des marchands, des armateurs, et des banquiers, tandis que les grands propriétaires améliorent leur exploitation par l'emploi d'esclaves. Si les individus libres ont tous les droits du citoyen et si les libertés publiques sont sauvegardées, le pouvoir populaire est néanmoins limité par l'aristocratie qui tient en main les deux assemblées (les comices tributes et les comices centuriates), instituant un régime politique oligarchique « modéré » basé sur une autorité presque royale⁴² tandis qu'avec les conquêtes sur la Grèce, la culture devient gréco-latine et que la victoire de Rome sur Carthage (seconde guerre punique) la prépare à la conquête du bassin méditerranéen du IInd s.

Au IInd s. les Romains commencent à étendre leur autorité sur tout le pourtour de la Méditerranée et Rome devient, sans conteste, la première puissance

méditerranéenne et combat la piraterie, alors qu'un changement de mœurs se produit : l'Italie des riches ravagée par les guerres, les conflits et la corruption et l'énorme disparité de fortune entre les classes qui touchent les pauvres, connaît une énorme crise économique et sociale qu'aggrave l'accroissement du pouvoir du sénat -qu'incarne Caton l'Ancien-, avec arrêt de l'évolution vers la démocratie⁴³.

Alors que les mœurs se dissolvent, on se questionne sur la destinée humaine, sur la mort, sur la survie, tandis que reviennent les rites archaïques avec inspiration croissante de la culture grecque et déploiement du luxe ostentatoire (construction d'un théâtre et de plusieurs basiliques à Rome qui ignorait les rudiments de l'urbanisme ; multiplication des œuvres d'art pour la parure des cités, altération de l'idéal de vie antique), tous facteurs qui font périr le gouvernement conservateur qui tente de résister, fait exécuter des milliers de bacchants, et expulse des philosophes grecs qui nourrissent l'esprit critique, ce qui oriente autrement la culture, la morale et l'éducation : la condition de la femme s'améliore avec émancipation progressive, avec disposition de ses biens, droit à l'instruction (Cornélie, mère des Gracques), divorces, mais perte de solidité de la famille, restriction des naissances, nouvelle culture « humaniste » encore réservée à l'élite⁴⁴.

Au I^{er} s av JC (de la République à l'Empire), Rome continue ses conquêtes et les généraux vainqueurs (Marius, Sylla, Pompée et Jules César) s'imposent à Rome, mettent en échec les institutions républicaines et se font nommer Impéreur. Puis Octave, fils adoptif de Jules César, nommé Auguste, reste seul maître et met fin à la République en établissant l'empire (pouvoir absolu de -27 à + 14), avec annexion de l'Égypte (après sa victoire sur Antoine) et élargissement des frontières de l'empire jusqu'au Rhin et Danube, mais échec dans la tentative d'annexion de la Germanie⁴⁵.

Au I^{er} et IInd s ap J.C. (Haut-Empire, la Paix Romaine), les monarques⁴⁶ après Auguste s'inspirent des monarchies orientales : l'empereur est l'objet d'un culte, le christianisme connaît ses premières Eglises avec persécution des chrétiens, tandis que l'activité méditerranéenne connaît son apogée qui au V^e s. va décroître puis connaître sa fin.

À partir du III^e siècle, le monde romain connaît la rébellion des provinces et subit les grandes invasions des Barbares venus de l'Europe du Nord et de l'Asie : les Huns refoulés par les Chinois au I^{er} s ap. JC, repoussent les peuples de l'Ouest de la Russie, les Ostrogoths, qui par effet domino, repoussent les peuples de la Germanie organisés en confédérations guerrières à l'Est du Rhin (Francs, Burgondes, Alamans) et au Nord du Danube (Vandales, Wisigoths) : ce sont les grandes invasions par les Germains qui cherchent refuge dans l'empire romain. Pour leur résister, l'Empire romain crée une nouvelle structure bureaucratique et militaire (réformes de Dioclétien et Constantin) et une monarchie absolue au IV^e s (période du Bas Empire) avec brillante renaissance ainsi que l'établissement du christianisme comme religion d'État,

Au V^e siècle, après la séparation de l'Empire fin IV^e s entre l'Orient et l'Occident (395) et les nouvelles invasions du V^e s par les Germains, la partie occidentale de l'Empire (Hispanie, Gaule, Bretagne, Afrique du Nord, Italie) se scinde en

royaumes indépendants (qui donneront les Etats modernes après le Moyen-Age), tandis que la partie orientale de l'Empire, gouvernée à partir de Constantinople (Grèce, Anatolie, Syrie, Egypte) survit à cette crise. Malgré la perte de la Syrie et de l'Egypte au profit de l'empire arabo-islamique naissant, l'empire d'Orient (empire médiéval et chrétien, appelé « Empire romain » par ses habitants et « Empire byzantin » par les historiens modernes), est la dernière étape évolutive, sans interruption dans le pouvoir impérial et l'administration de l'Empire romain, jusqu'à ce qu'il soit finalement détruit par l'Empire ottoman en 1453 (cf. Etape suivante : le Moyen-Age). Ce V^e siècle marque la fin des Temps Antiques comme la fin de l'unification du monde méditerranéen que les Grecs de l'époque hellénistique avaient élaborée et que Rome a portée à son achèvement (qui poussera Charlemagne, Otton le Grand et Napoléon, à rêver à la restauration de l'unité continentale et à ressusciter le titre d'empereur).

Dans le domaine philosophique, après Lucrèce et Cicéron d'avant J.C. puis Sénèque, Epictète, et Marc-Aurèle⁴⁷ à l'époque du Haut Empire, il n'y a pas d'école romaine proprement dite, le stoïcisme exerçant son influence en priorité sur la jurisprudence à Rome, tandis que les *Pensées* de Marc-Aurèle, sont avec le *Manuel* d'Epictète, les deux meilleurs textes de la philosophie ancienne stoïcienne, les Romains laissant tout de même comme héritage une riche littérature, le latin, la propagation du christianisme et la culture antique (œuvre des Grecs) et surtout le *droit romain*.

Inde

Du védisme à l'hindouisme

L'Inde du Nord

Les Aryens, arrivés nombreux par vagues successives sur le subcontinent indien depuis environ 1500 avant J.-C., se répandent au cours de la première moitié du I^{er} millénaire avant notre ère dans toute l'Inde du Nord, de l'Himalaya aux monts Vindhya. Là, sur des terroirs fertiles desservis par de bonnes communications fluviales, passant de « républiques » tribales en royaumes, s'érigent les grands sites urbains de la fin de l'Age du bronze (Hastinapura, Ahicchatra) posant les bases d'une civilisation gangétique homogène qui autour de 700 avant J.C. montre ses premiers objets de fer et ses tombes pavées de dalles annonçant les ensembles de mégalithes⁴⁸ de la seconde moitié du I^{er} millénaire.

En Inde où l'homme est plus qu'ailleurs une individualité psychique avant d'être un individu physique et où les valeurs religieuses et le caractère mystique quasi anhistorique de sa tradition sacrée dominant la vie politique et économique, voyons d'abord ce qu'il en est de l'aspect religieux de ce pays à travers le développement de l'hindouisme qu'accompagnent d'une présence plus ou moins marquée le bouddhisme et le jaïnisme selon les époques et les souverains.

Au VI^e siècle av J.-C., par acculturation des rois aryens avec les traditions autochtones, la dynastie Maurya affirme sa suprématie et participe à la transition du védisme au védantisme -ou hindouisme-⁴⁹ voyant éclore la prééminence individuelle répondant comme partout ailleurs à l'entrée dans l'Age du fer. L'accent est en effet mis sur la relation personnelle du fidèle avec sa divinité d'adoption et sur le salut ou le destin eschatologique de l'individu par libération définitive du monde phénoménal menant à l'identité entre le Soi (*atman*) et Dieu (*brahman*) expliquant la notion de *maya*, identité accessible par le cœur, siège de l'esprit, et cela dans une société désormais hiérarchisée en castes donnant le pas aux prêtres (*brahmanes*) qui tendent à occuper une place prépondérante au détriment même de la noblesse, et entretiennent une religion polythéiste inclinant au monothéisme s'appuyant sur la Trimurti ou l'aspect trinitaire du divin.

Témoignant de l'aspect religieux de cette tradition, les hindous réunissent dès le IV^e s av. J.C. les textes sacrés (la *Bhagavad Gita*, les *Purana*, le *Mahabharata*, le *Ramayana*, les *Tantra* etc...) textes archaïques, épiques et religieux, qui, un millénaire plus tard laissent place au VI^e s ap. J.C. (Moyen-Age occidental) à la littérature profane romanesque et des cours princières, ainsi qu'à la philosophie.

Ainsi avec le passage du védisme (Age du bronze) à l'hindouisme -ou védantisme- qui s'accompagne de la prééminence individuelle sur le collectif, l'Inde entre dans l'Age du fer approximativement aux VII^e et VI^e siècles avant notre ère, mouvement dont témoignent de nombreux changements (métamorphose et enrichissement du panthéon, essor du culte des images, diversification des pratiques oratoires, expiatoires, magiques, « sacramentelles », système hiérarchique élaboré des castes d'essence religieuse ...) avec multiplication des textes sacrés cités plus haut, et apparition d'« hérésies » sectaires qui rejettent l'enseignement du Veda parmi lesquelles le jaïnisme et surtout le bouddhisme⁵⁰ qui se différencie aussi de l'hindouisme dans sa philosophie et sa pratique spirituelles (accès au *nirvana* par suppression de la souffrance liée au désir, expérience de l'illumination, rupture du cycle infernal de la mort et de la renaissance ...).

Le bouddhisme -et le jaïnisme- peuvent prendre le pas sur l'hindouisme selon les époques et les classes sociales⁵¹: ainsi, au III^e s av JC, le roi Asoka institue le premier Etat se réclamant du bouddhisme, après quoi, pendant les siècles troublés des grandes invasions et des dominations étrangères du IInd siècle av. J.C.. ce sont essentiellement les communautés marchandes qui répandent le bouddhisme et le jaïnisme.

Cet aspect religieux qui met l'accent sur l'ontologie, l'analyse psychologique, la philosophie du Verbe et les mécanismes de l'efficacité du langage plutôt que sur la physique, n'empêche cependant pas les Indiens d'inventer le zéro dès le VI^e s, d'utiliser les chiffres pour leur valeur de position, d'utiliser le calendrier, de prédire les éclipses ... avec parfois quelques emprunts sur le plan matériel et scientifique dus aux échanges commerciaux et intellectuels avec le monde méditerranéen que suscitent notamment les expéditions de Cyrus puis de Darius I^{er} du VI^e siècle avant J.-C., qui introduisent la monnaie et l'écriture kharosthi (adaptée de l'écriture araméenne des scribes achéménides) dont l'usage, de l'Indus au Gange, dure un demi-millénaire.

Après l'évocation du panorama religieux qui détermine le système social absorbant toutes les secousses de l'histoire politique de l'Inde jusqu'à la conquête coloniale, reprenons plus en détail les faits historiques de cette époque des Temps Classiques qui débute avec la dynastie Maurya affirmant sa suprématie au VI^e s av J.-C à partir de l'un des royaumes de l'Inde aryanisée, le Magadha, né dans le Bihar méridional qui s'impose à ses voisins.

Sous les Maurya, le subcontinent indien obéit pour la première fois à un pouvoir unique et centralisé⁵² où conformément à la représentation brahmanique, la caste structure désormais clairement l'ensemble du corps social et le souverain détenteur suprême de la force légitime, fait respecter sur la Terre le *dharma* (norme divine de l'ordre universel) dont il est le serviteur, sous la tutelle spirituelle des brahmanes, Empire maurya, qui au IV^e s, s'affirme contre les conquêtes macédoniennes.

Au III^e s av. notre ère, le souverain Açoka Priyadarcin dont le règne (269-232) débute dans le bain de sang de la guerre contre le Kalinga en 260 avant J.-C (actuel Orissa) qui jusque-là échappait au pouvoir des Maurya, institue le premier Etat qui se réclame du bouddhisme qu'il répand à travers le continent tout en maintenant fermement la cohésion de son immense Empire, unité qui pourtant se lézarde rapidement après lui⁵³. Mais l'idée d'Empire est désormais présente à l'horizon de toutes les entreprises guerrières qui jettent l'une contre l'autre les dynasties locales.

A la fin du III^e siècle, et au début du IInd s, l'expansion de la Chine des Qin [Ts'in] déclenche en Haute Asie une cascade d'invasions au nord-ouest de l'Inde qui entraînent l'effritement de l'empire Maurya et la naissance de l'Empire Koushan, les vicissitudes du demi-millénaire qui suit stimulant l'essor du commerce et des castes marchandes qui fournissent un élément de continuité⁵⁴.

Au I^{er} s ap. J.C. l'empire des Koushans édifié par un des descendants Yuezhi, s'étend d'Iran à Bénarès, ouvre les portes de l'Asie centrale et de la Chine à son commerce et à son expansion et réalise ainsi l'union des mondes qui s'ignoraient jusque-là, avec traditions artistiques exotiques, thèmes méditerranées portés jusqu'en Chine, conversion au bouddhisme et culte de multiples divinités, exotiques ou pas (Apollon, Artémis, Héraklès, Shiva, Mitra et Anaitis ...). Comme les Saka scythes, les Kusana koushan s'imprègnent d'hellénisme en Bactriane et l'art gréco-bouddhique du Gandhara connaît sa plus belle floraison.

A la fin du IInd s. l'empire Koushan s'effrite lui aussi rapidement après la mort de Kaniska et connaît sa fin avec la perte des possessions occidentales de l'Empire par l'Iran sassanide au III^e s, puis des possessions autres qu'indiennes par les Huns blancs venus du NE au moment où la Chine est exposée aux entreprises des Huns et des Turco Mongols.

Au IV^e siècle, la fin de l'empire Koushan voit la renaissance du pays d'Arya avec apparition de la dynastie des Gupta (320) où l'idéologie brahmanique de la caste est la norme sociale dominante dans l'Inde du Nord et maintenant dans le Dekkan (tabous rituels dans les hautes castes, et notamment pratique du végétarisme, tabou de l'intouchable), idéologie et culture brahmanique adoucie et humanisée par l'imprégnation du jaïnisme et surtout du bouddhisme, avec conception

raffinée du loisir comme semble l'indiquer le *Kamasutra* rédigé vers cette époque, et qui avec la littérature et la science indiennes, signe l'âge d'or du classicisme indien, premier grand essor des lettres profanes, avec floraison artistique et littéraire nourrie par le mécénat.

Mais le brahmanisme doit encore s'imposer dans le Sud dravidien tandis que le christianisme – introduit en Inde par saint Thomas au I^{er} siècle selon la tradition – reste confiné au Malabar.

Au V^e s, l'empire Gupta s'effrite sous la pression et la persécution des Huns qui débordent du Turkestan et pénètrent en Inde, puis sous les assauts des Sassanides et des Turcs. Accablé par les raids destructeurs, l'empire Gupta s'émiette au VI^e siècle en souverainetés locales et l'Inde du Nord se morcelle de nouveau, et pour six siècles, sans que la civilisation cesse pour autant d'y briller⁵⁵.

Au VII^e s de notre ère c'est la fin de l'antiquité et de l'unité indienne. Le bouddhisme cède sous la poussée du brahmanisme, de l'ésotérisme tantrique, et bientôt de l'islam (bien que le bouddhisme continue à rayonner sur la Chine, le Japon, l'Indonésie, l'Indochine, au Cambodge, à Angkor où les bas-reliefs des temples et des palais retracent la vie de Bouddha et des épopées Hindoues). Sectes et écoles pullulent, art colossal et complaisant, sujets érotiques ... Ascètes et piété populaire conquièrent l'Inde et marquent l'hindouisme de leurs aberrations : les adeptes du jaïnisme en pleine croissance se recouvrent de cendre, d'herbes, s'habillent de vêtements souillés, arrachent leurs cheveux, ont des chapelets avec ossements de crâne ...

Mais si le Nord perd son unité, le Sud dravidien de la péninsule entré tardivement dans l'histoire, connaît l'apogée tamoule et de l'hindouisme. C'est alors au Sud de prendre le relais.

Le Sud de l'Inde

Resté en dehors de l'aire d'expansion aryenne et de l'emprise des Maurya, le Sud dravidien de la péninsule où les cultures microlithiques se prolongent jusqu'au IV^e siècle avant J.-C⁵⁶., entre dans l'histoire au IInd et III^e s ap J.C. à l'époque de l'empire Koushan, comme en témoignent les sources archéologiques, épigraphiques, et le cycle littéraire tamoul du Sangam.

Au VII^e s, l'ancienne dynastie des Pallava qui domine l'Inde du Sud-Est de la fin du III^e au IX^e siècles, acquiert la prééminence dans l'Inde dravidienne où leur capitale Kañcipuram devient le grand foyer méridional. Cette apogée se prolonge durant le VIII^e siècle au cours duquel les Pallava continuent de favoriser la propagation du brahmanisme et du sanskrit, pour faire de leur époque l'un des âges les plus brillants de la culture tamoule voyant naître le lyrisme mystique des Alvar et des shivaïtes Nayanmar, chantres de la *bhakti* ou religion d'amour, courant piétiste de l'hindouisme, dont l'essor -ou le renouveau - va gagner lentement le Nord au fil des siècles après la traversée d'une période de division de l'Inde entre hindouisme au Sud et islam au Nord (cf. étape suivante, Moyen-Age).

Chine

Dynastie Tchou

Selon les *Annales* de l'Antiquité rédigées par des fonctionnaires officiels sous la mainmise de l'État, les Shang de l'Age du Bronze sont renversés vers – 1200 par leurs vassaux, les Tchou (ou Zhou) qui règnent pendant environ un millénaire, font entrer la Chine dans l'Age de fer, et instituent la doctrine du « mandat du ciel » qu'est le *Tian Ming* (*Tian*, le ciel, est le pendant abstrait de *Di*, le dieu anthropomorphe des Shang), qui constitue la composante majeure et permanente de la pensée chinoise : chaque souverain légitime, *Tianzi*, « Fils du Ciel » qui a reçu mandat du ciel, doit dès lors veiller à l'harmonie et à la prospérité du royaume. Ainsi jusqu'au VIII^e s, le royaume connaît une relative stabilité, avec contrôle lâche sur 80 vassaux qui, localement autonomes et en général parents, reconnaissent l'autorité religieuse des Tchou qui disposent d'une fortune exceptionnelle. Résidant dans leur capitale Fenghao (près de l'actuelle Xi'an), et disposant de soldats, de serviteurs, d'esclaves, de scribes qui utilisent une écriture de plus en plus stylisée, ils vivent dans des palais entourés d'une enceinte à l'extérieur de laquelle s'installent les artisans et les commerçants tandis que les paysans, seule classe avec les nobles, exploitent leur terre et cultivent le ver à soie (dont l'élevage remonte à la fin du IInd millénaire) pour leur subsistance et celle de leur seigneurs.

Du V^e au III^e siècles, c'est avec les Royaumes Combattants qui évoluent vers l'absolutisme et accroissent leur puissance que la Chine entre véritablement dans l'Age de fer : au milieu des massacres et des atrocités, la Chine connaît en effet une transformation importante de sa société avec profonds bouleversements sociaux (absolutisme et « démocratisation », une certaine liberté de pensée et d'expression jusque-là inconnue, carrières militaires comme administratives jusque-là héréditaires deviennent accessibles à des hommes ne faisant pas partie de l'aristocratie, la littérature prend des accents personnels), et immenses progrès économiques et technologiques (apparition d'une nouvelle classe de marchands, d'administrateurs et de militaires professionnels par enrôlement d'hommes compétents d'origine modeste ...

Les troubles inquiétants dus aux conflits des royaumes, mais aussi le souci des souverains d'accroître leur puissance suscitent des réflexions et des préceptes : c'est l'époque des « cent écoles » de philosophie qui, substituant la compétence à la naissance aristocratique, apportent chacune leur réponse : Légalistes, Confucéens, Taoïstes en priorité⁵⁷ s'accordent pour admettre qu'une naissance aristocratique ne peut pas à elle seule rester l'unique voie d'accès aux carrières publiques, mais seuls les taoïstes récusent l'accroissement immodéré de pouvoir, et remettent en cause l'autorité gouvernementale ou paternelle et la validité des deux principales institutions chinoises que sont l'État et la famille. C'est ainsi qu'au III^e siècle avant J.C., l'effervescence intellectuelle et artistique fait connaître à la Chine l'âge d'or de la littérature antique (on entend par « antiquité » la seconde partie de l'époque des Tchou, par opposition à l'époque des premiers

Tchou qualifiée d'« archaïque », l'époque postérieure aux Han (fin du III^e siècle ap. J.C.; cf. plus loin) étant envisagée comme un « Moyen Âge » .

Tous ces événements font connaître sa fin à la dynastie des Tchou au III^e s av. J.C., vaincue par Tcheng en 249 qui fonde la dynastie des Qin et fait de la Chine un Empire⁵⁸.

Dynastie Qin

Au III^e siècle av. J.C., Tcheng abroge la dynastie des Tchou (en 249). Devenu roi du Ts'in de 247 à 221, il fonde la dynastie des Qin (221-206 av. J.-C.). Sous le nom de Shi Houangdi (ou Ts'in Che Houang-ti) il devient empereur de la Chine unifiée en 221 (l'Empire chinois durera jusqu'en 1911) sous le titre d'« Auguste Souverain »⁵⁹. Contemporain d'Açoka en Inde, Shi Houangdi est un despote paranoïaque qui met le peuple sous surveillance et officialise délateurs et bourreaux qui font leur travail de nettoyage, mettant ainsi fin à la libre pensée et étouffant pour plusieurs siècles l'invention philosophique et littéraire. Shi Houangdi est par contre très actif sur le plan matériel : prolongement de la Grande Muraille, construction d'un réseau de routes, développement du commerce et de l'usage de la monnaie (sapèque percée d'un trou), unification des poids et mesures, édification de la forme définitive de l'écriture, toutes ces avancées permettant le développement de l'artisanat, du commerce et des progrès techniques.

A la mort de Shi Houangdi (dont la sépulture est gardée par plusieurs milliers de figures de soldats grandeur nature), les Han prennent le pouvoir (206 av. JC - 220 apr. JC) et continuent pendant 4 siècles l'œuvre d'unification politique et culturelle sous le même régime d'autorité légèrement atténué d'un point de vue pénal (les mutilations étant par exemple remplacées par des peines de travaux forcés fournissant une abondante main d'œuvre pour les grands travaux), tandis que le taoïsme s'efface derrière le confucianisme et ne resurgira qu'après la chute des Han, tandis que la prédication bouddhiste, venue par la route de la soie, sème la confusion entre bouddhisme et taoïsme.

Dynastie Han

L'art impérial des Han est essentiellement funéraire avec remplacement des victimes humaines dans les tombes, par des substituts en bois, métal ou terre cuite (*mingqi*), comme depuis le VI^e s av JC, tandis que la vie littéraire très active, est dominée par le conformisme (confucianisme).

Les Han étendent l'empire chinois vers l'Ouest, en Asie Centrale (Turkestan), et le Sud (Tonkin, Viet-Nâm) et vers l'Est (Corée, Japon encore néolithiques) avec protectorat sur les pays vassaux. Ils connaissent à partir du IInd siècle ap. JC, de graves difficultés politiques et sociales avec les clans hunniques fédérés qui font des raids dévastateurs et qu'ils mâtent, et surtout avec de sanglantes luttes pour le pouvoir tandis que resurgit le taoïsme en prêchant une doctrine égalitariste et l'avènement d'un nouvel ordre social et religieux⁶⁰.

Après l'effondrement de l'Empire des Han, de la civilisation classique et de la *pax sinica* répondant à la *pax romana* (une même culture s'étend du bassin du Tarim à la Corée), la Chine connaît une période troublée du IV^e au X^e siècle environ comparée à notre Moyen Âge qui voit entre autre la scission de la Chine en deux parties, période troublée qui s'inscrira donc dans l'étape suivante du cycle traitant du Moyen-Age.

AXE AMERIQUE

Civilisations méso-américaines

En Méso-Amérique, le Guatemala et le Mexique constituent la première aire de civilisation s'étendant sur le plateau central couvert de jungle et les plaines côtières du golfe du Mexique au climat différent : là, sur le site de San Lorenzo surplombant la vallée de Cozacoalcos, apparaissent les centres urbains correspondant à l'Age du Bronze mais se situant approximativement à l'Age du Fer eurasiens (édifices religieux, pyramides avec sanctuaire au sommet, sculptures de pierre, traces d'écriture faite de pictogrammes et d'idéogrammes ...). Ainsi, entre 1800 et 300 avant notre ère, des cultures précolombiennes complexes commencent à émerger en Méso-Amérique, certaines se transforment en civilisations évoluées, comme celle des Olmèques, de Teotihuacan, des Mayas, des Zapotèques, des Mixtèques, des Huastèques, des Purepechas, des Toltèques et des Mexicas (Aztèques) qui prospèrent pendant plus de 3 000 ans avant le premier contact avec les Européens.

Là, associées à des événements astronomiques, des inscriptions archaïques sur les rochers et les murs de pierre partout au nord du Mexique (en particulier dans l'État de Nuevo Leon) montrent une propension précoce au comptage avec un système arithmétique qui devient l'un des plus complexes au monde (numération de base 20) et soulignent l'importance de l'astronomie pour les peuples natifs du Mexique avant l'arrivée des Européens, la construction des villes et des centres cérémoniels des dernières civilisations mexicaines se faisant en relation avec certains événements astronomiques.

Bien que de nombreuses cités-États, royaumes et empires se disputent le pouvoir et le prestige en cette Mésoamérique, cinq grandes civilisations s'y épanouissent : les Olmèques, le Teotihuacan, les Mayas, les Toltèques et les Aztèques. Ces civilisations étendent leur portée à travers le Mexique, et au-delà, comme aucune autre (à l'exception de la civilisation des Maya fragmentée politiquement).

Civilisation olmèque

La civilisation olmèque, la plus ancienne de Méso-Amérique, apparaît sur les hauts plateaux du site de San Lorenzo après ses prémices vers 2300 avant notre ère accompagnées d'une production abondante de poterie. Entre 1800 et 1500 avant notre ère, les Olmèques consolident leur pouvoir en constituant des chefferies qui établissent leur capitale sur un site connu aujourd'hui sous le nom de San Lorenzo Tenochtitlan, près de la côte au Sud-Est de Veracruz. Cette civilisation olmèque⁶¹ se répand en direction du Sud surtout, et atteint vers 1150-900 un haut niveau artistique et technologique qu'elle conserve sur les sites postérieurs, quand vers 800, elle fait son apparition dans les basses terres, avec expansion de sa culture à travers tout le cœur de l'Amérique, de l'Amérique centrale au Pérou, là et au moment où naît la civilisation de Chavin.

Civilisation de Teotihuacan

Le déclin des Olmèques entraîne un vide du pouvoir au Mexique. Au sortir de ce vide émerge Teotihuacan sur les hauts plateaux et le littoral (300 av. J.C. 700 ap. J.C.), où se pratique le culte du soleil et de la lune par des prêtres ainsi que celui du dieu Quetzalcoatl (serpent à plumes), avec temples de taille impressionnante présentant une architecture austère rehaussée de sculptures monumentales, la pyramide du Soleil construite vers 150 avant J.C. faisant de Teotihuacan la première véritable métropole précolombienne des Amériques⁶².

L'architecture monumentale de Teotihuacan reflète une ère nouvelle dans la civilisation du Mexique, établissant en cette région un nouvel ordre économique et politique n'ayant jamais existé, son influence transformant le pouvoir politique maya ainsi que les représentations artistiques et la nature de l'économie tout en fondant de nouvelles dynasties dans les villes mayas de Tikal, Copan, Kaminaljuyu. Bien que le pouvoir politique de Teotihuacan décline aux environs de 650 ap. J.C., son influence culturelle persiste, pendant la plus grande partie du millénaire, jusqu'aux environs de 950.

La civilisation maya

Entre 300 et 900 ap. J.C., les Mayas développent leur civilisation sur les basses terres du Sud (Yucatan, Guatemala), l'apogée de cette civilisation coïncidant avec l'apogée de Teotihuacan. Là, pyramides, palais avec voutes en encorbellement, stèles datées, calendrier de lointaine origine remontant au IV^e millénaire, témoignent de l'existence d'un peuple superstitieux, soucieux de rendre les dieux favorables au moment propice (ponctualité, calendriers gigantesques), ce à quoi s'ajoutent la céramique et les bijoux avec pierres semi précieuses, les métaux étant inconnus.

Les Mayas construisent quelques-unes des villes les plus évoluées du continent et font des innovations dans le domaine des mathématiques, de l'astronomie et du calendrier. L'écriture maya, le système écrit le plus sophistiqué des Amériques, se compose de pictogrammes et d'éléments syllabiques présentés sous forme de

textes dont le support est la pierre, la poterie, le bois, ou des livres appelés codex hautement périssables à base de papier d'écorce.

Bien que les nombreuses cités-États mayas ne soient jamais parvenues à l'unité politique sur le modèle des civilisations du centre du Mexique, elles exercent une énorme influence intellectuelle sur le Mexique et l'Amérique centrale et disparaissent pour des causes inconnues : usure des sols ? sécheresse ? guerres ? Les civilisations Toltèques et Aztèques se situeront elles, à l'époque de notre Moyen-Âge (cf. étape suivante)

Civilisations andines

Du côté andin, les civilisations s'étendent sur les hauts plateaux et les plaines sur plusieurs milliers de kilomètres. Après les premières traces d'agriculture du III^e millénaire av J.C. et de poterie du IInd, la population explose : des villes apparaissent et une élite religieuse se crée. Le premier millénaire avant notre ère voit ainsi s'épanouir la civilisation de Chavin, à l'extrémité nord-ouest de la zone centrale de la cordillère des Andes, la plus ancienne civilisation connue contemporaine des phases de la Venta et de Très Zapotes de la civilisation olmèque avec laquelle elle ne semble pas avoir été en contact.

La civilisation de Chavin

La civilisation de Chavin se développe entre 1100 et 200 av. J.C., dans la plaine côtière du Pérou à partir du site appelé Chavin au Pérou à plus de 3 000 mètres, avec apparition de grandes villes fortifiées, irrigation, architecture monumentale et sculptures, avec comme équivalents olmèques, temples, orfèvrerie -avec en plus maîtrise de l'usage de l'or-, et tissus pour momies comme expression matérielle d'une religion.

Le symbole majeur de cette civilisation est, comme chez les Olmèques, un monstre hybride de jaguar -ou puma au Pérou- et d'être humain, motif commun des deux civilisations issues pourtant indépendamment semble-t-il l'une de l'autre et de la phase formative commune au Pérou, à l'Amérique Centrale et aux régions intermédiaires, ces dernières ne produisant aucune civilisation propre. La civilisation de Chavin, géographiquement isolée de la civilisation olmèque, avec styles et réalisations différents, s'étend apparemment pacifiquement au SO à partir des Andes jusqu'à la plaine côtière du Pacifique et de là de vallées côtières en vallées côtières vers le SE, unissant de nombreuses cultures locales dans un style artistique commun, probablement grâce à un culte unique dont un élément caractéristique est l'image du jaguar.

Ne disposant pas de l'écriture, cette civilisation qui travaille l'or et l'argent, met en place un réseau d'échanges et d'agriculture développé vers 900 avant notre ère (avec culture du maïs vers - 500, et du coton dans les régions basses, et élevage du lama, de l'alpaga et du cobaye).

Entre le I^{er} et le VIII^e siècles, l'unité créée par la civilisation Chavín disparaît au profit de cultures plus locales (Mochica, Paracas-Nazca, Tiwanaku), avec continuation du développement agricole, irrigation et aménagement de terrasses. À partir du VIII^e s, deux villes des hautes terres rayonnent particulièrement et regroupent sous leur bannière les peuples andins : Tiwanaku vers le sud jusqu'au nord du Chili, et Huari vers le nord.

Vont suivre les civilisations de Tiahuanaco, de Chimú et des Incas correspondant à notre époque du Moyen-Âge.

Fin 5^e étape

Comme nous allons le voir, la Basse Antiquité se déverse par un long fondu-enchaîné dans le Moyen-Âge caractérisé par une scission du fonctionnement monolithique « idéal théorique-action guerrière » de la Basse Antiquité en les deux voies de l'abstraction et de la concrétisation, qui à l'échelle de l'humanité, vont mettre en avant la confrontation de la Chrétienté et de l'Islam.

NOTES de Etape 5

¹ Le mort présenté dans la « salle des deux Justices » par Anubis, devant un tribunal que préside Osiris, assisté d'Isis, de Nephtys, parfois de Rê, et de quarante-deux assesseurs, est soumis à la « confession négative » ou « déclaration d'innocence » : « Je n'ai pas commis d'iniquité contre les hommes », « Je n'ai pas fait le mal », « Je n'ai pas porté la main sur l'homme de petite condition », « Je n'ai pas affamé, je n'ai pas fait pleurer, je n'ai pas tué ». ; son cœur est alors placé sur le plateau d'une balance, et sur l'autre plateau se trouve Maât, la Justice-Vérité, ou la plume qui la symbolise. Les deux plateaux doivent s'équilibrer. Le dieu Thot, à tête d'ibis, contrôle la pesée. Près de la balance se tient la « Grande Dévorante », monstre hybride prêt à mettre en pièces le défunt si le jugement est défavorable.

² Dans un pays affaibli. À Thèbes, les grands prêtres d'Amon, qui avaient d'abord pris des titulatures royales (Hérihor et Pinedjem), sont quasi indépendants. Les pharaons tanites essayent de les ramener sous le joug en leur faisant épouser leurs filles puis font nommer leurs fils au souverain pontificat. En vain. Le Sud demeure à peu près autonome. Aucun des rois tanites n'a l'énergie ni les moyens matériels de ressaisir les rênes et de refaire l'unité réelle du pays. Aussi le prestige de l'Égypte baisse-t-il à l'étranger.

Au temps du dernier Ramsès (époque à laquelle se constitue le royaume hébreu de David et de Salomon), Ouenamon, l'envoyé du dieu Amon au Liban, est maltraité par les princes locaux. Mais un prince libyen, Chéchanq I^{er} (Chichaq de la Bible) monte sur le trône vers 950 et fonde la XXII^e dynastie. Il tente de reprendre une politique d'expansion et fait en Palestine une campagne au cours de laquelle il pille Jérusalem dont il emporte tous les trésors, ceux du roi Roboam et ceux de Yahweh.

Le sentiment national, avivé par les invasions précédentes, incite à revenir au passé (ce qui serait le signe de la fin d'un cycle) : c'est la résurrection archaïsante du style artistique et du protocole que connaît aussi Babylone de Nabonide à la même époque. On exhume les vieux textes, on recopie dans certains tombeaux les formules mêmes des pyramides, on imite les anciens bas-reliefs que l'on copie jusque dans les monuments funéraires royaux des plus anciennes dynasties. L'art atteint une perfection parfois un peu froide et académique mais, parfois aussi, vraiment expressive dans la statuaire par exemple qui réalise de vigoureux portraits

individuels imités par l'art romain alors que l'on procède au creusement d'un canal entre le Nil et le golfe de Suez et au contournement de l'Afrique.

³ Les troubles sociaux liés à la sécession des prêtres de Thèbes et à l'anarchie libyenne, qui dure une grande partie du VIII^e siècle, font que les pharaons qui succèdent à Chéchanq sont incapables de se faire obéir de leurs vassaux. Le grand prêtre de Thèbes, le gouverneur d'Héracléopolis, les princes du Delta, turbulents et belliqueux, évoquent de manière étonnante des féodaux de notre Moyen Âge, leurs luttes aboutissant au triomphe de Piankhy, roi de Couch (région du haut Nil, en amont de la deuxième cataracte dont la civilisation est un mélange d'influences soudanaise et égyptienne), qui conquiert l'Égypte en 730. C'est la première fois qu'une invasion quelque peu durable vient du Sud.

Un dynaste de Saïs (dans le Delta), Tefnakht, essaye de résister au Couchite avec d'autant plus de facilité que Piankhy abandonne rapidement l'Égypte pour retourner dans la lointaine Napata. Bocchoris qui succède à son père Tefnakht, tente de donner à l'Égypte une législation nouvelle. Mais il succombe lors du retour offensif des Couchites en 715 (XXV^e dynastie). Pendant un demi-siècle, le pays est administré par l'étranger du Sud. L'expérience se termine par la terrible invasion de l'Assyrien Assurbanipal (663) qui pille Thèbes.

Puis Psammétique, descendant de Tefnakht, cesse de payer tribut aux Assyriens affaiblis et fonde la XXVI^e dynastie indigène, dite saïte, du nom de sa capitale Saïs. Cette époque saïte a une importance considérable par l'intensité des rapports qui s'établissent entre l'Égypte et le royaume de Juda mais surtout avec la Grèce grâce notamment à l'initiative de Psammétique I^{er} de créer un corps d'interprètes qui permet aux deux civilisations d'acquérir une meilleure connaissance l'une de l'autre. Le VII^e siècle est ainsi une période faste pour l'Égypte : relations avec les Grecs qui sont des commerçants ou des mercenaires, creusement d'un canal entre le Nil et le golfe de Suez, contournement de l'Afrique, outils en fer.

Dans le Delta, aidé par des Ioniens et des Cariens cuirassés (« hommes de bronze » prédits par l'oracle), Psammétique élimine les féodaux que les Assyriens avaient favorisés, pour affaiblir les risques de rébellions. En Haute-Égypte, il fait adopter sa fille, Nitocris, par la divine épouse d'Amon et par le prince de Thèbes, Montouemhet. Durant presque un siècle et demi, l'Égypte retrouve sa jeunesse et brille d'un dernier éclat. C'est la renaissance saïte du VII^e siècle.

Psammétique I^{er}, inquiet de l'accroissement de la puissance néo-babylonienne, tente en vain de secourir l'Assyrie qui succombe en 612. Son fils, Nekao, donne à l'Égypte, avec l'aide des Grecs, une puissance navale et fait accomplir un périple autour de l'Afrique. Il organise la résistance des anciennes marches asiatiques de l'Égypte et bat à Meggido le roi Josias de Juda, qui, fidèle aux conseils des Prophètes, demeure dans l'alliance babylonienne. Mais Nabuchodonosor écrase Nekao à Karkémich (605) et jamais plus la dynastie saïte ne pénétrera au-delà du Torrent d'Égypte. Le successeur de Nekao, Psammétique II, doit se retourner contre les Couchites qui préparent une nouvelle invasion de l'Égypte. Remontant le Nil, ses mercenaires conduits par les généraux Amasis et Potasimto pénètrent très loin en territoire ennemi et atteignent probablement la quatrième cataracte. Les souverains du Sud ne tenteront plus jamais leur chance dans la basse vallée.

Le roi saïte Apriès prend une seconde fois Jérusalem qui est détruite de fond en comble, tandis que Nabuchodonosor emmène les Juifs en exil à Babylone (586). Après une guerre désastreuse contre Cyrène, le pharaon est détrôné par le général Amasis dont l'habileté maintient encore pendant quarante-deux ans son pays en paix (568-526), en dépit d'une tentative de Nabuchodonosor pour asservir l'Égypte. En 565, Amasis fonde Naucratis dans le Delta occidental, port franc des Grecs où ces derniers peuvent trafiquer à leur aise et échanger les marchandises et les idées. Pythagore, Thalès voyagent en Égypte, Solon y séjourne, et Hérodote et Platon s'y rendent ensuite pour y vivre. Pour les Grecs qui exploitent les trésors de pensée, de science et de sagesse de l'Égypte, l'aubaine est considérable.

Le souvenir de la puissance égyptienne inspire d'ailleurs le parti égyptophile du royaume de Juda, parti qui même combattu par les Prophètes pour qui l'Égypte demeure vacillante en face de la puissance assyrienne puis néo-babylonienne, a un rôle important, continuant la vieille tradition de Salomon qui avait créé avec l'aide de scribes égyptiens l'administration de son nouvel État. Fort au courant de la théologie égyptienne, le prophète Isaïe aide à ce mouvement tandis que les recueils sapientiaux hébraïques rassemblés dans le livre des Proverbes suivent de fort près le texte des *Enseignements égyptiens*. Après la prise de Jérusalem et l'exil à Babylone, des communautés juives échappées au désastre se réfugient en prélude à l'établissement massif des Juifs à Alexandrie (cf. Palestine).

⁴ Cyrus qui développe le jeune Empire perse, prend Babylone en 539 et règne en maître sur toute l'Asie antérieure, meure en essayant de pénétrer en Asie centrale, et vainc les souverains d'Égypte (Amasis allié à Polycrate, tyran de Samos, meure, et Psammétique III, son fils, trahi par un général grec de son père, est vaincu à Peluse en 525 par Cambyse, le successeur de Cyrus), Cambyse fait de l'Égypte une simple satrapie de l'empire perse.

Les Perses n'interrompent pas pour autant les rapports de l'Égypte avec la Grèce et les Hébreux, l'unité de leur empire facilitant au contraire les communications. C'est pendant le règne d'Artaxerxès qu'Hérodote visite l'Égypte, et sans doute bien des Grecs y voyagent ou y guerroyent. Darius, successeur de Cambyse, tente d'apaiser le mécontentement des Égyptiens dont le sentiment national est exacerbé par l'asservissement et par les maladroites de Cambyse qui n'a pas eu l'habileté de Cyrus. Il procède à l'unification des lois propres à l'Égypte et intensifie le commerce en ouvrant le canal de la mer Rouge à la Méditerranée. Sans cesser de se révolter, les Égyptiens composent des titulatures hiéroglyphiques pour les rois perses, comme ils l'ont fait pour les rois couchites et comme ils le feront pour les rois macédoniens et pour les empereurs de Rome, sans les aimer davantage.

Après les lourds déboires de ses prédécesseurs, Amyrte de Saïs continue la lutte et finit par libérer le pays où règnent encore deux dynasties indépendantes, la XXIX^e et la XXX^e. Au milieu des luttes personnelles pour la succession au trône qui aggravent encore la fragilité de cette indépendance, les derniers pharaons indigènes font tout leur possible pour ourdir autour de la Perse un tissu d'intrigues et d'alliances destinées à prévenir tout nouvel asservissement. Nectanébo I^{er} réussit, avec l'aide de l'inondation, à mettre en fuite une armée perse parvenue à Memphis en 373. Son fils Téos, ayant réuni au prix de sacrifices énormes imposés en particulier aux temples, une importante armée de mercenaires grecs, prend l'offensive d'attaquer les Perses chez eux mais doit finalement demander asile à la Perse (359) après la trahison par les siens. Son successeur, Nectanébo II, repousse une première attaque perse en 351, mais dix ans après, Artaxerxès III Ochos avec une force considérable soumet une seconde fois l'Égypte. Nectanébo résiste encore deux ans en Haute-Égypte, puis tout le pays passe aux mains des Perses abhorrés qui font peser durement leur joug sur

l'Égypte. Aussi, la défaite de Darius Codoman à Issos, en 333, et la victoire d'Alexandre sont-elles accueillies avec joie au bord du Nil.

De 332 à 30 avant notre ère : la Période Hellénique (ou ptolémaïque) commence avec la libération du pays par Alexandre le Grand qui refoule les Perses et fonde une nouvelle capitale, Alexandrie en -331 et lance une série de chantiers. Alexandre est reçu comme un libérateur, son voyage à l'oasis d'Ammon paraissant un gage du respect envers les dieux nationaux, alors qu'en réalité, les Égyptiens acceptent un nouveau maître. À sa mort, Philippe Arrhidée puis le général Ptolémée I^{er} Sôter sont intronisés pharaons et créent la dynastie des Lagides, l'Égypte devenant un moyen d'action entre les mains des diadoques, tandis que des pharaons indigènes en révolte, Harmakhis, Anchmakhis, Harsîsis continuent vainement la résistance. D'Alexandrie, les Grecs dirigent selon leur politique un pays tantôt hostile, tantôt indifférent.

Les Macédoniens comprenant qu'ils gouvernent un peuple aux traditions millénaires, en tirent parti : ils favorisent le culte d'Isis et de Sarapis dont la renommée atteint Rome. En -48, pour s'attirer les bonnes grâces de César dont la gloire ne cesse de croître, le roi Ptolémée XIII fait assassiner son rival, le consul Pompée. Ce meurtre déshonorant produit l'effet inverse : César occupe la capitale égyptienne et devient l'amant de la sœur-épouse du roi, Cléopâtre VII *Philopator*, qu'il installe sur le trône. À la mort du dictateur, la reine d'Égypte prend le parti de Marc-Antoine contre Octave pour le pouvoir à Rome. Elle est finalement vaincue à Actium en -30 et rentre à Alexandrie où elle se donne la mort le 15 août. L'Égypte devient une province de l'Empire romain et n'a plus d'histoire propre, sauf celle de ses révoltes sans résultat.

De 30 avant notre ère à 395 : la période romaine s'étend jusqu'à la division de l'Empire romain en 395. En 30 avant notre ère, Octave, neveu de César, est proclamé Empereur à Rome sous le nom d'Auguste qui fait disparaître le fils de Cléopâtre, Ptolémée XV Césarion, dernier héritier légitime du trône. Désormais l'Égypte ne sera plus qu'une province du nouvel Empire romain. Le christianisme se développe au cours du I^{er} siècle, en Égypte comme dans l'ensemble du bassin méditerranéen. Ensuite l'Égypte connaît la période byzantine (de 395 à 642) avec fermeture du dernier temple d'Isis à Philae, par Justinien en 535 ap JC, et la prise d'Alexandrie par les arabes en 642 pour ensuite être occupée au X^e s ap JC par les musulmans qui fondent la ville du Caire.

⁵ Au moment où arrivent les Hébreux en Palestine, les Araméens se trouvent au Nord avec les principautés locales des Hittites réfugiés (cf. Anatolie); au Sud les Philistins instaurent leurs cinq cités-états ; au centre, occupant les régions montagneuses, les tribus israélites séparées par des territoires cananéens, sont unies par le culte de Yahvé, tandis que sur la partie moyenne de la côte, les cités cananéennes de Phénicie, protégées par les montagnes du Liban, résistent un peu mieux aux envahisseurs. Les Araméens réussissent à former divers États en Syrie, dont les royaumes de Hama et de Damas menacent et harcèlent les Assyriens qui reprennent ensuite l'offensive en direction de l'Ouest. Plus à l'Est, la pression araméenne s'exerce sur la Babylonie et la basse Mésopotamie (ce sont des Araméens babylonisés, les Chaldéens, qui, au VII^e siècle, fondent la dynastie « néo-babylonienne » illustrée par Nabuchodonosor).

Dans une Palestine polyglotte où les échanges avec les empires se pratiquent à partir du XVI^e s (ce qui favorisera l'apparition de l'alphabet, cf. plus loin) mais qui connaît le désordre politique, les Philistins font une première tentative d'unification agressive, soumettent les Israélites, leur prennent l'Arche d'Alliance (réceptacle du dieu, relique de leur période nomade) et les privent de forgerons. Les tribus israélites ripostent et s'unissent en la ligue d'Israël sous le commandement du roi Saul le Benjaminite qui meurt au combat, puis sous David le Judéen qui lui succède et pose la marque du peuple hébreu. Chassant les Philistins (qui seront envahis par l'Assyrie au VIII^e siècle), David réussit très provisoirement une seconde unification de l'ensemble de la Syrie en obtenant l'allégeance des tribus d'Israël puis de Juda (Edomites, Moabites et Ammonites), ainsi que la soumission des principautés araméennes (Damas, Sobah), et l'amitié des Phéniciens de Tyr.

⁶ L'arrivée des Israélites s'accompagne en effet d'un nouveau type d'expérience religieuse axée sur le monothéisme qui ne se conçoit pas sans la structure tribale du peuple d'Israël et ses patriarches, et cela aussi bien en ce qui concerne l'avènement du yahvisme -par l'intermédiaire d'Abraham et de Moïse-, que de l'espérance messianique par laquelle le Messie doit sortir de la lignée de David (tribu de Juda). A cette structure politico-religieuse d'une confédération de douze tribus, archétypale en soi (la trinité manifestée dans les quatre directions), Israël accorde donc une forte signification symbolique qui renvoie toujours à son unité, à son origine et à son futur idéal, celui de l'« Israël nouveau » que le christianisme du Nouveau Testament considère à sa manière être l'« Église » fondée sur l'autorité des Douze (apôtres).

Alors que les ancêtres immédiats d'Abraham sont polythéistes (Jos., XXIV, 2), les patriarches après lui vénèrent le dieu *El* se rattachant au grand dieu cananéen du même nom, lui-même proche du Dieu créateur du ciel et de la terre du grand-prêtre Melchisédech (Gen., XIV, 19 et 22). *El*, le Dieu d'Abraham se lie donc à tel ou tel sanctuaire palestinien : El-Très-Haut à Jérusalem (XIV, 19), El-d'Éternité à Bersabée (XXI, 33), El-Bethel à Bethel (XXXV, 7), El-Roï au puits de Lahai-Roï (XVI, 13). Le Dieu d'élection qui a parlé à Abraham (Gen., XII) n'est pas seulement un dieu local, mais le « Dieu des pères », le Dieu tutélaire qui entretient des relations personnelles avec les membres de son clan et dont le pouvoir s'étend au-delà même des clans patriarcaux par l'intermédiaire souvent de leurs chefs (Gen., XI, 3 ; XX, 17-18 ; XXX, 27). Mais au XIII^e siècle av. J.C., le Dieu hébraïque révélé à Moïse sur le mont Sinäi évolue et devient Yahvé, (« Je suis ») un Dieu qui a libéré son peuple de la servitude en Égypte (Exode) et devient le dieu d'Israël dont il réalise l'unité.

⁷ L'arrivée des Israélites s'accompagne en effet d'un nouveau type d'expérience religieuse axée sur le monothéisme qui ne se conçoit pas sans la structure tribale du peuple d'Israël et ses patriarches, et cela aussi bien en ce qui concerne l'avènement du yahvisme -par l'intermédiaire d'Abraham et de Moïse-, que de l'espérance messianique par laquelle le Messie doit sortir de la lignée de David (tribu de Juda). A cette structure politico-religieuse d'une confédération de douze tribus, archétypale en soi (la trinité manifestée dans les quatre directions), Israël accorde donc une forte signification symbolique qui renvoie toujours à son unité, à son origine et à son futur idéal, celui de l'« Israël nouveau » que le christianisme du Nouveau Testament considère à sa manière être l'« Église » fondée sur l'autorité des Douze (apôtres).

Alors que les ancêtres immédiats d'Abraham sont polythéistes (Jos., XXIV, 2), les patriarches après lui vénèrent le dieu *El* se rattachant au grand dieu cananéen du même nom, lui-même proche du Dieu créateur du ciel et de la terre du grand-prêtre Melchisédech (Gen., XIV, 19 et 22). *El*, le Dieu d'Abraham se lie donc à tel ou tel sanctuaire palestinien : El-Très-Haut à Jérusalem (XIV, 19), El-d'Éternité à Bersabée (XXI, 33), El-Bethel à Bethel (XXXV, 7), El-Roï au puits de Lahai-Roï (XVI, 13). Le Dieu

d'élection qui a parlé à Abraham (Gen., XII) n'est pas seulement un dieu local, mais le « Dieu des pères », le Dieu tutélaire qui entretient des relations personnelles avec les membres de son clan et dont le pouvoir s'étend au-delà même des clans patriarcaux par l'intermédiaire souvent de leurs chefs (Gen., XI, 3 ; XX, 17-18 ; XXX, 27). Mais au XIII^e siècle av. J.C., le Dieu hébraïque révélé à Moïse sur le mont Sinai évolue et devient Yahvé, (« Je suis ») un Dieu qui a libéré son peuple de la servitude en Égypte (Exode) et devient le dieu d'Israël dont il réalise l'unité.

⁸ L'accès de Tyr au golfe d'Aqaba étant compromis par la dislocation de l'empire de David, les Phéniciens font en effet une expansion maritime dans la Méditerranée occidentale : ils lancent leurs vaisseaux jusqu'en Espagne, établissent des comptoirs puis des colonies tels que Chypre, Malte et Carthage qui entrent dans l'aire sémitique (avec notamment multiplication d'un art hybride où domine le style égyptien utilisé à des fins commerciales). Fondée en 813, Carthage est la plus célèbre des colonies phéniciennes. Devenue indépendante de Tyr, sa métropole, elle établit un empire en Méditerranée occidentale qui ne disparaîtra qu'au III^e siècle sous les coups des Romains, la langue et la civilisation des Phéniciens ayant jeté en Afrique du Nord de profondes racines. Au XI^e s., les Phéniciens qui développent intensivement leur commerce, adaptent simultanément les idéogrammes et les phonogrammes suméro-accadiens au répertoire consonantique du sémitique cananéen et constituent leur écriture alphabétique. La domestication du chameau qui rend par ailleurs la steppe plus facilement franchissable pour le commerce mais plus redoutable par ses nomades, permet l'extension de la civilisation syrienne à travers l'Arabie avec annexion culturelle du Yémen à la Syrie et établissement de relations commerciales par la mer Rouge (qui se prolongeront après la dislocation de l'empire de Salomon).

⁹ Confessant un Dieu créateur de l'univers et maître de l'histoire qui a élu Israël, pays de la « promesse » et l'a établi comme centre spirituel de l'humanité, le Juif tient à séparer la nation élue des autres nations, qui peuvent cependant être accueillies au sein du peuple de Dieu si elles changent de vie, et élabore un lot de dispositions de plus en plus minutieuses obligeant à l'observation du sabbat, au respect des interdictions alimentaires, au refus des mariages mixtes, tout en attendant une ère de perfection qui verra le souverain légitime issu de la race de David rétabli en ses droits imprescriptibles.

Sur les terres des diadoques (généraux successeurs d'Alexandre le Grand à l'origine des dynasties grecques de l'époque hellénistique, il y a celles des Lagides fondée par Ptolémée, des Séleucides par Séleucos, et des Antigonides, l'influence grecque se faisant sentir dans certains points de l'organisation judiciaire, de la réflexion morale et de l'adaptation de l'Écriture aux circonstances par une loi orale. Les tentatives d'hellénisation systématique expliquent les mouvements de libération et notamment le soulèvement des Macchabées (167 av. J.-C.) qui permettent aux juifs palestiniens de vivre durant un siècle dans un cadre d'indépendance nationale tandis que des mouvements sectaires à l'intérieur du judaïsme sont traités comme marginaux par le judaïsme officiel.

¹⁰ Confessant un Dieu créateur de l'univers et maître de l'histoire qui a élu Israël, pays de la « promesse » et l'a établi comme centre spirituel de l'humanité, le Juif tient à séparer la nation élue des autres nations, qui peuvent cependant être accueillies au sein du peuple de Dieu si elles changent de vie, et élabore un lot de dispositions de plus en plus minutieuses obligeant à l'observation du sabbat, au respect des interdictions alimentaires, au refus des mariages mixtes, tout en attendant une ère de perfection qui verra le souverain légitime issu de la race de David rétabli en ses droits imprescriptibles.

Sur les terres des diadoques (généraux successeurs d'Alexandre le Grand à l'origine des dynasties grecques de l'époque hellénistique, il y a celles des Lagides fondée par Ptolémée, des Séleucides par Séleucos, et des Antigonides, l'influence grecque se faisant sentir dans certains points de l'organisation judiciaire, de la réflexion morale et de l'adaptation de l'Écriture aux circonstances par une loi orale. Les tentatives d'hellénisation systématique expliquent les mouvements de libération et notamment le soulèvement des Macchabées (167 av. J.-C.) qui permettent aux juifs palestiniens de vivre durant un siècle dans un cadre d'indépendance nationale tandis que des mouvements sectaires à l'intérieur du judaïsme sont traités comme marginaux par le judaïsme officiel.

¹¹ Rome reconnaît l'autorité religieuse du patriarche et le pouvoir judiciaire du Sanhédrin – Cour suprême – siégeant en Galilée, à Bet-Shearim ou à Séphoris, à Usha qui confère le patriarcat à Siméon ben Gamaliel : un gouvernement juif assisté d'une assemblée fonctionne en Terre sainte et son autorité est même renforcée afin de prévenir une éventuelle collusion des Juifs avec les Parthes. Les plus remarquables des édifices construits parmi les quelques cent soixante-quinze mis au jour, sont ceux de Bet-Alpha, Capharnaüm, Nirim, Bet-Shearim, Kefar-Bir'am, Gischala, Méron, Khorazin, Jéricho, Gaza, Oum al-Qantir (Golan).

Le patriarche Gamaliel II établit le principe de l'unité de la jurisprudence (car chaque école avait sa doctrine propre). Après avoir fixé la division par sujets définie par R. Aqiba, R. Meir revoit le code dans son ensemble et, sous la direction de R. Juda le Prince, une compilation est menée à bien vers 200, la *Misna*, qui signifie répétition (de la Loi). Les commentaires non officiels compilés également, constituent la *Tossepheta* (supplément), tandis que les homélies, réunies, forment le *Midras*. On appelle *tannaïm* les auteurs de la *Misna* : cent quarante-huit sont cités nommément dans le recueil.

Le rabbin, appelé *amoraïm*, docteur de la loi, maître du Talmud du III^e au V^e siècles, dans les écoles palestiniennes et babyloniennes, lui s'applique à discuter, à commenter, à expliquer la Mishnah : ils ne jouent pas le rôle d'intermédiaire entre Dieu et les hommes ; ils ne confessent ni n'absolvent ; ils n'ont pas l'exclusivité de la célébration des offices : le rabbin est, avant tout, le maître qui guide et qui instruit.

¹² L'exilarque, issu du roi David selon la tradition, règne sur les régions où les Juifs sont majoritaires : il dispose d'une suite armée, d'une police, de finances alimentées par une fiscalité propre et d'une juridiction civile et religieuse. La période est dite talmudique, car son œuvre majeure est la compilation complète de la Tradition achevée (vers 500). Les manuscrits hébreux ou araméens de la Bible ou de la *Misna* qui viennent de Terre sainte permettent en effet une grande diffusion du savoir. Lors de sessions bisannuelles des académies (*kalla*), les maîtres enseignent la Loi juive qui est la clé des fonctions publiques (droit civil et droit religieux ne font qu'un), forment des disciples versés dans la « juste loi » et commentent ou complètent *coram populo* la *Misna*. Succédant aux *tannaïm* du pays d'Israël, les *amoraïm* (« ceux qui terminent ») Rav, Samuel, Rabbah ben Nahmani, Abaye, poursuivent la compilation de la tradition. Rab Asi rassemble le matériel accumulé par ses prédécesseurs en un traité complet, la *Gemara* (vers 500) qui réunie à la *Misna* constitue le Talmud.

Somme gigantesque, le Talmud préserve les discussions pratiques ou théoriques des écoles sur tout sujet concernant de près ou de loin l'observance ou la croyance. Il retient par là même des données de morale, de philosophie, de sciences naturelles, de médecine, de mathématiques, d'astronomie, d'histoire, de géographie, de magie ... Par le Talmud, on connaît la vie juive dans l'Iraq du haut Moyen Âge. Plus d'un million de Juifs se répartissent entre des communautés géantes – Néhardéa, Nisibis, Mahoza, sur l'Euphrate ou le canal Royal – et des villages et hameaux disséminés par toute la Mésopotamie. Ils sont cultivateurs ou éleveurs, propriétaires ou tenanciers rivaux aux travaux des champs ou à l'entretien des canaux d'irrigation, écrasés d'impôts. Les artisans – boulangers, brasseurs, teinturiers, tisserands, tailleurs, tanneurs, pêcheurs, forgerons – sont plus à l'aise. Sur les marchés des villes administrés par l'*agoranomos*, prévôt nommé par l'exilarque, ils croisent des Juifs plus humbles : matelots, portefaix, colporteurs besogneux. Des marchands riches exportent grains, vins, laines ou importent fer, soie, pierres précieuses. À Sura et à Pumbédita, métropoles judiciaires, les maîtres enseignent la Loi juive dans les *Yesivot* (académies) – car droit civil et droit religieux ne font et sont la clé des fonctions publiques – et forment des disciples versés dans le *din* (« juste loi »). Le renom d'Abba Arika, dit Rav, et de Samuel s'étend à tout le pays.

¹³ L'unicité de Dieu qui demeure l'affirmation centrale du judaïsme postérieur, comme en témoigne la prière du Shema : « Écoute, Israël, le Seigneur, notre Dieu, est un seul. » est inséparable de l'unicité du peuple. Cependant, un jour, Dieu sera l'unique Dieu pour le monde entier. Le judaïsme tardif admet l'existence d'une foule d'êtres intermédiaires ou anges ; mais ils sont subordonnés au Dieu unique et doivent être considérés comme ses représentants dans la création et dans l'histoire. Le combat contre Satan y joue un rôle très important et le dualisme y a sa place. Le monothéisme dynamique de l'apocalyptique juive cherche à surmonter ce dualisme dans l'attente du Messie, ou fils de l'homme, des derniers temps.

Le monothéisme chrétien présent dans le Nouveau Testament, reprend sans équivoque le monothéisme de l'Ancien Testament, et les références sont nombreuses (cf. Marc, XII, 29, où Jésus cite le Shema ; I Cor., VIII, 4 ; Jacq., II, 19 ; I Tim., II, 5). On y retrouve les anciennes formules : « Dieu des pères » (Actes, III, 13 ; V, 30) ; « Dieu d'Israël » (Matth., XV, 31 ; Luc, I, 68 ; Jean, VIII, 41 ; Actes, XIII, 17 ; Hébr., XI, 6) ; « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » (Actes, III, 13 ; VII, 32 ; Matth., XXII, 32 ; Marc, XII, 36 ; Luc, XX, 37). La confession de foi monothéiste est une évidence pour les premiers chrétiens, leur sens de Dieu se vérifie à la manière dont ils rejettent les idoles (II Cor., VI, 16) ou bien Mammon (Matth., VI, 24) ou les puissances du cosmos (Gal., IV, 8-9) : comme dans le judaïsme postérieur, on trouve dans le Nouveau Testament un certain dualisme, surtout chez saint Jean et chez saint Paul : Satan est le prince de ce monde (Jean, XII, 31), le dieu de ce monde (II Cor., IV, 4) et le seigneur du royaume des démons (I Jean, III, 8). Mais le Christ, en enlevant son pouvoir au prince de ce monde (ou en assimilant son pouvoir et en l'orientant en direction du Ciel), rend possible l'accès à l'universel et consolide le monothéisme en acquérant, en tant que fils ou mandataire de Dieu, les attributs et les pouvoirs de Dieu, sans le supplanter évidemment. Il ne met pas en question l'unicité et la monarchie de Dieu, car il n'existe comme fils que dans sa dépendance et son appartenance absolue au Père. Enfin, chez les Chrétiens, la confession trinitaire (cf. Matth., XXVIII, 19) d'un Être divin unique en une pluralité de personnes semble bien être l'accomplissement ultime du monothéisme israélite. Loin de compromettre l'unité et l'unicité de Dieu, la révélation chrétienne du mystère trinitaire invite à comprendre le monothéisme dans un sens non pas figé mais dynamique, l'unité du Dieu vivant étant différente de l'identité de l'Être absolu comme fondement des étants.)

¹⁴ La christianisation ne touche pas seulement l'Europe et la côte méditerranéenne (royaumes chrétiens monophysites des coptes d'Égypte en Nubie dès le IV^e s) mais également les hauts plateaux d'Éthiopie (royaume d'Axoum ; I^{er} au X^e siècle) qui doit sa prospérité à son commerce (dont témoignent la monnaie et de nombreux vestiges, dont de remarquables obélisques monolithes), avec notamment relations et migrations réciproques avec l'Arabie du Sud qui dès le V^e s. av. J.C., y introduit une langue sémitique avec inscriptions sabéennes du royaume de Saba.

Berceau de la civilisation et de l'Église éthiopiennes, le Royaume d'Axoum converti au christianisme monophysite au IV^e s. est détruit par les Arabes dont l'influence est croissante depuis le I^{er} siècle ap. JC. Mais à la différence de la Nubie où les Royaumes chrétiens de Macouria et d'Alodia, subsistent après la conquête arabe de l'Égypte mais sont submergés par la poussée islamique au XIV^e s., le centre de gravité de l'Éthiopie se déplace vers le Sud après la chute d'Axoum, résiste à l'islam et survit jusqu'à l'époque contemporaine, une ambassade portugaise ayant pris contact au XVI^e par l'océan indien, avec son souverain, le Négus (connu comme le « prêtre Jean » de l'Occident)

Au Caucase, au IV^e siècle, après les invasions romaines et surtout perses, les quatre royaumes (cf. Caucase ci-après), sous l'influence grandissante de Byzance et des prosélytes syriens, adoptent la religion chrétienne, événement décisif dans l'histoire du Caucase. L'Arménie est le premier pays à adopter le christianisme, sous Tiridate IV (roi de 298 à 330), qui établit un puissant royaume qui devient en 301 après J.-C. le premier « État » officiellement chrétien grâce à Grégoire I^{er} l'Illuminateur (257-331) qui fonde l'Église apostolique arménienne et son monastère de Khor Virap, tandis que la Géorgie devient chrétienne, vers les années 330, la conversion étant attribuée à une esclave, sainte Nino.

Alors que les Arméniens adoptent le monophysisme et refusent les conclusions du concile de Chalcédoine (451), l'Église géorgienne demeure fidèle parmi toutes les Églises de l'Orient ancien à rester fidèle au monde gréco-byzantin après le schisme des autres Églises nationales. Située au pied du Caucase, la Géorgie est au confluent de deux courants de pensée : celui du christianisme mystique et émotionnel de l'Orient ancien, venant de Syrie et de Palestine, et le courant rationaliste et philosophique, venant de l'Occident sous la forme de la théologie gréco-byzantine. De ces deux courants, la Géorgie fait une synthèse absolument originale que l'on a coutume d'appeler la chrétienté géorgienne, dont la tradition s'est conservée jusqu'à nous grâce aux œuvres littéraires.

¹⁵ Scythes et Cimmériens, avec leur organisation politique où les rois et les élites (gouverneurs, aristocratie, chefs de guerre) sont des personnages sacrés et constituent une référence suprême face à une masse populaire libre, sans classes et sans clergé, ces pasteurs nomades venus du Nord, de l'Est puis du Sud (Scythes, Arabes ...) se déplacent de la plaine eurasiennne à l'Arabie (et prolongent leur dispersion jusqu'au XIX^e siècle).

Les Scythes dont l'arc semble être l'arme la plus importante qui joue certainement un rôle dans la vocation guerrière des Celtes (cf. Europe) doués de surcroît dans l'art animalier de la steppe et qui seront détrônés par les Sarmates en Europe et par les Massagètes aux confins du Turkestan, anéantissent au VIII^e siècle avec quelques autres nomades, le royaume d'Ourartou (dont la puissance s'est développée du XIII^e au IX^e siècle avant l'ère chrétienne), laissant ainsi aux Arméniens conquérants l'occasion d'occuper cet espace vers le VII^e-VI^e siècle, et envahissent peut-être aussi la Chine au VIII^e s (désastre chinois de 771, attaque par les « barbares » qui

sont peut-être aussi des Turco-Mongols). Au gré de leurs déplacements et de leurs rencontres, ils transportent de l'Inde à la Grèce, la croyance en la réincarnation et en la transmigration de l'âme, cette dernière pouvant être d'origine chamannique de l'Asie septentrionale.

À l'époque antique, les pays du sud caucasiens sont des États-tampons insérés entre l'empire romain et l'empire perse qui jouent de la rivalité entre ces deux empires pour conserver leur autonomie et forger leur identité.

La Géorgie par exemple, subit jusqu'au VII^e siècle les conséquences du conflit opposant les empires de Perse et de Byzance ; le pays de Lazique, sur la mer Noire, qui comprend aussi la Colchide antique, est très étroitement rattaché à Byzance, tandis que l'Ibérie passe sous contrôle iranien ; au V^e siècle, la Géorgie retrouve un temps sa souveraineté nationale sous le roi Vakhtang Gorgaslani, héros à la vaillance légendaire mais la monarchie ibérienne est abattue par le monarque sassanide Chosroès I^{er} (531-579). Après que des colons grecs de Milet aient colonisé la Colchide celle-ci tombe sous la domination de Mithridate le Grand, roi du Pont. Les campagnes de Pompée, en 65 avant J.-C., rendent Rome maîtresse du royaume d'Ibérie et lui donnent le contrôle direct sur la Colchide et le reste du littoral géorgien de la mer Noire.

L'histoire de l'Arménie qui commencerait elle aussi aux alentours du VII^e siècle avant J.-C. et devient un puissant royaume (qui devient en 301 après J.-C. le premier « État » officiellement chrétien) a elle aussi le triste privilège d'être, de par sa situation au carrefour de tous les grands empires (mède, perse, macédonien, romain, byzantin, seldjoudique, ottoman et russe), un des principaux champs de bataille de la région, les périodes d'occupation et de sujétion n'étant entrecoupées que de brèves périodes d'indépendance. Cependant, tous ces envahisseurs ne pourront jamais éradiquer l'identité nationale arménienne qui ne cessera de renaître de ses cendres.

À la fin du premier millénaire, quatre royaumes importants de ces peuples caucasiens bigarrés existent au sud de la chaîne : la Colchide à l'ouest, où les Argonautes sont censés avoir ravi la Toison d'or, avec pour capitale Kutaia (actuellement Koutaïs) ; l'Ibérie (Géorgie centrale et méridionale, mais allant beaucoup plus au sud qu'aujourd'hui, jusqu'à Kars, capitale Mtskheta) ; l'Arménie, depuis le lac de Van jusqu'au-delà du lac de Sevan (capitale Artachart, puis Dwin, enfin Erevan) ; l'Albanie (qui n'a rien à voir avec celle des Balkans) recouvrant l'Azerbaïdjan, le sud du Daghestan, et la partie de la Géorgie orientale (capitale Kabala, puis Partav).

Par ailleurs Arménie et Géorgie adoptent très tôt le christianisme, dès le IV^e siècle et créent aussi des alphabets très similaires au tout début du V^e siècle.

¹⁶ Dominée par le roi (monarchie absolue), la société hittite est composée de l'aristocratie guerrière, des grands dignitaires de la cour, des grands propriétaires pourvus des postes militaires et politiques, des nobles de moindre volée, des notables ou des anciens qui perpétuent dans chaque cité les traditions antérieures à la conquête : paysans qui dépendent d'un temple, d'un palais ou de terres seigneuriales et sont astreints à une sorte de corvée avec servitudes et redevances ; serviteurs et esclaves déportés ramenés à la suite des expéditions militaires qui ont des devoirs mais aussi des droits (comme les *moushkenou* sous Hammourabi contemporain) ...

À la « noblesse », dans laquelle figurent les descendants de la famille royale, sont confiées les fonctions militaires et les fonctions civiles à la cour. Choisis par le roi, souvent alliés à lui, les fonctionnaires lui sont liés par un contrat dont la forme revêt celle des traités conclus avec les pays étrangers.

À cette noblesse et à ces fonctionnaires, comme d'ailleurs aux innombrables prêtres qui le remplacent dans ses fonctions, le roi confère, par charte scellée, des domaines en échange d'un service spécifié : Vicaire des dieux, après avoir occupé des fonctions religieuses qui semblent faire partie du *cursus honorum* des princes hittites, le roi, le Tabarna ou « grand roi » puis « Mon Soleil » comme au Mitanni ou en Égypte, bénéficie d'un prestige considérable et représente le peuple devant le panthéon et est divinisé après sa mort, au même titre d'ailleurs que la reine qui prend le titre de Tawananna, qui assume elle aussi des fonctions religieuses (ce qui distingue la royauté hittite des autres types contemporains de royauté), titre qu'elle conserve à la mort de son époux, l'un et l'autre n'étant jamais considérés comme des dieux de leur vivant. Responsable du bien-être du pays envers le dieu dont il est « aimé » (dieu de l'Orage, déesse solaire, déesse Ishtar), il bénéficie de nombreuses précautions qui assurent sa pureté rituelle et lui évite toute pollution par mise en œuvre de tous les procédés magiques (soumission à de méticuleux rituels et obligation de participation aux fêtes religieuses), les devoirs religieux du roi l'emportant de loin sur la fonction de chef militaire qui lui revient de droit, la guerre, inhérente au caractère sacré et sacerdotal du roi, étant considérée comme un jugement de la divinité. Puisque c'est au roi que le dieu suprême confie le pays hittite, il est normal que le roi soit le juge suprême. Le Code énonce ainsi expressément les cas qui, sortant de l'ordinaire, sont soumis directement au roi qui dicte les instructions déterminant les fonctions et les devoirs des différentes classes de la population (instructions pour les commandants des postes frontières, les gardes du corps, les prêtres, etc.) et les réformes de caractère religieux (unification et réglementation des cultes par Touthaliya IV).

La « Grande Famille », la noblesse, c'est-à-dire l'ensemble de la tribu ou de la caste d'où est issu le roi, n'entend que son intérêt - surtout dans le cas d'une succession - et n'hésite pas à outrepasser les volontés royales, mais une fois fait le règlement par Télépinou des problèmes de succession dans la famille royale, laisse cependant la place au roi qui devient juge, chef de guerre et grand pontife à l'apogée de l'empire, l'institution royale étant dès lors soustraite aux prétentions de la noblesse.

Tendant au syncrétisme religieux par adoption de divinités provenant des horizons les plus divers, les Hittites possèdent une religion plutôt réaliste dans les rapports des hommes et des dieux. Se distinguant par la force terrifiante et lumineuse, les divinités célestes, solaires ou des tempêtes, de la pluie et de la fécondité, se présentent par couples et demeurent celles qu'adoraient les Hattiens : la Grande Déesse solaire Arinna (Wurusema en hattien), reine du pays, de la terre et du ciel, protectrice des rois et des reines ; le dieu de l'Orage hattien, tous deux en continuité depuis la préhistoire.

Aux couples divins et à leurs enfants s'ajoutent les divinités venues de divers horizons : hourrite (Teshup le dieu de l'Orage d'Alep qui avec le taureau demeurera une des grandes divinités de l'empire ; sa parèdre Hepat, avec sa panthère, fille de la déesse Allatoum qui sera identifiée à la déesse solaire Arinna, et leur fils Sharoumma, le Dieu-Soleil fils de Teshoub, défenseur du droit et de la justice) ; mésopotamien (Ishtar de Ninive, les dieux Ea et Enlil) ; louwite (dont le culte va trouver toute son extension dans les royaumes prenant la succession des Hittites en Syrie du Nord).

Les cultes, les dieux et les mythes qui au départ foisonnent et connaissent des influences multiples, s'unifient progressivement tout en suivant l'évolution se faisant au sein de l'État. Les divinités impériales, comme les mythes, sont à l'image de la politique menée

par le monarque, terrifiantes ou bienfaitantes selon les circonstances et les époques. Au départ, à la période de la conquête du pays hattien, le roi hittite est « aimé du dieu de l'Orage ». Dans les temples où résident les dieux, la coutume est alors aux offrandes d'un nombre considérable d'animaux. Puis c'est la déesse solaire d'Arinna qui veille sur le roi, le guide au combat en le prenant par la main et fait des Dieux de l'Orage et du Soleil ses consorts ; avec leur fille, la déesse Mezoulla, ils constituent la triade divine (anciennement du groupe hattien) et demeureront parmi les grands dieux des Hittites. Le dieu de la Tempête dépasse ensuite et à nouveau en majesté la déesse et finalement, le couple Teshoub-Hépat domine sous les derniers rois.

Chaque ville principale est la résidence d'une déité dont les prêtres lavent les statues déposées dans le temple, les nourrissent et les distraient par des danses, les divinités étrangères étant servies par leurs propres prêtres, déportés avec elles. Les cultes qui consistent en le respect et l'entretien de rituels minutieux et de pesantes fonctions sacerdotales, font intervenir la magie pour connaître la volonté des dieux (vol des oiseaux, entrailles d'animaux, consultation des sorts, paroles de personnages extatiques). Le culte des divinités impériales auquel assistent le roi et la reine, est célébré au cours de longues fêtes comportant souvent la visite de sanctuaires.

Autour des figures divines s'élaborent des légendes (certainement à l'origine de la *Théogonie* d'Hésiode) : anéantissement de la Création par ses propres Créateurs, combat des dieux pour la souveraineté : combat du dieu de l'Orage et du Dragon ou du Grand Serpent -cf. Zeus et Typhon- au Nouvel-An ; lutte du dieu hourrite Koumarbi aidé d'un monstre de pierre qu'il a procréé, pour reprendre la royauté ravie par le dieu Teshoup ; dieu disparu qui revient avec la floraison printanière : disparition aux conséquences désastreuses du dieu Télépinois qui, irrité contre le roi ou la reine, quitte le pays en « emportant avec lui tout ce qui est bon », pour être ensuite retrouvé et réveillé par l'Abeille de la Déesse-Mère (cf. Shiva, Kali) ...

¹⁷ Un chef perse, Achémènes, fonde l'Etat perse en s'emparant de la monarchie élamite, gage de la cohésion culturelle des Élamites qui deviennent ainsi des Perses, ces derniers adoptant l'écriture et l'art élamite qui mérite d'être défini comme *élamo-perse* par acculturation réciproque. Cet art extrêmement raffiné affectonnant le thème de la chasse à cheval, au galop aérien, sera transposé dans le thème de la victoire sur le sceau de « Kurash (Cyrus) l'Anzanite, fils de Teispès » (vers 559-529) qui, comme Achémènes, s'attribue le prestigieux titre royal élamite. De ce fait, les Perses sont prêts à s'imposer aux autres Iraniens, notamment aux Mèdes qui ne forment qu'une nébuleuse, même après leur victoire sur les Assyriens en 612.

Premier bénéficiaire de la destruction du royaume d'Elam par l'assyrien Assourbanipal, Cyrus II héritier de la Maison d'Achémènes, fonde le premier Empire Perse et s'empare d'abord de la totalité du royaume mède en -550. Il vainc la Lydie (Crésus qui a fait la conquête de la Cappadoce), annexe ensuite l'empire néo-babylonien et ses possessions à l'ouest de l'Euphrate, et fait de même avec les territoires au nord-est de la Médie, étendant son empire jusqu'à l'Amou Daria (Khorassan, Asie centrale soviétique, Afghanistan). Homme de guerre et organisateur, Cyrus est aussi un prince mesuré, soucieux de justice, pieux et clément. Il arrive comme un libérateur en Babylonie et il permet la reconstitution de la communauté juive en Judée. Il rend les statues des dieux aux peuples vaincus par Babylone. A sa suite -après son assassinat par les Massagètes-, son fils Cambyse conquiert l'Égypte et réunit un immense empire comprenant l'Iran, une partie de l'Asie Centrale, la Mésopotamie, l'Anatolie et l'Égypte.

Darius I^{er}, représentant d'une branche différente de la dynastie achéménide, assassine Cambyse le fils de Cyrus et suscite une vaste révolte des Babyloniens, des Mèdes, des Arméniens (occupant l'ancien royaume d'Ourartou) et des clans les plus orientaux des Perses eux-mêmes, qui sont vite matés (-522) à cause surtout du désir de paix de ces peuples harassés par les Assyriens et les nomades. Puis il soumet les nomades Massagètes qui avaient tué Cyrus II qui leur faisait la guerre, s'empare de l'Indus à l'Est et poursuit à l'Ouest une campagne contre les Scythes nomades, ce qui lui permet d'occuper la rive européenne des Dardanelles s'étendant du Danube inférieur au mont Olympe : Darius III édifie ainsi, malgré une cuisante défaite contre la Grèce, le plus grand et peut-être le moins oppressif des empires existant jusque-là (p. 163), Empire détruit par les Grecs au IV^e siècle av J.C. (Alexandre le Grand bat Darius III en 331 avant notre ère en Mésopotamie) puis occupée par les Romains qui y demeurent jusqu'au début du Moyen-âge.

¹⁸ Sur le plan idéologique et religieux, le mazdéisme (de *Mazda*, Dieu, dans la langue perse) est né d'un prophète du nom de Zoroastre ou Zarathoustra qui naquit vers 660 avant JC en Bactriane (l'actuel Afghanistan). Contemporain à peu de chose près de Périclès, Bouddha et Confucius, il eut une révélation du dieu Ahura-Mazda, ou Ormuzd, d'où sortit le livre saint de l'*Avesta* où le prophète décrit la lutte entre le royaume de la Lumière et celui des Ténèbres (Ahriman). Religion officielle des Empires perse, mède, achéménide, parthe et sassanide, le *mazdéisme* qui introduit dans la société perse des prescriptions morales rigoureuses : vérité, honnêteté... mais tolère une grande liberté sexuelle, la polygamie et les mariages consanguins, est l'un des premiers monothéismes qui, un peu à l'image de ce qui se passe en Égypte, promet à tous les hommes l'immortalité de l'âme sous réserve du jugement dernier, inspirant à ce titre, la religion hébraïque, le christianisme et, par leur intermédiaire, l'islam. Cette religion s'articule autour de l'opposition entre Ahoura Mazdâ, « Le seigneur Sage », et les démons, dont est le chef est Angra Manyou, « L'Inspireur Maléfique ». C'est cette opposition dualiste qui fonde la cosmologie, l'activité rituelle et la fonction royale. Le mazdéisme s'est épanoui en Perse sous les souverains sassanides, de 224 (victoire des Sassanides sur les Parthes) à 651 (défaite des Sassanides face aux Arabes). Les Sassanides ont fait du mazdéisme la religion d'État. Ils voulaient de la sorte effacer les souvenirs de la période hellénistique et renouer avec la glorieuse dynastie perse des Achéménides (Cyrus, Darius, Xerxès et les autres...). Massivement ralliés au *zoroastrisme*, les anciens Perses n'éteindront jamais les feux sacrés du fait que le feu est le fils d'Ahura-Mazda (qui engendre Mithra, dieu du soleil, de la lune et des étoiles). Ce sont les mages du mazdéisme (ou prêtres, chargés d'interpréter les révélations de Zarathoustra) qui viennent adorer l'enfant Jésus (Epiphanie des chrétiens le 6 janvier), adoration signifiant l'allégeance du vieux monothéisme iranien au nouveau monothéisme judéo-chrétien tandis que le mazdéisme survit de nos jours chez les Guèbres d'Iran et les *Parsis* de Bombay (Inde), qui restent des minorités actives et influentes.

Une nouvelle religion, le manichéisme, apparaît au III^e s, inspirée par le prédicateur Mani (ou Manès, né en 216 non loin de Ctésiphon, capitale des souverains séleucides), Se présentant comme une variante du mazdéisme, tout en se référant à la Bible, le *manichéisme* exalte aussi à sa manière, la lutte du Bien contre le Mal. Influencé par la *gnose*, une doctrine ésotérique en marge du christianisme officiel, le manichéisme suppose l'existence de deux principes à l'origine du monde : un Dieu bon, qui a créé toutes les réalités spirituelles (les anges et les âmes) et un démiurge mauvais, qui a forgé toutes les réalités matérielles (les corps). C'est ainsi que du *manichéisme* on a tiré l'adjectif *manichéen*, pour qualifier un jugement sans nuance. Le roi de Perse Sapor I^{er} (ou *Chapur*) a bien voulu protéger la nouvelle religion tout en faisant du mazdéisme la religion officielle de son empire. Le manichéisme a connu

ainsi un bref succès et s'est diffusé jusque dans le bassin méditerranéen où il a été vivement combattu par saint Augustin. Il a inspiré le courant gnostique et le mazdakisme (né au V^e siècle, dérivé du mazdéisme et du manichéisme, il prêchait une répartition équitable des richesses entre les hommes). Beaucoup plus tard, le catharisme a été également accusé de penchants manichéens.

¹⁹ Cette longue période de domination administrative et politique de Rome sur les diverses régions de l'Afrique du Nord (mis à part la Cyrénaïque et l'Égypte), se caractérise par l'organisation du pays en provinces et par la spectaculaire urbanisation qui s'étend jusqu'à l'intérieur du pays avec des villes qui, possédant bains et spectacles, relèvent du modèle et du droit romains (El-Djem, Dougga en Tunisie, Timgad en Algérie, Volubilis au Maroc, Lepcis Magna, la plus spectaculaire, en Libye etc). Ces « colonies » qui sont des creusets pour l'élévation sociale, stimulent le commerce déjà existant à l'époque punique, et constituent un puissant facteur de romanisation, tandis qu'en retour, elles fournissent à l'Occident romain des denrées alimentaires comme l'huile d'olive, mais surtout des grands hommes tels Apulée de Madaure, avocat et romancier, et saint Augustin, évêque d'Hippone et Père de l'Eglise qui meurt au moment de l'invasion vandale, ce qui montre l'importance de l'apport africain dans le développement de la Chrétienté et l'avènement du Moyen-Age.

²⁰ Les Celtes, dont le foyer culturel se trouve sur le Danube et le Rhin sup., et sont apparus au II^e millénaire avec la culture des Champs d'Urnes, et c'est au milieu du I^{er} millénaire que l'épopée celtique se prépare au nord des Alpes, diffusant les cultures de l'Age du fer en Europe pour déferler sur l'Europe occidentale jusqu'en Ibérie et dans les îles Britanniques au cours de raids dévastateurs (Rome 381, Delphes 279) ou par occupation de pays (plaine du Pô au IV^e s, centre de Asie Mineure au III^e, Gaule, Espagne, Armorique où ils sont souvent refoulés au III^e s. Au I^{er} s, ils établissent des foyers en Hongrie, dans la plaine du Pô, en Galatie ; les Germains l'emportent du Danube au Rhin : reste la Grande Bretagne et la Gaule suivie par une vague romaine et germanique (Teutons et Cimbres).

Une mosaïque de tribus remuantes multiplie les camps (*oppida*) en forme d'enclos circulaires et d'éperons barrés. Certaines régions, comme la Bretagne, connaissent le phénomène de la construction de souterrains-refuges. L'art celtique familier des Indo-Européens des steppes, combine souvent l'exubérance de motifs géométriques ou végétaux avec les représentations animalières ou anthropomorphes.

Leur religion dominée par l'interpénétration du naturel et du surnaturel (migration des esprits -cf. V-1-, déesses protectrices de la fécondité, animaux sacrés, arbres et sources), cérémonies dans enceintes sacrées à ciel ouvert (cueillette du gui, sacrifices sanglants d'animaux et d'hommes) est dirigée par les druides dont la doctrine intéresse la morale et la métaphysique, avec affirmation de la migration des âmes, qui ont aussi des rôles d'éducateur, de devin et d'arbitrage judiciaire concernant droit privé et public.

A partir de 900 av. J.C., les Indo-Européens (Scythes puis Celtes ...) répandent en Europe la culture de Hallstatt (Haute Autriche, Salzbourg) avec villes fortifiées, villes lacustres (Pologne ...) avec ensevelissement des chefs dans des chars attelés à quatre roues, avec armes de bronze et de fer, longue épée de bronze à bouterolles imposantes, fibules que l'on retrouve de l'Allemagne du Sud au Jura, en Bourgogne, dans la vallée du Rhône et dans le nord de l'Espagne). À la phase récente de cette culture (VI^e s), de grandes sépultures princières attestent en Allemagne du Sud l'existence d'aristocraties guerrières où l'on constate une influence grecque passant par le Danube, le Rhin et le Rhône avec des témoignages dans le midi méditerranéen jusqu'en haute Seine (trésor de Vix en Bourgogne, dans un tertre funéraire du VI^es, tombe d'une princesse à torse d'or reposant sur son char d'apparat d'influence gréco-étrusque, montrant un magnifique cratère en bronze de facture grecque de 208 kilos), influence grecque qu'accompagnent une statuette différente de style géométrique et abstrait du reste de la Gaule, une monnaie d'or imitée de celle de Mésopotamie, une monnaie en argent, l'alphabet et un bagage technique ainsi que l'olivier et la vigne. Plus récente encore (à partir de 500), la culture celte sub-lacustre de la Tène (Suisse, casques pointus, longues épées en fer, grands boucliers de bois à umbos de bronze et poignards à manches anthropomorphes, riches bijoux) signe l'apogée de la civilisation celtique dont la vaste migration bouleverse toute l'Europe.

En Sub-Atlantique, l'Age du fer du apparaît vers -700 alors que le climat se refroidit et est de plus en plus humide, avec forêts de hêtres, de charmes que l'homme défriche et cultive de plus en plus.

²¹ La richesse, la paix et la puissance Mycénienne s'effondrent à la fin du XIII^e siècle sous la pression de nouveaux arrivants indo-européens, les Doriens, proches parents des premiers Grecs installés en Hellade, participant au vaste mouvement des Peuples de la Mer (époque des Kassites en Babylonie), alors qu'en Anatolie, l'empire hittite conquiert l'Anatolie des Hattiens, descendent jusqu'en Égypte, et détruisent sur leur chemin les principaux sites mycéniens : à Mycènes, à Tirynthe et à Pylos, les palais s'écroulent en flammes.; plus au sud, Enkomi à Chypre et Ougarit, sur la côte syrienne, sont détruites. Les populations du continent s'expatrient en masse vers Chypre et les côtes levantines. L'unité du monde mycénien est anéantie.

Les Doriens qui les remplacent n'apportent avec eux aucune innovation : ne leur sont dus ni la métallurgie du fer, connue en Anatolie depuis plusieurs siècles, ni sans doute l'incinération des corps, ni même le style céramique à base de motifs géométrisés du I^{er} millénaire. Ils participent pourtant à la sortie de l'âge du Bronze et aux début de âge du Fer à l'origine de l'essor du monde hellénique. Malgré le remplacement du bronze par le fer transporté par les Doriens, les progrès des Grecs semblent insignifiants par rapport à la Syrie et à la Phénicie qui profitent à la même époque de la diminution des relations commerciales de la Grèce, les Phéniciens en pleine ascension apportant l'écriture alphabétique (-750) à laquelle les Grecs vont ajouter les voyelles (notation).

Une aristocratie de grands éleveurs propriétaires et leurs demeures seigneuriales domine, l'autorité appartenant au roi, le plus riche des propriétaires et le plus vaillant au combat, Juge et chef de guerre, le roi jouit de la terre donnée et de prestations prélevées. Malgré les exactions multiple (razzias, piraterie), l'esprit est généreux et l'hospitalité est de règle, tandis que le respect de la femme, l'intérêt pour les individus et la camaraderie entre enfants concernent les personnes de même rang. C'est l'époque où la musique, la poésie et l'art de la parole sont particulièrement appréciés, les thèmes et les épopées portant avant tout sur l'époque mycénienne, prélude à la littérature gréco-latine.

²² La cité grecque : A la différence des principautés mycéniennes qui étaient les répliques en miniature des empires de Sumer, d'Akkad et d'Égypte, avec une administration bureaucratique dirigée par la classe des lettrés professionnels, la Cité-Etat grecque, tout en s'inspirant de la civilisation syrienne brisée, devient le modèle de tout le bassin méditerranéen : le centre urbain, entouré d'un territoire plutôt rural de bourgades et de villages, concentre les temples, la citadelle, les marchés, les organismes politiques et judiciaires communautaires (*Astri*) et étatiques (*Polis*), ces dernières dépendant d'un gouvernement intérieur aux charges non

rémunérées monopolisées par les grands propriétaires fonciers. C'est dans ce contexte qu'apparaît progressivement l'artisanat indépendant, la spécialisation, la concurrence, les corporations et les confréries qui marquent la fin de l'économie autarcique mais aussi la recrudescence des antagonismes sociaux, avec division de la société entre *aristoi* et *kakoi*.

Au début, l'aristocratie toute puissante limite l'action des pouvoirs publics et réduit l'institution royale à des tâches limitées (exercice du culte), les pouvoirs étant dispersés entre plusieurs titulaires, magistrats viagers puis temporaires issus des rangs de l'aristocratie (Archontes à Athènes) recrutés chez les Eupatrides dont les chefs demeurent maîtres de la justice en formant des conseils (*gerousia* à Sparte, *aéropage* à Athènes) qui surveillent les magistratures.

Les Sanctuaires d'Apollon à Delphes, assorti de l'oracle de la Pythie ou de Zeus à Olympie ont une audience internationale et un rôle panhellénique. Les fêtes religieuses ou sportives périodiques réunissent à Delphes, Corinthe, Délos, Némée, Olympie (jeux olympiques depuis le VIII^e) les athlètes, les poètes, et les musiciens qui concourent dans un esprit visant à l'harmonie physique et spirituelle sous les auspices des divinités, dont la divinité poliade protectrice de la cité, *Polis*). La piété individuelle de la vie quotidienne consiste en gestes (libations, prières, incantations, sacrifices), amulettes protectrices, recettes magiques, pratiques divinatoires et appels aux devins pour les demandes d'aide matérielle, de protection des récoltes et des troupeaux, pour la conjuration des mauvais démons, des maladies et des puissances qui tourmentent les hommes.

Le nouveau-né est présenté par le père devant Hestia, déesse du foyer présente dans le feu continuellement entretenu, Hermès est vénéré comme dieu de la borne, qui témoigne des acquis des ancêtres. Les divinités qui ont figure humaine et présentent les défauts des hommes, sont d'origine égéenne (Déméter), asiatique (Aphrodite), thrace (Arès, Dionysos) mais surtout indo-européenne (Zeus, lumière, orage ; Pallas, déesse guerrière, Walkyrie terrible qui se fond dans les traits d'Athéna, belliqueuse et bienfaitante, indomptable au combat, patronne des foyers et artisans). Parfois dotés d'attributs animaux (la chouette pour Athéna, l'aigle pour Zeus, le cheval pour Poséidon ...), ils sont les protecteurs des cités (Athéna : Athènes ; Héra : Argos) avec une multitude de héros ou de demi-dieux qui sont des hommes devenus immortels à la suite d'exploits légendaires. Quant au Dionysos thrace issu des courants mystiques asiatiques, il se répand peu à peu dans toute la Grèce. Dispensateur de l'extase par les boissons enivrantes et les danses violentes des bacchantes, il est d'abord mal accueilli par le clergé avant d'être considéré comme le dieu sauveur et consolateur, le dieu protecteur des laboureurs et des vigneron, et le dieu mort et ressuscité des sectes orphiques, ce qui l'amène à rejoindre les cultes à Mystères des déesses d'Eleusis, Demeter et Korè.

²³ Progressant dans l'art de naviguer (navires effilés, premières trières, augmentation de la voilure, utilisation de l'ancre), poussée sur les routes de la mer par les profondes mutations du monde archaïque et la recherche de matières premières en échange de ses produits et pour la recherche de nouvelles terres, la Grèce s'expande à l'Ouest et au Nord avec installation de colonies de peuplement et de terres à cultiver pendant 250 ans, bien que limitée dans son expansion en Méditerranée occidentale par les Phéniciens et les Etrusques,

Il y a donc fondation de nouvelles cités indépendantes, les métropoles, gardant des liens avec la cité-mère (Ischia en Italie, villes en Syrie, aux bouches de l'Oronte, et au nord de l'Égée ...), colonies qui au VII^e s, essaient à leur tour : Milet établit des comptoirs sur les côtes de la mer Noire; les Phocéens s'installent à Marseille ; Naucratis concédée aux Grecs par le pharaon, dans le delta du Nil, devient la porte de l'Égypte sur la Méditerranée ; Cyrène en Libye, en Sicile et en Italie du Sud (la Grande Grèce) ; puis sur la Mer Noire et les détroits la reliant à la mer Egée. Tandis que la monnaie créée par les Lydiens, stimule le commerce et augmente la richesse, on vend des mercenaires grecs, on exporte l'huile d'olive, le vin, la céramique décorée, les blés arrivent de Sicile, d'Italie, des plaines de Scythie au nord de la mer Noire (Ukraine) et aussi d'Égypte, le bois de Thrace et d'Anatolie est utilisé dans les chantiers navals, les esclaves affluent, les Phocéens importent l'étain de Grande-Bretagne, le fer vient de chez les Étrusques, les produits manufacturés grecs, la poterie en particulier, sont appréciés sur le marché méditerranéen, ainsi que le vin et l'huile de l'Hellade.

Les inventions des forges à soufflet, de la soudure du fer, de la fonte en creux par la technique de la cire perdue (venue peut-être d'Égypte ou de Mésopotamie), l'amélioration de la cuisson de la céramique qui se pare d'enduits nouveaux pour sa décoration, se mettent au service de l'art, de l'architecture et de la construction navale : construction de trières munies d'une ancre mais d'une voilure encore élémentaire, de temples de pierre monumentaux (Samos, Sélinonte) dont les prouesses architecturales et l'équilibre des proportions sont malgré tout des innovations modestes par rapport à ce qui se passe en Orient.

Avec l'art qui se transforme (céramique, sculpture, poésie) et trouve son inspiration dans les civilisations égyptienne et syrienne plus précoces mais brisées, l'emprunt aux Phéniciens de leur alphabet, l'influence de la culture indo-européenne des Doriens (cf. fin de l'Âge du Bronze) et les débats de l'aristocratie sur la place publique, l'art devient plus abstrait et se géométrise (en céramique notamment), les représentations du corps humain se font en trois dimensions, Homère met par écrit l'Iliade et l'Odyssee, la poésie élégiaque et lyrique, la prose narrative et le dialogue deviennent les instruments du divertissement et de l'enseignement constituant les bases de ce qui fera la philosophie grecque du VI^e siècle.

Dans les cités commerçantes des côtes d'Asie Mineure comme au large (Milet et Chio) et autour de l'isthme de Corinthe (Corinthe, Mégare) - et plus tard à Athènes qui ne prend pas part à la colonisation et perd sa prééminence entre le VIII^e et le VI^e siècles-, l'enrichissement d'une bourgeoisie d'affaires et des créanciers qui font des paysans leurs métayers, entraîne une augmentation de la misère chez ceux qui n'en sont pas, et la perte de pouvoir par l'aristocratie ignorante des nouvelles pratiques commerciales basées sur la concurrence, les prêts, le monnayage et les taux d'intérêt. La richesse au pouvoir est cause de guerres sociales, de luttes fratricides entre Etats et entre les classes, avec révoltes, proscriptions, massacres par vengeance ou représailles,

²⁴ Après un premier mouvement de réformes sévères de Dracon (groupement des magistratures de l'Attique et des dieux protecteurs), Solon supprime les grosses inégalités : il soulage les paysans pauvres, interdit l'esclavage pour dettes et offre la citoyenneté à toute famille et à tout exilé désireux de participer activement au développement d'Athènes mais suscite la rébellion de l'aristocratie ébranlée dans son autorité politique, la mise au pouvoir par le peuple de Pisistrate qui se révèle être un tyran (560), et un soulèvement populaire contre l'ingérence de Sparte qui passe d'une politique de conquête à celle des alliances aux Etats, ce qui amène la mise en place par Clisthène d'un régime démocratique (-507) qui donne le pouvoir à l'Assemblée du peuple (tous les citoyens) et à un Conseil des Cinq Cents (par tirage au sort), avec élection de dix stratèges qui commandent l'armée formée de citoyens en armes, et mise en place d'un nouveau tribunal, l'Héliée.

25

Thalès de Milet (ingénieur hydraulicien, astronome, mathématicien, géomètre), **Anaximandre**, **Anaximène**, **Héraclite d'Ephèse** ... spéculent sur la nature profonde des choses et définissent les principes (*arche*) uniques à l'origine de la diversité du monde, rejetant du même coup les vieux mythes de l'Orient et ses dieux démiurges qui dominaient encore dans les mythes cosmogoniques de la *Théogonie* d'Hésiode (fin du VIII^e-début du VII^e s.) et ses générations divines : l'Eau (que symbolise Poséidon), le Feu (Zeus), l'Air (Hadès) et la Terre (Gaïa) sont respectivement pour **Thalès**, **Héraclite**, **Anaximène** et **Xénophane**, les **Éléments** premiers et impérissables de la nature.

Avec **Anaximandre** (env. 610-540), disciple de Thalès et maître d'Anaximène, le principe originel est l'infini, et l'idée se développe avec lui que le monde est un Tout à la fois un et multiple reposant sur l'harmonie ou sur l'action d'opposés, la pluralité des éléments et des puissances étant dominée et compensée par l'équilibre et l'harmonie, qui par analogie, doivent régir les rapports humains. **Xénophane**, né en Ionie vers 570, émigre en Sicile, et tire de la cosmologie d'Anaximandre la première théologie rationnelle, le monisme, selon lequel il n'y a qu'un seul Dieu, immédiatement saisissable dans l'ordre céleste : Dieu « rond » comme l'univers, omniprésent et capable de tout percevoir, immuable, sans commencement ni fin.

Pythagore lui, est un prédicateur qui veut introduire une nouvelle règle de vie visant à transformer la cité par rétablissement du lien entre l'homme et le divin en se basant sur la structure mathématique du monde aboutissant à la mystique des nombres. Né dans une île proche de l'Ionie, à Samos, vers 570, mais exerçant son activité en Grande-Grèce, à Croton où il fonde une communauté à la fois religieuse et politique, il devient très tôt, peut-être même de son vivant, une figure de légende (on le dit fils d'Apollon, descendu aux Enfers, doué d'ubiquité, et faiseur de toutes sortes de miracles). Penseur essentiellement religieux proche des visionnaires, mages et guérisseurs inspirés du courant mystique du VI^e siècle, Pythagore croit en la renaissance et établit des correspondances entre réalité physique et structure mathématique, le nombre, entrevu dans une perspective religieuse et mystique plutôt qu'utilitariste, étant considéré comme principe et « substance de toutes choses ». Toutes choses en effet, jusqu'à la production du monde, peuvent se ramener à des nombres et à des proportions mathématiques constituant le modèle de l'harmonie. C'est entre autre ce qu'exprime sa *tétraktys* ou somme des quatre premiers nombres représentée par le triangle décadique. Les nombres, et ce qui deviendra les mathématiques, doivent donc fournir à la fois un accès au divin et le modèle de l'ordre de la cité. Le pythagorisme qui se situe au confluent des spéculations mathématiques et des traditions religieuses orphiques – théorie de l'âme-harmonie, incarnation successive des âmes ou métempsychose, techniques visant à séparer l'âme du corps pour la mettre en contact avec le divin – affirme de surcroît, avec Anaxagore, que seule l'intervention de l'Intelligence (*Nous*) est à même d'ordonner le mélange primitif en un monde (*kosmos*), doctrine qui va exercer une influence sur Socrate, Platon et Aristote. Sa secte religieuse, avec sa règle du silence, son ascétisme, ses purifications, ses degrés d'initiation, et le mystère dont elle s'entoure, ressemble étrangement aux confréries des Esséniens ou des thérapeutes de la période qui précède immédiatement l'ère chrétienne. Son action politique se fonde sur un système d'éducation collective de caractère égalitaire incluant le compagnonnage (solidaire de la mise en commun des biens), les exercices physiques, l'apprentissage de la musique, la réglementation des nourritures, l'exaltation de l'idéal civique, l'effort et la discipline, la maîtrise de soi et la modération, et le triomphe de *ponos* sur la *truphè*, c'est-à-dire de la « vertu » sur le « vice » concernant les hostilités entre Croton et Sybaris.

Dans l'art, le style vivant inspiré de Phénicie et d'Égypte remplace le style géométrique : c'est l'art archaïque (700 - 480 environ avant JC), influencé au début par les civilisations étrangères du Proche-Orient. C'est pourquoi, on appelle cette période la phase « d'orientalisation ». Apparaissent à Rhodes, Corinthe, Sparte, se révèlent les vastes poèmes cosmogoniques d'Hésiode, les épopées orientales des poètes épiques de l'Ionie, la musique lydienne dont s'inspirent les musiciens, la combinaison de la musique et de la poésie dans l'art lyrique. Les représentations de l'homme deviennent de plus en plus réalistes, dans des poses plus naturelles (voir l'*aurige de Delphes*-) et les sculptures en pierre se popularisent. Les statues représentant de jeunes hommes et femmes (*kuoros* homme et *kore* femme) datant de la période archaïque, généralement faites en grandeur nature (mais jusqu'à 3 mètres de haut), faites de calcaire, sont généralement de forme symétrique et ont souvent un pied placé légèrement en avant. Alors que dans un premier temps, on pensait que les *kuoros* et les *kore* étaient uniquement utilisés pour représenter le dieu Apollon, on a découvert depuis qu'ils avaient d'autres usages, servant également de pierres tombales commémoratives des défunts, de trophées pour les vainqueurs des jeux et d'offrandes aux dieux. Outre la sculpture, la période archaïque voit également fleurir la poterie décorée, héritée de la période géométrique. Les vases de style rouge et noir, extrêmement populaires, représentent souvent des humains et des animaux richement décorés de motifs géométriques complexes.

Au cours de la période classique de la Grèce antique (480 à 323 avant JC, construction du Parthénon), c'est Athènes qui se hisse au premier rang sur le plan politique, culturel et économique, les sculptures exprimant une grande liberté de mouvement et d'expression avec naturalistes avec formes fluides et dynamiques, créant l'illusion qu'elles se déplacent dans l'espace.

26

Parménide (env. 500-440), véritable père de la philosophie selon Platon, prolonge la doctrine moniste (qui considère l'ensemble des choses comme réductible à l'unité) et pose le principe de l'Être et du Non-Être, alors que son disciple **Zénon d'Élée** démontre l'impossibilité de penser le mouvement et fonde, selon Aristote, la dialectique. Cette exigence d'identité et de non-mouvement ontologique de Parménide et de Zénon, s'oppose au paradoxe de la mobilité universelle et de l'unité des contraires d'**Héraclite** (env. 540-460), expression de l'unité vivante ou fluïdique de l'univers dont « l'harmonie contrastée, semblable à celle de l'arc ou de la lyre » a pour principe le Feu ou Logos divin qui pénètre toutes choses. La même pensée des contraires se retrouve chez **Empédocle d'Agrigente** (env. 500-430), médecin-philosophe associant le pluralisme à la croyance pythagoricienne en la renaissance : pour lui le monde est né et se maintient grâce à l'action des principes concurrents de l'Amour et de la Haine. Après l'explication totale de l'univers à partir des éléments (VI^e s), la philosophie atomistique et moins poétique de **Leucippe** (env. 500-420) et **Démocrite** (env. 460-390), explique la constitution du monde à partir de corps élémentaires, les *atomes*, qui se meuvent dans le vide selon des directions indéterminées, et s'entrechoquent pour former des corps de plus en plus complexes. Le premier grand philosophe ionien qui tente de faire carrière à Athènes, **Anaxagore** (env. 499-428), réagit aux atomistes en affirmant que les plus infimes parties d'un corps sont toujours en lien avec la totalité, et que c'est l'Intelligence (*nous*) qui ordonne le chaos en un monde (*kosmos*), doctrine qui exercera une influence sur Socrate, Platon et Aristote.

Au IV^e s, la philosophie passe avec Platon et Aristote à l'étude de la nature humaine, à la connaissance et à la théorie.

27

La démocratie qui arrache le pouvoir politique à l'aristocratie (l'aréopage, ancien conseil aristocratique, est confiné dans ses fonctions judiciaires et ouvre les magistratures à tous les citoyens, donne le pouvoir à l'assemblée du peuple (*ecclesia*) qui tire au

sort et surveille les magistrats (*archontes*) et les élus (stratèges ou chefs militaires qui deviennent chefs politiques). L'*ecclesia* est elle-même contrôlée par la *boulè* ou conseil (gouvernement) dont l'une des trente prytanes exerce la gestion de l'Etat athénien grâce au chef tiré au sort chaque jour, véritable président de la république administrant l'*ecclesia* au jour le jour. Les riches sont très fortement taxés selon le système des liturgies. Au tribunal populaire de l'Héliée, malgré l'absence de ministère public et l'imprécision des lois, la justice se laïcise avec jurés tirés au sort, abandon de la responsabilité collective et respect de l'individu.

Pourtant la société fondée sur la fortune, la séparation des sexes et la persistance d'institutions issues d'un lointain passé, demeure inégalitaire tout en innovant par ses possibilités d'accueil et son cosmopolitisme bien qu'elle reste à l'écart du grand mouvement d'idées :

A l'écart des hommes en une même demeure, les femmes peuvent être répudiées par l'homme qui seul compte, peut disposer de ses enfants, les accepter ou les abandonner, et jouit d'une totale liberté sexuelle qui se manifeste par le concubinage et les amitiés masculines réunissant notamment l'aîné instruisant le plus jeune.

Les *genè* rassemblent les familles nobles, assurent la cohésion morale et religieuse ; les pauvres et les roturiers se regroupent dans les thiasés pour le culte et les confréries ; les phratries organisent les activités religieuses auxquelles participent tous les athéniens ; les descendants d'un ancêtre commun organisent leurs fêtes ou *apatouria* ; les associations d'aristocrates ou hétaires s'emploient à l'opposition politique ...

Athènes et ses 140 mille citoyens, ses 70000 métèques et ses 200 000 esclaves, avare du droit de citoyenneté, voit néanmoins les métèques contribuer à sa prospérité (artisans, commerçants, entrepreneurs, penseurs comme Hérodote, Hippocrate de Cos ...), les esclaves achetés sur les marchés extérieurs, parfois affranchis, participer aussi par leur compétence à la richesse du pays. A côté des agriculteurs et des artisans classiques (groupés par métiers) qui mènent une vie laborieuse, les armateurs et les marins offrent leurs services comme courtiers et transporteurs et participent au développement du port du Pirée, tandis que changeurs et usuriers profitent du développement du commerce et mettent en place l'organisation bancaire. L'impitoyable concurrence et les possibilités d'enrichissement rapide sont à l'origine de très grosses fortunes et de l'accroissement du nombre des pauvres, la paix sociale étant malgré tout préservée par les lourdes charges pesant sur les riches.

Concernant le sophisme qui règne à Athènes jusqu'à la fin du VI^e siècle et même au début du V^e siècle, il donne une grande importance à la parole et à la dialectique, la tradition proprement athénienne étant en effet spéculative et tournée vers les relations humaines et sera le précurseur de la logique. Face à cela, la philosophie doit surmonter d'énormes difficultés –et des procès– (cf. Anaxagore et Socrate) pour s'implanter à Athènes.

Originaires de Sicile, **Protagoras** (env. 490-420) pour qui « l'homme est la mesure de toutes choses » et **Gorgias** (env. 480-390), théoricien de la rhétorique, mais aussi auteur d'un traité *Sur le non-être* qui s'inscrit dans la tradition parménidienne, sont les premiers des sophistes qui ensuite se répandent à travers le monde grec et gagnent en nombre Athènes où ils font payer leurs leçons de rhétorique pour les jeunes gens de bonne famille et l'enseignement de l'ensemble des connaissances utiles à la réussite sociale. Car pour eux l'important n'est pas la possession d'une capacité déterminée, mais l'art de les acquérir toutes. Refusant tout dogmatisme, ils scandalisent tout en ayant beaucoup de succès, ils inquiètent par leurs affirmations relativistes et leurs critiques des traditions dans lesquelles ils soutiennent que tout est révisable et susceptible de modifications, que le vrai et le juste ne sont pas connaissables mais seulement appréhendables en rapport avec l'utile. Ils font de la langue attique la première du monde grec avec un vocabulaire varié, précis et nuancé, et d'Athènes la capitale de l'art oratoire (Lysias ...) caractérisé par l'élégance, la simplicité et la finesse du style. En expérimentant jusqu'à leurs dernières limites les pouvoirs de la parole, ils codifient le langage et sont par là les incontestables précurseurs de la logique préparant au grand mouvement d'idée venu d'Asie Mineure et d'Italie méridionale concernant la connaissance de la nature et les mathématiques, la médecine (Hippocrate), sophisme contribuent aussi à faire de la philosophie un « métier » et à la rapprocher par là des autres métiers, notamment manuels, que les Grecs cultivés sont toujours tentés de mépriser, et ils contribuent à la communication des avancées philosophiques et scientifiques.

²⁸ **Périclès** : Aristocrate bien entouré, chef du parti démocratique, Périclès est associé à l'épanouissement architectural et artistique d'Athènes dont il est le maître pendant 30 ans, : le V^e siècle est le « siècle de Périclès ». Après la conclusion de la paix avec la Perse en 449 et avec Sparte en 445, il se lance dans une politique de grands travaux et décide ses compatriotes de décorer l'Acropole d'œuvres de la plus grande beauté en détournant le tribut annuel réservé à la défense prélevé sur les sujets grecs d'Athènes : construction du Parthénon ...

Socrate (470-399) : Né à la fin des guerres médiques et 20 ans après Sophocle (cf. théâtre), Socrate est l'un des créateurs de la philosophie morale et de la dialectique en déplaçant le champ de la philosophie de l'univers physique à la nature humaine. Il inaugure ainsi, tout en n'ayant rien écrit, la période nouvelle et la plus brillante de la philosophie grecque, à tel point que tous les philosophes antérieurs se voient rejetés dans la masse indistincte des « présocratiques » : assignant à la philosophie une fonction moins spéculative que critique, il enseigne l'homme de la rue, il attribue une signification exemplaire à l'activité artisanale, il met en question les fondements de la société et de la cité, et par la dialectique qui, grâce à un jeu progressif de questions posées par lui qui « sait qu'il ne sait rien », démasque les faux savoirs de l'adversaire, dénonce l'apparence abusive du vrai, et élève les interlocuteurs à l'intuition de l'universel ou de l'essence, l'essence du Bien notamment tenant lieu pour lui de norme supprimant l'arbitraire des jeux de langage et des initiatives humaines. Condamné en 399 à boire la ciguë pour avoir corrompu la jeunesse et offensé les dieux de la cité, Socrate n'en demeure pas moins celui pour qui la science du Bien est la plus vénérable des vertus : ainsi ses disciples et les diverses familles philosophiques qui lui succèdent en Grèce s'intéressent à l'étude de l'intelligence humaine –par exemple à la théorie de la connaissance – tout en se préoccupant de morale. Dans le sillage de Socrate, un grand nombre d'auteurs dont Platon et Aristote qui appartiennent déjà au IV^e siècle, passent de l'étude de la nature humaine à la connaissance et à la théorie .

Dans le **théâtre** attique du V^e siècle, tragique ou comique qui s'appuie sur le dialogue entre un chœur et un groupe d'acteurs tenant son origine des rituels extatiques et bachiques, les poètes tragiques Eschyle (525-456), Sophocle (495-406) et Euripide (480-406) et l'auteur comique Aristophane (vers 449-380), traitent des grandes controverses politiques de leur temps et sondent les profondeurs spirituelles de la nature humaine en un rite tout à la fois quasi religieux et personnel. **Eschyle**, dans *Agamemnon*, *Prométhée ...* se concentre sur la toute puissance divine, le châtement de l'orgueil, les grands problèmes moraux et religieux. **Sophocle**, qui fait intervenir les dieux sur un mode moins rigide, introduit un troisième acteur, sublime la matière religieuse primitive en un dialogue entre le chœur et les acteurs et insiste sur les notions de justice et de responsabilité comme il en est chez l'héroïque Antigone, la

sœur fidèle qui va où le devoir et l'amour l'appellent tout en regrettant de perdre la vie. **Euripide**, dans *Phèdre, les Bacchantes* ... aborde les problèmes de son temps à l'aide de personnages à la riche vie intérieure qui appellent un autre monde.

En architecture, de nouveaux et nombreux temples et sanctuaires sont construits, initiés par Périclès. Sur l'Acropole, on construit le Parthénon, temple de la déesse Athéna dont la sculpture chrysléphantine est l'œuvre de Phidias ; on procède à la fortification de la ville et surtout de son port, le Pirée ; on édifie le Théâtre de Dionysos où sont jouées les tragédies d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et les comédies d'Aristophane.

Cependant Athènes n'a pas le monopole des réalisations culturelles. Les temples construits un peu plus tôt en Sicile, dans les cités grecques d'Akragas (Agrigente) et de Sélinonte surpassent en dimension le Parthénon d'Athènes qui possède aussi un rival avec le temple de Zeus à Olympie. Partout, les sanctuaires rivalisent de munificence, et affirment leurs richesses. Après le Parthénon d'Athènes et le temple de Zeus à Olympie, Egine fait son temple à Athéna, Argos à Héra, et Poséidon a le sien au cap Sounion ...

Les **céramistes et les peintres** de vases de l'Attique continuent eux à dominer le marché, y compris le lucratif marché étrusque pris aux concurrents corinthiens et spartiates au VI^e siècle, marché menacé au IV^e siècle par les Italiens et la production massive d'Apulie d'imitations du style attique. Individualisme oblige, certains des meilleurs peintres attiques signent leurs œuvres malgré le peu de considération qu'ont les Athéniens pour ces produits d'exportation.

La **poésie** est elle, celle des odes du plus éminent des poètes, le Thébain **Pindare**, et l'histoire celle d'**Hérodote**, historien des guerres médiques, et de **Thucydide** qui sans recours aux dieux, conte l'histoire de la Guerre du Péloponnèse et décrit la psychologie des foules avec impartialité.

Sur le plan religieux, tandis que les dieux Pan d'Arcadie, Asclépios, Cybèle des Phrygiens, Adonis et Astarté, Isis, et Ammon (Libyen) s'ajoutent à Zeus, maître du monde et garant de la justice ... on continue à vénérer Athéna « Polias ou Ergané ou Promachos, Nikè », Artémis, sœur d'Apollon ou avatar de la déesse-mère, et de nombreux héros fondateurs de *genè* ... Compétitions et jeux précédés de sacrifices, jeux et concours des panathénées (fêtes de la fondation de la cité) sont organisés, tandis que le culte de Dionysos, dieu sauveur à Eleusis, dieu agraire à Eleuthère, se déroule au cours des bruyantes dionysies hivernales en processions de satyres, en déclamations des chœurs et des récitants qui donnent naissance au théâtre grec.

²⁹ A la fin du V^e siècle, la puissante Athènes est exposée à la colère de ceux qu'elle asservit : menant depuis la mi-siècle une politique extérieure dominatrice pour soutenir sa politique intérieure d'égalité et de liberté, elle suscite des haines de la part des cités qui, lassent de payer le tribut, se révoltent. Sparte notamment, s'inquiète de l'hégémonie athénienne en mer Égée et au sujet du contrôle qu'elle veut exercer sur la Grèce centrale et septentrionale : la lutte éclate entre les deux cités, et cette première guerre du Péloponnèse s'achève en 446 par la conclusion de la paix de Trente Ans qui ne dure en réalité qu'une quinzaine d'années : dénonçant Athènes comme une « cité tyrannique », les Corinthiens font appel à Sparte et relancent les hostilités dès 431 : c'est le début de la seconde guerre athéno-péloponnésienne qui par le jeu des alliances, entraîne toutes les cités dans la lutte.

Périclès choisit la défensive, mais une épidémie de peste fauche des milliers d'Athéniens et de réfugiés. Périclès est renversé (430) et est une des dernières victimes de la peste en 429. Il est remplacé par le fougueux Cléon, porte parole des petites gens, qui décide la poursuite de la guerre. Mais les victoires et les défaites qui se succèdent suscitent l'hostilité des paysans et des aristocrates et la signature de la paix par Nicias (422), paix que certaines cités refusent de signer. Deux hommes dominent alors la vie politique, le riche Nicias, modéré, hostile à toute aventure, et Alcibiade, démocrate soucieux de sa gloire. L'ambitieux Alcibiade lance Athènes dans l'expédition de Sicile, la plus grande expédition navale grecque, pour rétablir l'hégémonie d'Athènes en Grande Grèce et vaincre Syracuse. Accusé de profanation, Alcibiade déserte pour Sparte unie à Syracuse, et les conseille contre sa patrie : l'armée athénienne est défaite et ses chefs exécutés (413); puis, conseillée par Alcibiade et soutenue par la confédération de Délos qui reçoit l'aide des Perses, Sparte se soulève contre Athènes (412) où les modérés et l'aristocratie abolissent la démocratie, remplacent la *boulè* par une assemblée de 400 notables (gouvernement des 400) appuyé sur un corps civique de 5000 citoyens. Alcibiade, rentré en grâce, se propose alors comme chef de l'armée athénienne qui doit vaincre Cyrus le Jeune et Lysandre le spartiate, tandis que Cléophon rétablit la démocratie. Athènes refuse les offres de paix de Sparte qui dirige contre elle une coalition et Lysandre détruit sa flotte : Athènes anéantie, capitule en 404. Les « Longs Murs » qui reliaient Athènes à ses ports et qui la rendaient imprenable par terre sont rasés, et un gouvernement aristocratique -des 30 tyrans- est établi tandis que Sparte met la Grèce sous sa botte et que les cités grecques d'Asie Mineure sont reprises par les Perses.

³⁰ Les paysans ayant perdu leurs terres rachetées par des entrepreneurs qui exploitent une main d'œuvre servile (alors que les techniques agricoles évoluent -assolement ...-, au contraire de l'activité industrielle qui ne progresse pas), des milliers de mercenaires qui n'ont que le métier de la guerre comme moyen de subsister, deviennent une des plaies de la Grèce et constituent une menace permanente pour les cités pendant que l'activité bancaire, la spéculation des hommes d'affaires et le commerce (Pirée ++) participent à l'abondance monétaire (or perse, sanctuaires pillés, métaux précieux de nouvelles mines) et à l'inflation alors que la Grèce demeure importatrice de produits alimentaires et de matières premières.

A Athènes et ailleurs, les sanctuaires sont embellis et transformés (Eleusis, Delphes), des théâtres sont construits (de Dionysos, d'Asclépios à Épidaure ...) ainsi que des grands temples poliaides où les sculpteurs (Praxitèle, Lysippe ...) participent à l'affirmation de l'individualisme de l'homme nouveau plus passionné, plus inquiet avec ses dieux jeunes et beaux. L'art devient sensible, moins grave, exprime la sensualité des beautés du corps nus rehaussés de draperies, tandis que Dionysos éleusinien, Héraclès triomphant, Orphée le chantre mystique, Muses et Ménades témoignent d'un désir d'harmonie et de l'inquiétude religieuse.

Ainsi le théâtre devient-il à cette époque un divertissement, une satisfaction esthétique et intellectuelle rompant avec la tradition de la célébration religieuse (Euripide fait un théâtre d'idées témoignant des débats de ses contemporains, Ménandre fait des comédies de caractères, Philémon, Alexis, Diphile ...) pendant que les orateurs et les rhéteurs développent une langue unique avec l'hellénisme comme culture et que les « petits socratiques » délaissent la philosophie sur la nature et renchérisent sur la critique de la société et des mœurs, tels les cyniques, qui avec Antisthène (env. 440-370), le théoricien de l'école, et son disciple Diogène le Cynique, de Sinope, qui invente le terme cosmopolite, protestent vigoureusement, prônent l'égalité de tous les hommes, la libération des passions et le renoncement aux biens matériels comme prix de la liberté spirituelle alors que les cyrénaïques (Aristippe, Hégésias) situent eux le plaisir comme le but de la vie, et les mégariques (Euclide de Mégare, Diodore Cronos, Stilton) argumentent sur le possible qui n'est qu'une pseudo-idée lorsqu'il n'est pas la réalité de ce qui a été, est ou sera ...

³¹ **Platon** (427-347) : Disciple de Socrate, de l'école pythagoricienne, et du dramaturge syracusain Épicharme (qui lui fournit le modèle du dialogue de ses œuvres), Platon prône le salut de l'homme par l'élan de l'âme vers le Bien idéal et la cité intérieure, philosophie à coloration mystique par unification des deux approches naturaliste et humaniste de la philosophie antérieure (il combine en effet la foi pythagoricienne et la métaphysique des nombres avec la dialectique socratique), pour aboutir à une théorie de la connaissance qui est aussi une théorie de la structure de l'univers.

Avec lui, la philosophie - dont les sciences seraient une propédeutique, comme le signifie sa formule au fronton de son école d'Athènes, l'Académie : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre. - se confond avec la dialectique et se constitue en science, la vraie science (*épistémè*) devant s'élever jusqu'au principe, l'absolu ou l'an-hypothétique, c'est-à-dire le Bien, « ... le vrai sens des choses », c'est-à-dire leur *essence*. Au contraire de leurs manifestations sensibles soumises à la naissance, au changement et à la mort, les *essences* appartenant au monde des Idées, sont immuables, éternelles, et intelligibles et constituent le modèle dont les réalités sensibles qui participent de lui sont des copies affaiblies, les deux principes que sont l'Un (ou Limite) et la Dyade agissant l'un sur l'autre, donnant naissance aux Nombres (ou Figures) idéaux, et à l'élévation du philosophe au monde des Idées à laquelle doit succéder l'élaboration d'une cité terrestre qui en est l'image.

Aristote (384-322) est l'élève puis le critique de Platon dont il se sépare en déplorant que « les mathématiques soient devenues toute la philosophie » tout en affirmant, à la suite de Platon, que la philosophie est une science, la science des premiers principes et des premières causes, philosophie première nommée plus tard la « métaphysique », qui désigne la science de l'« être en tant qu'être », de l'être en tant que tel et de ses déterminations les plus générales, la philosophie seconde étant elle, la science de la nature qui étudie un genre particulier de l'être, en l'occurrence l'être naturel qui reçoit ses principes de la métaphysique.

Chercheur et directeur de recherches pour ses élèves, il réside quelque temps à Athènes où il fonde une école, le Lycée, puis s'installe en Macédoine pour être le tuteur d'Alexandre, fils du roi Philippe. Contemporain de la conquête macédonienne et de l'extension du monde grec jusqu'à l'Indus, Aristote désire embrasser la totalité des connaissances pour en dégager les principes généraux : il aboutit lui aussi à une métaphysique fondant le comportement du sage indiquant à l'homme la voie du bonheur dans la réalisation de sa nature, », métaphysique basée sur la notion que l'Intelligible n'est pas la transcendance du Monde des Idées de Platon, mais la structure même de notre discours sur l'expérience qui rend possible l'organisation de cette expérience. Attentif aux données de l'expérience et aux conditions de son organisation, (il s'adonne à des travaux biologiques et à la physique qui est une réflexion sur les conditions de l'organisation), Aristote, par sa recherche (sur la structure syntaxique du langage et du dépassement de ce langage à partir de ses catégories internes qui structurent l'expérience elle-même), aboutit à cette métaphysique qui est la sémantique du discours sur l'être, à l'« être en tant qu'être »

Non compris par ses contemporains ni même de ses disciples, Aristote voit disparaître son double héritage logique et métaphysique et sombrer son école dans le morcellement des disciplines (stoïcisme, épicurisme et scepticisme : voir début du III^e s), bien que logique, phénoménologie, épistémologie et métaphysique demeureront des disciplines appartenant de plein droit à la philosophie hellénique ultérieure qui dominera la pensée chrétienne occidentale du XII^e au XVIII^e siècles.

³² Terre barbare pour les Grecs, la Macédoine possède néanmoins des souverains remarquables qui dès le V^e siècle, tracent des routes, renforcent leurs places fortes et leur armée et accueillent poètes et savants à leur cour, ce qui favorise l'adoption de la langue attique. Après une période de troubles et d'instabilité politique marquée par des invasions de barbares (Illyriens au NO et Thraces au NE) et par des luttes dynastiques et des assassinats royaux, Philippe II, roi de Macédoine, consolide son Etat grâce à son armée (phalanges et cavalerie) et à son or (mont Pangée). Devenu le maître d'un royaume puissant, Philippe II entreprend une dure mais lente progression, à la fois vers l'Est, c'est-à-dire vers la Thrace où depuis la fin du VI^e siècle Athènes a des intérêts puissants, et vers le Sud, vers la Thessalie, dont la possession lui permet de contrôler toutes les voies d'accès vers la Grèce. Les Grecs mesurent d'abord mal l'importance du danger, malgré les exhortations de l'orateur Démosthène dans Athènes qui, sous l'égide du financier Eubule, désire avant tout la paix et la restauration de ses finances. Philippe II se fait finalement admettre dans la communauté des Grecs en exploitant habilement les divisions des cités et en menant une habile politique matrimoniale et d'alliances, trouvant des complaisances, des gens prêts à le défendre, voire à l'aider, grâce peut-être à des largesses intéressées.

Après qu'en 346 il réussit à entrer au conseil amphictyonique qui administre le sanctuaire de Delphes, et qu'il devient ainsi l'arbitre du monde grec, Démosthène constitue une coalition autour d'Athènes (une partie des cités péloponnésiques et Thèbes, l'irréductible adversaire) avec pour mission de s'opposer à l'avance de Philippe en Grèce centrale, ce qui n'empêche pas la victoire de Philippe en 338 à Chéronée, en Béotie, et qui obtient l'entrée d'Athènes dans l'alliance macédonienne, suivie d'un pacte d'alliance des cités grecques à la ligue de Corinthe sous la directive de la Macédoine qui déclare alors une guerre de vengeance et de conquête à la Perse que la mort de Philippe, assassiné en 336, fait avorter, projet que son fils Alexandre va élargir à la dimension que l'on sait.

³³ Alexandre assure d'abord ses frontières septentrionales (Danube) puis passe en Asie (334), où il occupe la Phénicie et l'Égypte, entreprend la conquête de tout l'empire Perse, et ses satrapies (Babylone, Suse), après quoi il conquiert l'Inde (327), mais décède en 323 avant de pouvoir conquérir l'Arabie.

L'empire d'Alexandre où se réalise la fusion des vainqueurs et des vaincus et la diffusion de l'hellénisme, notamment par l'union de ses officiers et de ses soldats à des indigènes, les enfants étant élevés à la grecque pour former la nouvelle aristocratie, ne lui survit pas : il se morcelle, tandis que les garnisons installées de l'Égypte à l'Asie centrale constituent une aristocratie qui se mêle à l'aristocratie locale. La civilisation grecque se répand ainsi dans tout l'Orient où les émigrants grecs viennent s'installer pour constituer les foyers de la civilisation hellénistique de Pergame, d'Antioche, d'Alexandrie ... où se répand une même monnaie qui stimule l'activité économique, tandis que diffusent les connaissances géographiques et botaniques.

Après l'annonce de la mort du conquérant et le peu de résistance athénienne à la présence des chefs macédoniens qui détruisent deux siècles de démocratie et signent la fin du monde des cités grecques prises dans les luttes qui opposent entre eux les successeurs d'Alexandre (qui vont durer quarante ans), l'empire d'Alexandre se trouve définitivement partagé au III^e s (après 280) entre les Lagides (Égypte), les Séleucides (Asie) et les Antigonides (Macédoine), la Grèce d'Occident passant alors dans l'orbite de Rome (prise de Tarente en 272).

³⁴ **Le stoïcisme** (et les philosophes du Portique du nom du lieu dénommé *Stoa*, Portique) dont l'école est fondée vers 300 par Zénon de Cittium (333-261), Cléanthe (env. 330-250) et Chrysippe (282-206) issus de Chypre pour les deux premiers et d'Asie

Mineure pour le dernier, enseigne les règles d'une conduite élevée ou d'une orthodoxie morale, sa philosophie étant entrevue comme le champ « unifié » de la physique, de la morale et de la logique qui comporteraient des analogies de structure s'expliquant par la présence du Logos, principe commun à toutes et faisant de l'ensemble un « système » cohérent où chaque partie renvoie à la totalité. Le Logos lierait entre eux les phénomènes de la nature appréhendés par la physique en un Tout harmonieux (qui se confond avec Dieu qui n'est donc pas transcendant), assurerait la cohérence du discours (faisant de la logique une consécration de propositions ignorant l'universel), et aiderait à la rectitude de la conduite ou du bien moral par le consentement aux décrets de la Providence qui laisse à l'homme sa liberté. Il s'agit d'accorder sa vie avec l'ordre du monde, de mépriser les biens matériels et les souffrances, sans nier l'avantage de la santé, de la beauté et de la richesse et s'accommode de l'astrologie ; le sage agit fort de son adhésion à l'ordre universel)

Plus tard, le « nouveau stoïcisme » de la Rome des deux premiers siècles de notre ère reviendra inlassablement à l'orthodoxie morale de l'école en donnant lieu à des œuvres importantes de langue latine (Sénèque : du début de l'ère chrétienne à 65) ou grecque (Épictète : 50-127 ; Marc Aurèle : 121-180).

Pour **Épicure** (341-271) et son école du Jardin, l'amitié et le bonheur de l'individu sont le bien suprême, le plaisir véritable étant l'état paisible de l'organisme dans une vie frugale et simple. Incitant, comme Confucius, ses adeptes à se retirer de la vie publique, Epicure cherche la paix de l'âme par la libération des superstitions et de l'asservissement au destin. Il trouve dans l'atomisme de Démocrite l'interprétation de la nature la plus apte à soutenir sa thèse (exposée par Lucrèce au I^{er} s. av. J.-C. dans son poème *Sur la nature des choses*) tout en se libérant du déterminisme du mouvement qui rendrait toute liberté impossible, les atomes devant pour cela être animés de deux mouvements, un mouvement nécessaire résultant de leur pesanteur et un mouvement fortuit leur permettant de se rencontrer et de constituer des corps.

Le **scepticisme** encore appelé pyrrhonisme, du nom de Pyrrhon (env. 350-270) est moins une école qu'un état d'esprit partagé par des philosophes d'origines diverses qui mène lui à la négation de toute certitude. Soutenant la précarité des sensations et des jugements humains et que la vérité est inaccessible (Pyrrhon qui dit qu'elle n'existe pas), les Sceptiques affirment contre les stoïciens et les dogmatiques que la seule attitude légitime est celle du doute et de la suspension du jugement, courant auquel se rattache partiellement Cicéron (106-43).

Dans le même temps, l'école platonicienne se rapproche du scepticisme, mais après le découragement sceptique, l'école platonicienne de la Nouvelle Académie mène néanmoins les **Néo-Platoniciens**, déjà marqués par le christianisme, à se concentrer sur le salut de l'Homme, dès la premier siècle après J.C. Au début, les platoniciens du I^{er} siècle de notre ère, dont le plus célèbre est Plutarque (45-125), ne s'élèvent pas au-dessus d'un dualisme bien-pensant, teinté de religiosité, qui oppose la matière, source du mal, et le principe du bien. C'est Plotin (204-270) qui ensuite pousse le platonisme jusqu'à ses extrêmes conséquences. Sans doute influencé par les religions orientales, Plotin veut surmonter l'opposition platonicienne de l'Un et du multiple en proposant l'engendrement du multiple à partir de l'Un par une dispersion progressive de l'Un scandée par des arrêts ou hypostases (de upostasiv) que sont l'intelligence et l'âme, le terme extrême de la descente étant la matière. Selon Plotin, le salut de l'homme consiste à rejoindre l'Un libre de toute détermination et restant voilé derrière ses manifestations, par un effort de « conversion ». Plotin est ainsi l'initiateur de la tradition de la « théologie négative » (qui se développera notamment au Moyen Âge) du pseudo-Denys l'Aréopagite, VIII^e s, aux mystiques rhénans du XIV^e s. Après lui, ses disciples, Porphyre, Jamblique, mais surtout Proclus (410-485) et Damascius VI^e s.), poussent la dialectique jusqu'à ses extrêmes limites. C'est ainsi que la philosophie de plus en plus teintée de mysticisme entre en conflit avec le christianisme (l'affrontement prenant parfois des formes brutales : assassinat de la philosophe platonicienne Hypatie au VI^e siècle à Alexandrie par des chrétiens fanatiques) et que l'empereur chrétien d'Orient Justinien ferme en 529 les écoles philosophiques d'Athènes et disperse les philosophes qu'elles groupaient alors que les penseurs chrétiens avaient fini par voir dans la sagesse grecque, non pas la « folie devant Dieu » qu'y dénonçait saint Paul, mais la manifestation la plus haute de la raison dont on ne doute pas qu'elle soit d'origine divine. C'est de cette rencontre entre christianisme et philosophie grecque, dont le plus grand acteur demeure saint Augustin (354-430), qu'allait naître la théologie, le Logos grec appliqué au Dieu d'Abraham et de Jacob, l'œuvre d'Augustin appartenant déjà, sinon par sa date mais par son contenu, à un nouvel âge.

De ses origines présocratique et métaphysiques, à la pensée logique et rationnelle des Temps Modernes réduisant l'être à ses formes calculables, on peut imaginer que l'évolution se fasse dans l'avenir vers un retour aux sources une fois fait le chemin de l'analyse logique.

³⁵ Les Lagides exportent les céréales d'Égypte, l'huile et le vin de Grèce sont vendus dans toutes les colonies hellènes, la circulation des produits manufacturés de qualité se fait à travers toute la Méditerranée. Le progrès des techniques est considérable : le tonnage des navires augmente, les ports sont aménagés ou agrandis, le phare qui éclaire l'entrée du port d'Alexandrie en symbolise l'activité. La ville, fondée par Alexandre « à côté de l'Égypte », devient la plus grande agglomération du monde. Le port, redistribue les produits égyptiens, mais aussi ceux de l'Afrique profonde (ivoire, parfums), et les épices de l'Arabie et des Indes. Les routes commerciales délaissent alors la vieille Grèce déclinante, où seule Corinthe maintient son activité. Au III^e siècle Rhodes, par sa position centrale, à mi-chemin d'Alexandrie et des détroits est immensément prospère. La « grande bourgeoisie capitaliste » gère la vie économique et met au point des techniques commerciales et bancaires très évoluées.

L'homme nouveau est dans le bien vivre d'une vie réaliste et sensuelle, avec sentiments et émotions teintées de grandiloquence, La vie du Grec s'épanouit dans les cités possédant des installations hydrauliques, et dans le confort des demeures bourgeoises. Dans les grandes villes à larges rues, vastes marchés, grandes places publiques bordées de portique la production artistique s'accumule, avec répliques, copies et amoncellement des trésors et énormes édifices (temples, bâtiments civils tels que phare d'Alexandrie, Acropole de Pergame, colosse de Rhodess et œuvres des sculpteurs (Lysippe, Bryaxis et sa Sérapis, Victoire de Samothrace, Vénus de Milo) ; Alors qu'Athènes est le refuge du classicisme et des copies, Pergame et Rhodes sont le lieu d'une inspiration violente, Alexandrie d'un art vivant et raffiné, pittoresque, cruel ou symbolique

Toutes les cités ont un gymnase, institution d'enseignement qui cesse d'être une affaire privée à l'inverse de la période classique ; l'idéal de l'homme devient celui de la perfection personnelle, tant morale qu'intellectuelle ; éducation physique, littéraire et rhétorique, esprits agiles capables de s'adapter ; aux philosophes se joignent savants et érudits.

La vie littéraire dépend alors d'Alexandrie et de son immense bibliothèque (raffinement intellectuel, insistance sur le détail, érudition). Philologues et commentateurs de textes recueillent une immense œuvre écrite en langue grecque. Les énormes compilations nécessitent de se spécialiser et la création littéraire se coupe de toute inspiration populaire et devient l'affaire de cercles d'érudits avec respect inconditionnel du passé. Les vieilles croyances grecques perdent de leur vigueur avec libération des anciennes contraintes pour se tourner vers des dieux plus grands, universels, maîtres du monde, mais aussi accessibles et compatissants : on assimile les dieux orientaux (Sérapis, combinaison d'Osiris et de Zeus et d'Hadès). Les Déesses Fortune qui font et défont l'univers connaissent un immense succès, les déesses d'Eleusis ne perdent rien de leur audience ; Zeus est adoré comme le maître de l'univers, mais Dionysos devient le vrai dieu qui rassure les humains, de son pouvoir salvifique, idem pour Asclépios, dieu guérisseur (Epidaure, Cos). Mais c'est l'Orient qui donne aux Grecs la réponse à leurs exigences : culte d'Anou babylonien soutenu par les Séleucides, mazdéisme entretenu par les prêtres parents des Achéménides, temples et chapelles à Osiris et Isis, cultes d'Astarté et de Cybèle, Baal syrien et phénicien assimilé à Zeus ; synthèses et fusions (Théos Hypsistos ou « dieu-très-haut », confusion de Yahvé Sabaoth avec Dionysos Sabazios (Dionysos thrace) ; Sérapis, Osiris-Apis hellénisé, dieu des morts et sauveur, communautés de cultes orientaux, et croyance en une religion astrale par l'élite. L'espérance en le salut supra-terrestre tend vers une religion universelle, mais aussi apogée des pratiques occultes, astrologie, magie, Chaldéens ou Mages à l'énorme audience. Donc, abandon d'une religion formaliste et éléments orientaux (péché, salut universel, dieu tout-puissant et proche des hommes) dont les romains vont tirer une pensée religieuse universelle.

³⁶ Athènes, dirigée par une classe de bourgeois aisés remplaçant le *demos*, ayant perdu sa primauté et vivant de plus en plus repliée sur elle-même depuis que le Pirée a cessé d'être le principal marché égéen, bien que ses écoles de philosophie restent les plus fameuses de l'Hellade, la terre est maintenant concentrée entre quelques mains, avec goût du luxe et du plaisir tandis que Sparte est secouée de fréquents sursauts révolutionnaires alimentés par de scandaleuses inégalités sociales.

La volonté réformatrice des rois Agis IV et Cléomène III suscite la crainte que la révolution se répande et soulève les masses appauvries : les cités réunies au sein de la puissante ligne achéenne sollicitent l'intervention du roi de Macédoine, Antigonos Dôsôn, qui vainc Cléomène à Sellasie en 222 et rétablit l'ordre dans le Péloponnèse. Mais c'est à Rome que la « bourgeoisie » achéenne fait appel lorsque quelques années plus tard, Sparte apparaît de nouveau comme une menace pour l'ordre social. Finalement, les deux confédérations seront vaincues par Rome dont elles avaient d'abord recherché l'alliance.

³⁷ Cette langue attique qui prend en effet une forme internationale (*koïne*) et utilitaire, véhicule la pensée et les sentiments, la science et l'érudition (Erathostène de Cyrène (270-200) calcule la circonférence de la terre, Aristarque de Samos place le soleil au centre du cosmos planétaire (ce que contredit Hipparque de Nicée, 190-120) ; Archimède à Syracuse (290-210) applique ses théories à la technologie civile et militaire ...). La langue grecque commune (*koïnè*) est aussi la langue des Épîtres de Saint Paul et des Évangiles, ainsi que celle de l'histoire égyptienne (Manethon) et mésopotamienne (Bérose) ; les juifs hellénisés d'Alexandrie traduisent la bible en grec à Alexandrie (Septante), avec rôle de la philosophie grecque dans les livres de la Sagesse bien que l'araméen soit utilisé par les indigènes.

³⁸ Venus peut-être de Lydie jusque'en Toscane, de Campanie ou de la Plaine du Pô, les Etrusques ne sont pas des Indo-Européens et possèdent une langue encore imparfaitement connue, dérivée du grec. Achevant de se former courant du VII^e s, l'Etrurie constitue alors un Empire (Capoue) avec métallurgie (le cuivre et le fer viennent de l'île d'Elbe), et commerce avec les Phéniciens et les Grecs.

Avec la Cité-Etat et le pouvoir que possède l'aristocratie et ses magistrats, les cités divisées contre elles-mêmes, ne peuvent s'unir entre elles, malgré un chef élu (grand prêtre : *sacerdos*) et des institutions fédérales.

L'Etrurie est pénétrée par l'art grec orientalisant : vases et thèmes légendaires ; utilisation du bronze, métaux précieux, argile, mais pas la pierre. La tendance est au baroque et au surchargé, pas de beauté ou de vérités idéales, stylisation et scènes de mouvement ; grandes statues d'argile au faite des temples, voûtes, arcs brisés et coupoles planifiés par grands architectes, travaux publics importants dirigés par ingénieurs.

Concernant les peintures et le mobilier funéraire, existent les sarcophages de l'aristocratie avec décors de pêche et chasse, banquets, jeux athlétiques, musique, danse, la survie des défunts étant assurée par des sacrifices humains et évoluant vers le sinistre et l'horrible : tortures, massacres, démons infernaux ...

Dans la vie religieuse sont présents le couple Tin et Turan (assimilée à Aphrodite), Uni (Junon), Maris (Mars), Mernva (Minerve), Aplu (Apollon), Hercle (Héraclès), les rapports des hommes et des dieux étant proches de ceux de l'Orient : rites minutieux pour se rendre les dieux favorables, dieux implacables se révélant par des présages (vol des oiseaux ou auspice, entrailles des animaux ou haruspice, et notamment du foie par hépatoscopie) grâce aux révélations du sage Tagès et de la nymphe Bégôia, avec sacrifices, jeux et autres célébrations comme des cérémonies pour la fondation des temples et des villes.

Pour ce qui est des Indo-Européens, à l'Est Iapyges, Picéniens, Vénètes ; au Nord Ombro-Sabelliens, Latins, Sabins, Marses, Volsques, Ombriens). A l'époque historique, au centre, les Ligures sont refoulés par les Etrusques et les Celtes (plaine du Pô), par les Samnites et Osques au Sud, tandis que l'Etrurie attaquée par les Ligures, les Grecs et les Samnites (V^e s) connaît un long déclin au IV^e par les Celtes et les Romains.

³⁹ Chez les Latins, les divinités sont des forces ou *numina* différentes qu'il faut se concilier selon les âges de la vie ... ; les Etrusques et les Grecs eux, anthropomorphisent ces forces selon l'attitude et le modèle d'Enée : piété, soumission à la volonté des dieux, respect des rites et des Pénates ou Mânes (dieux tutélaires de la cité et de la famille) ; on demande l'assentiment des dieux latins (Castor et Pollux), grecs (Héraclès et Cérés), gréco-étrusque (Mercure), on procède à des rites étrusques, à des sacrifices expiatoires, à la consultation des Livres Sibyllins s'il existe des menaces pour la cité avec auspices codifiés. Les Etrusques interrogent pour des réponses de vaste portée et à long terme selon l'inflexible volonté des dieux ; les Romains attendent l'avis des dieux pour des circonstances bien précises, et peuvent neutraliser le présage défavorable par des rites appropriés. Il existe des confréries religieuses avec danses, chants et boucliers frappés en cadence pour les temps de la guerre. L'organisation sacerdotale est tenue par les flamines, prêtres des grands dieux ; les Vestales sont les gardiennes du feu de la cité, les pontifes sont chargés de la discipline du culte, des augures et des haruspices, les *duoviri* sont les gardiens des Livres Sybillins.

Dans la vie de famille fondée sur le mariage, l'autorité du père est toute puissante.

⁴⁰ Domination des patriciens, apogée du groupe gentilice avec le *pater familias* autorité absolue du père, prêtre d'une religion familiale, juge de la *gens* selon le droit gentilice, coordination de l'exploitation des biens collectifs). Ils constituent le sénat (300 *patres*) et les magistrats alors que la plèbe est exclue de la vie politique et est menacée de misère. Il y a deux villes en Rome : le patriciat sur le Palatin avec accès aux cultes capitolins, et la plèbe sur l'Aventin et le culte de Cérés.

**création des censeurs et des comices (assemblées) qui participent du gouvernement : comices centuriates (citoyens répartis selon leur fortune ; centurie : 100 hommes armés, élection des grands magistrats et décisions de paix et guerre, avec tribuns de la plèbe et conciles plébéiens), comices tributes (citoyens groupés selon leur domicile en quartiers ou tribus ; vote des projets de lois, plébiscites ou décisions)

Si les plébéiens condamnés par les patriciens ne peuvent payer leurs dette ils deviennent esclaves des patriciens. En 450, les même lois sont accordées aux patriciens et plébéiens (la Loi des XII Tables ; avec accès aux magistratures à la fin V^es, autorisation des mariages mixtes ...). C'est seulement 300 ans plus tard que les plébéiens obtiennent les même droits politiques (voter, se faire élire, faire appel au peuple ...), les tribuns devant toujours appartenir à la plèbe. Les esclaves par contre n'ont aucun droit, mais peuvent être affranchis, le maître devenant alors le patron ... Ces concessions mesurées posent les bases du gouvernement : préteurs qui remplacent les rois, puis dictateurs puis consuls, tribuns consulaires (protecteurs des plébéiens) et questeurs chargés de l'administration financière ... En fait le droit de vote qui était le fait des patriciens est désormais réservé aux riches dans la République.

Les magistrats élus pour un an (sauf les censeurs) appartiennent à la noblesse : les censeurs recense les citoyens et surveillent les mœurs ; les consuls président le Sénat et les Comices et font exécuter les lois et commandent l'armée. Les préteurs chargés de la justice, suppléent les consuls, les deux pouvant être précédés par des licteurs. Les questeurs sont les fonctionnaires des finances ; les édiles veillent à l'approvisionnement de Rome. Les tribuns peuvent s'opposer aux magistrats ou au Sénat. Le Sénat constitue une assemblée permanente de 300 membres choisis par les censeurs parmi les anciens magistrats, et bien que consultatif, il dirige l'Etat. Il se réunit à la Curie pour donner son avis. La bonne marche tient à l'équilibre des Comices, du Sénat et des magistrats.

⁴¹ La Ligue Latine est pour contenir et soumettre les peuples (Sabelliens, Eques, Volsques, Herniques, Sabins, Etrusques, Latins, Campanie, Samnites et Gaulois ... dont les plus riches accèdent à la magistrature et pour se protéger des villes de Fidènes et de Véies (406-396). Le développement du commerce méditerranéen qui est tardif, réservé au départ aux villes de l'Etrurie et de la Grande-Grèce qui apportera jeux de gladiateurs, farces en littérature ...

Après l'anarchie faisant suite à l'invasion gauloise, les lois liciniennes (textes fondamentaux) rétablissent l'ordre politique avec renforcement de l'efficacité des assemblées (comices tributes) : apaisement de la démocratie pendant 50 ans, avec apparition d'une nouvelle aristocratie vouée au bien public, la *nobilitas*, dont une grande part vient des rangs de la plèbe la plus riche.

⁴² Le sénat très puissant (300 anciens magistrats, considérés comme les dépositaires des traditions de la république), administre les finances publiques et a le monopole des magistratures (*nobilitas*) qui limitent le pouvoir populaire par répartition des citoyens en groupes (tribus et centuries) qui disposent d'une voix chacun (35 tribus dont 4 pour la plèbe urbaine ; 193 centuries, dont 98 pour les plus riches ...). Donc deux assemblées tenues en main par l'aristocratie ; les comices tributes servent au vote des projets de lois et ne sont plus comme au IV^e siècle où les mesures populaires étaient radicales) ; les comices centuriates se réservent l'élection des grands magistrats et décisions de paix et guerre ; les assemblées populaires et les magistrats ont peu de points communs avec ceux de la Grèce de Périclès. Les plus grands magistrats (dictateurs, consuls et préteurs) sont les riches qui escortés par licteurs commandent aux armées, rendent la justice, convoquent les assemblées populaires, interrogent les dieux, et s'effacent encore devant le sénat tout puissant qui veille à la sauvegarde des traditions nationales.

En plus des terres et des esclaves, la conquête sur la Grèce amène l'art grec : traduction des œuvres grecques comme l'Odyssée, divinités grecques anthropomorphisées (Hercule, Aphrodite -Vénus-, Apollon, Esculape), multiplication des jeux, combat de gladiateurs, cérémonies brillantes, concours équestres, gymniques, scéniques, transformation de la sensibilité, satisfactions émotives et esthétiques,

La fin du III^e s voit encore la victoire de Rome sur Carthage (seconde guerre punique) : Enclave orientale en plein Occident, Carthage qui possède un Empire maritime qui exploite les indigènes Lybiens, un panthéon cananéen avec influence grecque (culte de Demeter et Corè) qui se réfère aussi aux divinités africaines, décide sa revanche contre Rome : Hamilcar Barca de la famille des Barcides, fait la conquête de l'Espagne dès 236 ; dès 221 il est remplacé par Hannibal, chef militaire génial qui par trois fois (218, 217, 216), est d'abord vainqueur des Romains (qui possèdent une armée forte, faite de deux centuries commandées par consuls et préteurs pour un an) puis vaincu à Zama au cours d'une guerre d'escarmouches en 202.

⁴³ Deux ans après Zama, Rome se lance dans la conquête du bassin méditerranéen : elle déclare la guerre à la Macédoine (sous le roi Persée) et à la Syrie qui dominent l'Orient avec l'Egypte, pour disloquer l'Orient hellénique et se protéger d'une hypothétique attaque de la Macédoine, avec grande brutalité, pillages, tributs et indemnités de guerre avant 160 : puis annexions et exploitation ordonnée de la Macédoine, des cités grecques de la Grèce, de Pergame (Asie » Mineure), de Carthage (146 ; fin de troisième guerre punique) ; A l'Ouest : Reconquête de la plaine du Pô, reprise de l'Espagne (exploitation des mines d'argent), de la Narbonnaise et de la Provence (121) qui deviennent des provinces. Les négociants romains, les banquiers et les publicains (hommes d'affaires percepteurs) exploitent alors sans vergogne les pays conquis, et les richesses s'accumulent.

Les villes industrielles connaissent des progrès techniques et la métallurgie, avec abondance d'aliments, vin, huile, de textiles, de céramique. En les ports de plus en plus importants, en rapport avec les ports de l'Orient, circulent des flots ininterrompus de richesses qui rendent les manieurs d'argent de plus en plus puissants, et enrichissent les *chevaliers* fournisseurs de guerre, créanciers de l'état et auxiliaires, tandis que les publicains, oppresseurs cupides lèvent des impôts tous vivant dans le luxe des maisons et de leur décor, de l'habillement et de la table ...

Mais la déchéance de la république romaine (cf. plus loin) et les sanglantes guerres civiles entraînent une crise du commerce, un grand appauvrissement et la recrudescence de la piraterie (Étoliens et Crétois surtout) que Rome combat depuis le III^e s av JC. Mais comme la piraterie continue à compromettre le commerce maritime romain, Pompée rétablit l'ordre en mer : en - 67, plus de trente mille pirates sont tués ou capturés, plus de huit cents bateaux détruits, les repaires des côtes rocheuses de Cilicie anéantis. Des escadres permanentes sont instituées, qui rendent cette victoire durable (sous le Haut-Empire, I^{er} et IInd siècles ap. J.C., la piraterie est exceptionnelle (la piraterie reparait à partir du III^e siècle après J.-C. mais sous un autre aspect : l'une des formes de la pénétration

barbare dans l'Empire). Ainsi, la période impériale romaine est un temps de progrès spectaculaires en matière de vie maritime : le concept de *mare nostrum* est d'ordre économique autant que politique. Suite à la victoire navale d'Octave à Actium en 31 av. J.V., sur la côte ouest de la Grèce, sur son rival Antoine et la reine Cléopâtre, la Méditerranée devient un lac romain.

Les causes de la déchéance et des crises sont multiples : enrichissement, pillage, indemnités, corruption, inégalités, mécontentement de ceux qui sont éliminés des bénéfices, ruine des hommes libres qui vivent des distributions publiques de vivres et de libéralités d'un riche patron dont ils deviennent les clients, révoltes serviles (il y a des centaines de milliers d'esclaves à Rome), tous phénomènes qui entraînent l'affaiblissement de la vie familiale, les conflits entre les classes, l'exode rural des petits propriétaires et des paysans appauvris, ruinés ou impuissants devant les nouvelles données tandis que les grands domaines avec leurs villas et leurs esclaves s'étendent par rachats ou usurpation de terres publiques, pendant que la politique se radicalise. L'amour de la patrie, l'obéissance aux lois, l'honnêteté, l'âpreté au travail du début de la République tendent à disparaître.

En ce IInd s. tout le pouvoir revient à la *nobilitas*, pourtant maintenant en concurrence avec les chevaliers, prêteurs et adjudicataires, enrichis pendant la guerre punique qui s'allie avec la *nobilitas* ou la plèbe selon ses objectifs. Le sénat achève la domestication des comices tributes et centuriates, les tribuns de la plèbe ses auxiliaires, dépouille le peuple de ses pouvoirs judiciaires, brise la carrière politique des vainqueurs d'Hannibal. Un homme incarne cette politique conservatrice et nationaliste de la caste sénatoriale qui assure son pouvoir : Caton l'Ancien (ou Caton le censeur), anti helléniste qui est contre les manières d'argent et les nouvelles mœurs qui transforment la vieille civilisation romaine, poursuivant la lutte contre le relâchement des mœurs et contre l'influence des Grecs qui donneront la civilisation gréco-romaine qui va se répandre dans l'Europe occidentale. Cette politique est responsable de guerres civiles dès la fin du second siècle av. J.C. et des terribles crises entre les groupes avec accusations, procès, calomnies, luttes d'influence pour le pouvoir entre quelques grandes familles qui renforcent leur cohésion lorsque leurs privilèges sont menacés, avec opposition des nobles (*optimates*) et des réformateurs (*populares*), et refus des réformes des frères Gracque qui tentent de reconstituer la classe des petits propriétaires, mais se heurtent à l'opposition de la noblesse et y perdent la vie.

⁴⁴ C'est une période où on consulte les livres sibyllins, où l'on fait des sacrifices aux dieux de tout ce qui naîtrait dans l'année et autres sacrifices humains laissant progressivement la place aux rites grecs malgré la répulsion pour les Grecs qui ont trahi : Oracle de Delphes, jeux en l'honneur d'Apollon, culte de Cybèle avec rites orgiastiques, prêtres émasculés, influence de la religion et de l'art grec, enseignements intellectuels, luxe, richesses des repas, esclaves ...

De tout cela naît une nouvelle culture que favorise Scipion Emilien : d'excellente éducation hellénique et possédant des talents militaires, épris de culture grecque (vertus, action, courage, justice et tempérance, homme au service de l'État) il constitue avec son « cercle de Scipion » les premiers pas d'une doctrine philosophico-morale que reprendra la société impériale avec éducation des enfants, liberté de l'individu au sein de sa famille, rôle et valeur de l'amour.

⁴⁵ Les généraux Sylla et Pompée luttent contre Mithridate, roi du Pont qui devient province romaine ainsi que la Bythinie, la Syrie (-64) ; à l'Ouest, la Gaule est conquise par Jules César entre -58 et -52. ; Sylla se fait attribuer la dictature à vie (alors qu'elle était une magistrature d'exception) mais abdique en -79, remplacé par Jules César, dictateur qui prend le titre d'Imperator et exerce l'imperium, le commandement militaire qui est assassiné le jour des ides de mars (-44) par un groupe de conspirateurs (Brutus et Cassius) qui espéraient rétablir la République.

Fils adoptif de Jules César, Octave élimine Marc Antoine, lieutenant de César qui s'établit en Égypte et marie la reine Cléopâtre ; il est vaincu à Actium (-31) : Octave reste seul maître et annexe l'Égypte. Octave se nomme « Princeps », premier inscrit sur la liste des sénateurs, et Imperator ; il reçoit la puissance tribunitienne (ce qui le rend inviolable), il est à la tête des institutions religieuses comme Grand Pontife ; le sénat lui décerne le titre d'Auguste ; ses successeurs prendront le titre de César ; Pouvoir absolu de -27 à + 14 (C'est sous son règne qu'a lieu la naissance de Jésus) ; il porte les frontières de l'empire jusqu'au Rhin et Danube ; il échoue dans la tentative d'annexion de la Germanie mais relève les édifices en ruine, construit de nouveaux monuments et soutient les artistes (Virgile : *Enéide*, inspiré de l'*Iliade* ; Horace, Tite-Live historien ...)

⁴⁶ Suite de différentes dynasties : dynastie Julienne ; dynastie julio-claudienne (Tibère, Caligula, Claude, Néron qui fait périr beaucoup de monde ; de 14 à 68) ; dynastie flavienne (Vespasien, Titus ... 69-96) ; dynastie des Antonins (famille d'origine espagnole 96-192 : Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux, Marc Aurèle, philosophe, disciple des stoïciens, pacifique, assassinat de son fils Commode : crise profonde : fin du haut empire)

Cette période du Haut Empire est une période de paix et de stabilité (peu de conquêtes nouvelles -Bretagne, Roumanie ou Dacie- par l'armée qui se transforme en armée de métier : légions stationnées sur les frontières ou *limes*, cohortes prétoriennes, garde personnelle ...) qui voit tout de même s'annoncer les difficultés et se déstabiliser le pouvoir impérial : crise économique et sociale, gaspillage par les empereurs et l'aristocratie avec les richesses et les esclaves qui affluent à Rome, monnaies de mauvaise qualité, hausse des prix, révoltes des pauvres (Judée, 60-70 : destruction du temple de Jérusalem par Romains), 132-135 : projet de construction du temple de Jupiter par les Romains) ; Paysans égyptiens en 152-155), puis multiplication des attaques aux frontières exposées aux incursions des barbares (mort de Marc Aurèle, 180) ; insurrections paysannes (Gaule ...) qui menacent les villes, attaques extérieures et troubles internes qui se poursuivent au III^e s (Bas Empire). Si c'est l'époque des riches -ou honorables- et des pauvres -ou petites gens affranchis, boutiquiers, plèbe, esclaves ... qui se regroupent en collèges qui les protègent, c'est tout de même l'époque de la magnificence de Rome (temples, Arcs de triomphe, Colisée, Forums, thermes, gymnases, bibliothèques, statues, mosaïques, fresques ... de la richesse, des loisirs et de la vie mondaine, des jeux et des loisirs (théâtre, cirques, gladiateurs, courses ...), progrès dans le domaine du Droit (début du *droit romain*) mais aucun progrès dans les sciences et les techniques (les savants reprennent les travaux des anciens : Galien, Ptolémée, Plinius l'Ancien), mais.

Les provinces (en Orient, Afrique du Nord et Gaule) sont mieux considérées et connaissent de grands travaux (aqueducs, routes, villes, arènes ...) avec progrès -surtout en Gaule- dans l'agriculture et la manufacture. Les Gaulois deviennent des Gallo-Romains qui parlent le latin (qui va passer par la langue romane pour devenir le français). Le commerce entre Orient et Occident bat son plein.

C'est aussi l'époque de l'avènement du christianisme prêchant de façon inédite l'amour de Dieu, l'amour du prochain et le renoncement aux biens de ce monde, succédant ainsi au judaïsme sans le renier, avec les premières églises où se rassemblent les chrétiens qui, refusant de rendre un culte aux dieux de Rome, sont persécutés par les autorités romaines.

⁴⁷ **Lucrèce (95-52 av. J.-C.)** est le poète de génie de l'épicurisme qu'il célèbre en vers enthousiastes dans son poème, *De la nature*. L'Épicurisme a d'abord peu de succès à Rome, mais avec le déclin des mœurs il fait de rapides progrès, les grands débauchés de l'époque impériale couvrant volontiers leurs désordres sous le nom d'Épicurisme.

Cicéron (-106-43) est avant tout un orateur et un homme politique qui se fait le disciple des philosophes grecs les plus en renom. Voulant que Rome n'ait rien à envier à la Grèce en philosophie comme dans les lettres et les arts, il contribue à former la langue latine, langue du droit et du commandement et de l'expression des idées philosophiques. Sa philosophie éclectique emprunte de toute part ce qui est utile à sa cause, la seule doctrine qui ne trouve pas grâce devant lui, est celle d'Épicure. Lorsqu'il aborde les questions théoriques, son école de prédilection est la Nouvelle Académie. En morale il s'inspire surtout des Stoïciens modérés et il s'applique à adapter leurs doctrines à l'esprit pratique des Romains. Sur les grandes questions de métaphysique (existence de Dieu, liberté, immortalité de l'âme ...) il donne la préférence aux doctrines qui sont les meilleures garanties de l'ordre moral et de l'ordre social. Après sa disgrâce et dans les épreuves, c'est aux lettres et à la philosophie qu'il demande un remède à ses peines, jusqu'au jour où il tombe sous les coups des soldats d'Antoine. Ses ouvrages philosophiques principaux sont *l'Hortensius ou exhortation à la philosophie*, les *Académiques* qui ont pour objet le problème de la certitude, *de la Nature des dieux, de la Divination et du Destin, les Tusculanes, des Fins des biens et des maux ou traité du souverain bien, des Devoirs*, les traités de la *République* et des *Lois* imités de Platon, enfin de *l'Amitié et de la Vieillesse*.

Sénèque né à Cordoue (en 2 ap JC), nommé précepteur de Néron, est d'abord comblé de faveur par son élève, qu'il ne peut pas arrêter sur la pente de ses passions, mais d'indignes favoris le supplangent auprès de l'empereur puis l'impliquent dans la conspiration de Pison, et il reçoit de Néron l'ordre de s'ouvrir les veines (65 après J.-C.).

Sénèque divise la philosophie comme la plupart des Stoïciens en trois parties : la logique, la physique et la morale. S'occupant peu de logique, sa philosophie de la nature est panthéiste matérialiste, et devient théiste lorsqu'il parle de la Providence et des espérances immortelles. Il est surtout moraliste et souvent casuiste avec quelques traits d'Épicurisme. La grande vertu du sage, c'est la prudence. Il s'intéresse à toutes les questions de la vie pratique, et il en traite jusque dans les plus petits détails. Ses lettres (*Lettres à Lucilius...*) sont celles d'un directeur de conscience qui s'applique, souvent avec une grande délicatesse, au traitement des âmes. « Pour être heureux, il suffit de distinguer ce qui dépend et ce qui ne dépend pas de nous. Il faut tenir pour indifférent ce qui ne dépend pas de nous, ou du moins nous y résigner, et rechercher uniquement ce qui dépend de nous ». De là de beaux préceptes sur le mépris des choses sensibles, sur l'indépendance de la vie ... (*les Consolations, des Bienfaits, de la Brièveté de la vie, de la Clémence, de la Constance du sage, de la Colère, de la Providence, du Repos du sage, de la Tranquillité de l'Âme, de la Vie heureuse*; enfin sept livres de *Questions naturelles*).

Épictète (un surnom qui veut dire serviteur ou esclave) né en Phrygie, est d'abord esclave d'un affranchi de Néron et devint libre à la mort de son maître puis chassé de Rome avec tous les autres philosophes, sous Domitien. Il se retire en Épire où il enseigne le Stoïcisme plus encore par son exemple que par ses leçons, le but de la philosophie étant pour lui essentiellement pratique : guérir l'homme de ses vices et de lui apprendre le chemin de la vertu et du bonheur. Vivant très pauvrement, Épictète n'a rien écrit. Ses doctrines sont résumées par son disciple dans les quatre livres des *Entretiens* et dans le *Manuel* ou *Enchiridion*.

Marc-Aurèle (121-180 après J.-C.) amène la philosophie stoïcienne au pouvoir. Si on a beaucoup vanté la vie de cet empereur philosophe, sa douceur, ses actes de clémence et de justice, les chrétiens n'ont pas oublié qu'il a aussi été le plus aveugle des persécuteurs sous les dix-neuf années de son règne, pires que celles des autres empereurs (Néron, Domitien, Trajan, Hadrien, Antonin), sa pensée sur les chrétiens étant dédaigneuse et superficielle « pour taxer d'entêtement et d'ostentation tragique la constance des martyrs »

Il ne reste de l'empereur philosophe que ses *Pensées*, recueil de maximes de morale pratique, dépourvues -comme la morale stoïcienne en général- d'une base métaphysique consistante. Marc-Aurèle est indifféremment spiritualiste (Dieu, la Providence, l'âme, liberté), panthéiste matérialiste ou sceptique métaphysique : « Ou les dieux peuvent quelque chose, ou ils ne peuvent rien : s'ils ne peuvent rien, pourquoi les prier ? S'ils peuvent, demande-leur de régler plutôt tes désirs que ta destinée » ... « Ou tout provient d'une intelligence et alors tout est bien, ou il n'y a que des atomes et tout est fortuit et indifférent, pourquoi te troubler ? ».

⁴⁸ Les mégalithes, dont les plus impressionnants et les plus complexes datent d'après 500 avant J.-C., livrent un très riche mobilier funéraire en métal (surtout en fer) accompagné de poterie noire et rouge de belle qualité. Bien que beaucoup d'éléments permettent de rattacher une partie importante de la culture des mégalithes aux périodes antérieures des sites du plateau du Deccan, certaines caractéristiques indiquent qu'elle peut aussi être attribuée à des envahisseurs, notamment à des groupes de guerriers scythes, la mi- et la fin du I^{er} millénaire étant marquée par d'importants mouvements de population dus notamment aux expéditions militaires dans le nord-ouest du subcontinent (Darius, Alexandre).

⁴⁹ **Le Vedanta** : Le mot « vedanta » apparaît pour la première fois dans les Upanisad (vers le V^e s. av. J.-C.), où il désigne déjà la métaphysique dont l'étude prolonge et « achève » celle du Veda. Voué à la métaphysique, le Vedanta emprunte les thèmes directeurs de sa problématique aux Upanisad, à commencer par la célèbre équation entre *atman* et *brahman* (« l'âme individuelle est identique à l'âme universelle » ; « le soi n'est pas différent de l'Absolu »)^{H4}. À ce programme obligatoire peut s'ajouter, pour les plus doués des étudiants, des disciplines plus spécialisées telles que la grammaire, la logique, la philosophie. C'est cette dernière que l'on désignait à l'origine par le terme de « vedanta », ce qui a l'avantage de souligner qu'il s'agit là de spéculations greffées sur le tronc védique plutôt que du libre exercice de la raison, comme cela commence à être le cas en Grèce, à la même époque.

Le *Vedanta* consiste donc dans l'ensemble des textes qui parachèvent l'enseignement du Veda (essentiellement les *Upanisad* anciennes auxquelles s'ajoutent diverses écoles et d'autres textes (la *Bhagavad Gita*, les *Purana*, le *Mahabharata*, le *Ramayana*, les *Tantra* etc.) qui désignent le Brahman^{H4} comme la cause universelle unique. On ne place plus Indra ou Varuna à la tête du panthéon, mais Siva, Krisna, Kali, etc., que le Veda ignorait (en fait Siva et Visnu n'apparaissent dans les textes védiques que de façon furtive et sans jouer de rôle important dans le panthéon, alors qu'ils sont, on le sait, les dieux majeurs de l'hindouisme); les sacrifices sanglants, élément essentiel du vieux rituel, sont abandonnés (le sacrifice, central dans la doctrine des Védas, demeure néanmoins nécessaire dans l'hindouisme pour la transformation et la métamorphose continue de l'individu au profit d'une liturgie plus simple, fondée sur l'offrande de céréales, de fruits, de fleurs et d'encens (*puja*) ... les arbres, le serpent, le lingam ... gardant une forte valeur rituelle.

Alors que du XVI^e au VI^e s. av. J.-C. les règles védiques ne concernent en réalité que les couches supérieures de la société et proposent la recherche du salut collectif (familial, ou « national ») par l'intermédiaire du *pater familias* ou du roi, les grâces à obtenir des dieux étant volontiers décrites dans le Veda en termes de satisfactions matérielles (chevaux, esclaves, butin), à partir du VI^e s, l'hindouisme insiste sur la nécessité pour le fidèle d'avoir un rapport direct et personnel avec sa divinité d'élection (c'est ce que l'on appelle *bhakti*, « dévotion »), l'accent étant mis sur le destin eschatologique de l'individu – cohabitation *post mortem* avec Visnu, ou libération définitive du monde phénoménal comme on le voit dans la *Bhagavad Gita* par exemple (cf. salut : H3), id pour le sacrifice qui est dévalorisé au profit de la méditation, de l'intelligence du principe et de la connaissance métaphysique, ce qui incline à l'abandon de la vie sociale, alors que les cérémonies védiques étaient pour la plupart ordonnées au bénéfice du clan ou de la « nation » tout entière, opposition qui ne doit cependant pas être trop systématisée, car le Veda connaissait aussi le salut personnel (« on offre les sacrifices parce que l'on désire gagner le Ciel », dit un texte rituel), les prières à intentions « matérielles » se rencontrant aussi assez fréquemment dans l'hindouisme.

Salut : Les Upanishads (fin du védisme, transition avec le védantisme) et la *Bhagavad Gita* par exemple affirment que le salut définitif se trouve par-delà la mort et hors du cycle des transmigrations qui s'obtient dans le monde lumineux de Brahman par la connaissance (*jnana*), l'étude et la chasteté menant à l'identité entre le Soi (*atman*) et Dieu (*brahman*^{H4}), ce que les yogis restés fidèles à l'ascèse et à l'expérimentation des états mystiques, tentent de réaliser dans l'extase. L'*Aitareyanyaka*, associé au *Rgveda*, enseignent parallèlement une cosmogonie qui précise le passage du macrocosme naturel fondamental au microcosme humain ou animal. Il s'agit en fait de se libérer de la transmigration par une discipline de conditionnement psychologique, essentiellement monastique, comportant nombre d'exercices proprement psychologiques et psychophysiologiques : attention visuelle concentrée (*kasina*, dans l'école de langue pali seulement), méditations à quatre degrés (*jhana*, skr. *dhyana*), créations mentales (*bhavana*), mise en position du psychisme (*samadhi*) ...

Brahman et atman : Dans l'hindouisme, Brahman est Esprit Absolu, le Verbe ordonnateur des choses qui dans le védisme est identifié au vent ou souffle dans la nature et dans l'homme. Le Brahman est désigné comme la cause universelle unique et comme étant le soi-même (*atman*), existant par soi-même et substrat de toute existence.

Appréhendé par la méditation et la gnose, Brahman devient "mon *atman*" dans le cœur, « plus petit qu'un grain d'orge et cependant plus grand que la terre ». C'est par *atman* (« Un soi-même commun à tous les hommes ou *atman vaisvanara* ») que se réalise l'identité entre le Soi et l'Être universel qui illumine l'intérieur de l'homme d'une lumière qui brille au-delà de tout et identifie la conscience du Soi au Soleil. Ainsi le salut définitif par-delà la mort et hors du cycle des transmigrations s'obtient dans le monde lumineux de Brahman par la connaissance et la vie d'étude et de chasteté. À défaut de cette connaissance il y a, après la mort, retour à une naissance en rapport avec les actes passés.

Pour le védantisme, brahman est une énergie mystérieuse, présente à la fois dans ce monde-ci et dans l'autre : l'univers entier (ce monde-ci et tous les autres) se fonde sur lui, n'existe qu'en lui et par lui : c'est l'Absolu, l'ultime réalité non humaine, mise en œuvre par l'acte rituel. Et, puisque l'homme est analogue à l'univers, le brahman est également son fondement, sa vérité ; ce n'est que par une commodité de langage qu'on lui donne le nom d'*atman* (« âme », « soi ») ; en fait, *atman* et *brahman* ne font qu'un (*tat tvam asi*, « et toi aussi tu es cela ! ») ; celui qui réalise cela en lui-même est à jamais délivré de la transmigration.

Maya : Concernant la notion de *maya* qui dit que métaphysiquement l'univers -et l'homme individuel- n'a qu'une existence phénoménale, précaire, illusoire (*maya* « magie »), mais il est, au contraire, éminemment réel, puisqu'il apparaît comme une manifestation du brahman qui est l'essence, et on ne peut lui dénier sa réalité. C'est là sans doute ce qui sépare le Vedanta du bouddhisme : le monde n'est pas « vide de substance », comme le prétendent les bouddhistes. *Maya* serait la faculté d'expansion, de rayonnement que possède le brahman qui est Être, Conscience, Béatitude dont l'*atman* est le reflet.

Cœur siège de l'Esprit : Les perceptions sont recueillies et coordonnées dans le cœur, siège de l'Esprit (*manas*) où s'élaborent la représentation -ou connaissance discriminative (*vijnana*)-, les notions (*samjna*), la pensée (*citta*), l'intelligence (*prajna*) et la méditation (*dhyana*), et où siège le régisseur intérieur (*antaryamin*), la conscience (*buddhi*) par laquelle s'éveille la perception ou l'idée, le souvenir (*smara*) et surtout le moi (*ahamkara*) qui sont encore distingués dans les exposés de diverses Upanisad anciennes.

Castes : À la fin de la période védique, une véritable hiérarchie est établie qui donne le pas aux prêtres (*brahmanes*) qui prennent l'ascendance sur les nobles (*ksatriya*) et les producteurs (*vaisya*) avec division de la société en 4 castes puis sous-castes : prêtres (Brahmanes, des maîtres aux plus humbles, astrologues, barbiers, médecins, blanchisseurs) ; guerriers (Kshatriya, riches propriétaires fonciers, guerre et vie opulente de riches seigneurs, danses et chants du harem, festins, récitations poétiques, exploits des héros) ; paysans-éleveurs (Vaicya), artisans et serviteurs (Cudra), producteurs libres à côté des esclaves, prisonniers de guerre ou insolubles.

Les *yogin* qui recherchant l'adaptation (*yoga*) de leur être à un idéal de maîtrise spirituelle peuvent faire partie des renonçants spiritualistes, comme peuvent l'être des errants (*parivrajaka*), des mendiants (*bhiksu*), deux d'entre eux ayant été les fondateurs de deux des plus grands mouvements de discipline ascétique de l'histoire : le Buddha et le Jina.

La caste sacerdotale, celle des brahmanes, par la connaissance qu'elle possède de la liturgie, tend à occuper une place prépondérante dans la société au détriment même de la noblesse, pourtant détentrice légitime du pouvoir temporel. Vers le VIII^e siècle av. J.C., la rivalité entre la caste sacerdotale (brahmanes) et la noblesse détentrice légitime du pouvoir temporel (cf. les Upanisad, fin de l'Age du Bronze), est rapportée dans les grandes épopées comme le *Mahabharata* et le *Ramayana* suivie de la disparition des clans de *ksatriya* de la société hindoue alors que les brahmanes s'y maintiennent. La société hindoue désormais hiérarchisée en quatre castes endogames -et en sous-castes- remplaçant les trois larges « fonctions » de la guerre (la plus noble), de la prêtrise et de la production de l'ancienne société védique, fait entrer l'Inde dans l'étape du cycle que connaissent d'autres civilisations à la même époque voyant s'affirmer la prééminence individuelle, avec le caractère particulier lié à l'Inde qu'est le remplacement du rituel extérieur par la méditation et l'exploration psychique de l'univers, ainsi que celui du salut collectif, familial ou « national » du védisme par le salut individuel de l'hindouisme -ou védantisme- insistant notamment sur le rapport direct et personnel avec la divinité d'élection, le salut consistant dans un dégagement de la phénoménalité empirique pour atteindre, par la connaissance, l'essence pure de soi-même.

Polythéiste ou monothéiste : La religion védique est polythéiste, mais dans la perspective générale, les dieux ne sont que des

manifestations du brahman⁵⁴ : l'hindouisme paraît ainsi fonder un monothéisme (certaines Upanishads appellent le brahman « Seigneur », de structure trinitaire (la Trimurti ou « divinité aux trois formes » que sont Brahman, Vishnou et Shiva), trinité à laquelle renvoie l'homme, les dieux et le cosmos.

Mahabharata ou Grande Guerre des Bharata (IV^e s av, IV^e s ap J.C.) : textes épiques goûtés par la société guerrière du I^{er} millénaire av. J.C., légendes anciennes ; *Baghavat Gita*, le Chant du Bienheureux, textes religieux, somme des croyances et spéculations religieuses les plus hautes du brahmanisme ; *Ramayana*, la Geste de Rama, héros à qui est ravie son épouse Sita qu'il reconquiert à l'aide du roi des singes Hanuman ; mœurs et politesse d'une société plus raffinée, cours princières des environs de l'ère chrétienne ; puis littérature profane en sanskrit dit classique qui sert d'abord l'essor des belles lettres dans les cours princières, épiques, romanesque puis philosophiques ; au VI^e s, apparition des raffinements stylistiques, brillants et insolites pour émouvoir le lecteur.

⁵⁰ Le bouddhisme apparaît au VII^e siècle avant J.-C. et se pose d'emblée en ennemi des croyances et des pratiques religieuses du temps, telles que le Veda les définissait. Le jaïnisme, plus ancien d'un siècle environ, entend lui aussi modifier les conduites et imposer une doctrine nouvelle. Bouddhisme et jaïnisme fondés au VI^e siècle avant J.-C. par des *ksatriya* (membres de la caste noble et guerrière) dans l'Inde orientale, à distance des centres de la culture védique et brahmanique, vont connaître une grande destinée. Bouddha, très radical, veut transformer la vie elle-même, telle qu'il l'a trouvée, soutenant que si un être parvient à se détacher de son désir, il devient capable de se libérer de l'état de souffrance.

Les dates de la vie du Bouddha se situent peut-être entre 567 et 487 avant J.-C. Siddhartha Gautama, le Bouddha, naît à Kapilavastu, petite cité-Etat située sur le territoire de l'actuel royaume du Népal, et que son terrain d'activité est le Bihar actuel. Héritier désigné d'un trône, époux et père, il renonce au trône paternel et se sépare de sa femme et de son enfant pour se consacrer tout entier à la quête des moyens de s'affranchir de la vie souffrante. Il découvre que tout être doué de sens connaît la douleur et aussi que tout être vivant est en proie au désir, avec l'intuition que l'esprit humain est capable de triompher de la nature en extirpant l'égoïsme et le désir innés aux êtres vivants, convaincu que chacun peut atteindre l'illumination par ses efforts personnels et de se rendre dans le *nirvana* (B2).

Nirvana : état d'extinction (*nirvana*), dans lequel la souffrance n'existe plus. Le Bouddha ne conçoit pas l'ultime réalité spirituelle sous une forme humaine et ne l'identifie pas avec les membres du panthéon hindou traditionnel mais par un état d'« extinction » (*nirvana*) qu'il lui faut atteindre par l'illumination.

Renaissance, âme et libération de la transmigraton. Comme Pythagore, le Bouddha affirme que la mort ne met pas fin à la vie, mais qu'elle est normalement suivie d'une re-naissance ou métempsycose, la suite des morts et des renaissances continuant à l'infini si des mesures énergiques ne sont pas prises pour rompre ce cycle infernal (*samsara*), mesures consistant en une discipline de conditionnement psychologique, essentiellement monastique, mais comportant nombre d'exercices proprement psychologiques et psychophysiologiques : attention visuelle concentrée (*kasina*, dans l'école de langue pali seulement), méditations à quatre degrés (*jhana*, skr. *dhyana*), créations mentales (*bhavana*), mise en position du psychisme (*samadhi*)... Mais la croyance en la re-naissance, tenue pour acquise à la fois par Bouddha et les Hindous, comporte néanmoins un élément de désaccord concernant l'existence ou à la non-existence de l'âme. Les hindouistes soutiennent non seulement que l'âme est une réalité, mais que cette réalité est identique à l'ultime réalité (*tat tvam asr*). Le Bouddha lui, soutient que ce qui re-naît, ce n'est pas l'âme, mais seulement un tissu d'états psychiques disparates qui ne garde sa cohésion, de re-naissance en renaissance, que par l'effet de la force dynamique du désir qui doit donc être extirpé pour dissiper ce nuage psychique et ouvrir la voie vers l'état d'extinction (*nirvana*^{B2}), dans lequel la souffrance n'existe plus.

⁵¹ Au I^{er} s ap J.C. la dynastie Koushan qui étend son empire d'Iran à Bénarès et protège aussi le bouddhisme, ouvre à son expansion les portes de l'Asie centrale et de la Chine, réalise l'union des mondes qui s'ignoraient jusque-là et répand l'art gréco-bouddhique, avant que la dynastie des Gupta installe au IV^e s ap J.C. une civilisation policée et humanisée imprégnée de jaïnisme et surtout de bouddhisme désormais largement répandu en Asie centrale, en Chine, en Asie du Sud-Est, avant que cet empire connaisse son émiettement au VI^e siècle, dernière unité de l'Inde bouddhiste.

Au VII^e s ap J.C., les souverains hindous -qui n'ont jamais persécuté le bouddhisme- finissent d'imposer l'hindouisme au Sud de la péninsule, plus particulièrement sous la dynastie des Pallava (fin du III^e s au IX^e s), qui font de leur époque l'un des âges les plus brillants de la culture tamoule.

⁵² Pataliputra – prestigieuse capitale de l'empire Maurya depuis le III^e s av JC (dont l'ambassadeur grec Mégasthène fait une description élogieuse), baignée par le Gange et les villages alentour, constitue l'unité administrative de base où règne une bureaucratie qui fonctionne comme une pyramide de loyautés personnelles surveillée par un réseau d'espions, et une armée permanente comptant 700 000 hommes. L'essentiel des revenus de l'État est issu de l'agriculture (où chaque cultivateur doit le quart de son produit) et en partie du commerce minutieusement taxé et contrôlé, stimulé par l'unification impériale et par l'usage accru de la monnaie, poussant ses prolongements à travers l'Asie centrale et sur les deux mers qui bordent le Dekkan, jusqu'à la Méditerranée et à l'Insulinde, tandis que l'esclavage beaucoup moins important que dans le monde grécoromain existe surtout dans le cadre domestique.

Au IV^e s, Alexandre, vainqueur des Perses, marchant sur les brisées de Darius, s'empare à son tour de la Bactriane, franchit l'Indus au printemps de 326, et soumet rapidement le Pañjab. Contraint par ses troupes d'interrompre sa progression à la rivière Beas, il rebrousse chemin l'année suivante. Mais il laisse des garnisons derrière lui, et nomme des satrapes pour gouverner ses conquêtes indiennes, un contact étant ainsi établi, pour plusieurs siècles entre l'hellénisme et l'« indianité ».

Mais alors que le Magadha maîtrise tout l'espace gangétique, des approches du Pañjab aux confins du Bengale, le trône est usurpé en 321 par un aventurier d'ascendance aborigène, Çandragupta Maurya, qui étend la domination du Magadha vers le sud jusqu'à la Narmada, et reprend en 303 les provinces indiennes d'Alexandre sur Séleukos Nikator. Son fils Bindusara conquiert le Dekkan jusqu'au Maisur (Mysore), qui entre à peine dans l'âge du fer. Le Kalinga (actuel Orissa) qui seul lui échappe sera soumis en 260 avant J.-C. par son fils Asoka (269-232).

⁵³ Converti au bouddhisme par le spectacle des atrocités de la guerre du Kalinga, Açoka, roi-sage exemplaire dont la tradition bouddhiste a magnifié la légende (« Saint Louis du bouddhisme »), favorise l'extraordinaire expansion de cette philosophie à travers le subcontinent, et se fait jusqu'à sa mort l'apôtre des vertus bouddhiques de tolérance, de justice, de non-violence, de respect de la

vie, de douceur, de patience et de charité universelle, comme en témoignent les édits moralisants qu'il fait graver sur la pierre dans les lieux publics, et les édifices religieux (stoupas) qui se répandent.

La succession des souverains de cet État qui vers 200 av. J.-C., englobe l'Afghanistan et s'étend jusqu'au Gange, a pu être reconstituée à l'aide d'un monnayage orné d'admirables portraits. Elle est dominée par la figure du roi Ménandre (155-130), immortalisé dans la littérature bouddhique par le dialogue philosophique intitulé *Milindapañha* (« Les Questions de Ménandre »). Mais les Parthes qui accaparent la plus grande partie du Panjab et la Bactriane font se fractionner l'Empire en royaumes distincts où les influences continuent à s'exercer, dans les deux sens, entre l'Inde, la Grèce et la Perse.

⁵⁴ Suite à l'expansion de la Chine, les Xiongnu [Hiong-nou] chinois, poussent les Yuezhi [Yue-tche], Indoeuropéens qui chassent les Scythes (appelés en Inde Saka) des parages de la mer d'Aral qui eux-mêmes envahissent l'Iran oriental, enlèvent la Bactriane aux Parthes, abattent les royaumes indo-grecs et se répandent dans les pays de l'Indus et à travers l'Inde du Nord jusqu'à Mathura, et détruisent par le feu Pataliputra aux environs de 150 av. J.-C.

Les Yuezhi, débouchent à leur tour en Bactriane vers 130 avant J.-C., et s'y fixent pour un siècle avec édification au I^{er} s de notre ère d'un empire par un de leurs clans, les Kusana (empire des Koushans) qui ouvrent plus largement le commerce déjà vivifié par les Maurya vers les routes de l'Orient méditerranéen, de l'Asie centrale et de la Chine.

Les négociants tamouls vont alors chercher en Asie du Sud-Est les cargaisons de produits exotiques (et notamment les épices très en vogue chez les Romains) qu'ils revendent ensuite aux marchands méditerranéens dans les *emporía* que ceux-ci ont créés sur la côte indienne. L'Inde a désormais droit de cité dans la représentation gréco-latine du monde, comme en témoignent les relations qui s'accumulent au début de notre ère avec Strabon, Pline l'Ancien, Ptolémée, Arrien, et le *Périple de la mer Érythrée*. Dans tout le subcontinent, les inscriptions, les donations pieuses, la littérature attestent la prospérité des communautés marchandes, de leur mécénat et de leurs guildes contribuant fortement, avec les cours princières, à l'éclat et au développement artistique de ces siècles troublés presque entièrement centrés sur le bouddhisme et le jaïnisme : stupas (Bharhut, Sañci), sanctuaires rupestres (Ajanta, Aurangabad), sculpture des écoles de Mathura et d'Amaravati, art du Gandhara.

⁵⁵ Vers le milieu du V^e siècle, un nouveau peuple nomade menace la marche du Nord-Ouest, les Huns Hephthalites, de race protomongole. La résistance des Gupta, d'abord victorieuse, est bientôt débordée. Les Huns, vite acculturés, fondent les royaumes dans l'Inde occidentale (Ils seraient les ancêtres des clans Rajput du Rajasthan de l'époque musulmane). L'émiettement au VI^e siècle de l'Empire Gupta en souverainetés locales sous les raids des Huns, est partiellement corrigé par Harsa (606-647), chef exceptionnellement doué d'un petit royaume du Panjab, qui restaure l'unité de l'Inde du Nord, du Kathiyavar au Bengale, sous la forme d'un conglomérat instable d'États réduits en vasselage qu'il doit parcourir sans cesse à la tête de son armée pour en maintenir la cohésion depuis sa capitale Kanauj qui éclipsé Pataliputra. L'État de l'Inde, sous ce prince chevaleresque et prodigue, amoureux de la pompe et des belles-lettres, bon dramaturge à ses heures, mais qui ne laisse pas d'héritier, se morcelle à nouveau avec toute l'Inde du Nord pour six siècles. C'est la dernière unité de l'Inde bouddhiste qui honore toutes les religions de son pays, et possède de brillantes cours de poètes et d'artistes.

⁵⁶ Au IV^e siècle, les cultures microlithiques sont suivies au début du I^{er} millénaire par certaines formes d'agriculture associées, à la cueillette, en même temps qu'apparaissent presque ensemble la pierre polie, la céramique, et un peu de cuivre et de bronze. L'usage du fer se répand au III^e siècle avant J.-C. comme le montrent les usages funéraires (sépultures mégalithiques, champ d'urne et de sarcophages), ainsi que l'emploi de la monnaie, traits qui impliquent une certaine intégration de la société tribale regroupée en royaumes (énumérés dans les inscriptions d'Asoka Çola à l'Est, Pandya à l'extrême Sud, Cera à l'>Ouest) qui se disputent l'hégémonie mais développent aussi l'agriculture et les échanges (expansion du commerce maritime à Ceylan, en expansion « coloniale »...).

⁵⁷ **Confucius** (nom latinisé de Kong Qiu ; 551 à 479 av. J.-C.), légèrement plus jeune que le Bouddha, s'intéresse à l'homme en tant que membre de la société plutôt qu'en tant qu'intelligence et âme. Le Sage, équivalent chinois de Socrate, préoccupé surtout du problème des rapports sociaux, se prononce en faveur d'une société à forte structure hiérarchique et patriarcale. Il fonde la première école de philosophie, contemporaine de celle des sophistes de la Grèce. Idéaliste, raisonnable et moralisateur, Confucius s'intéresse à l'homme en tant que membre de la société et s'appuie pour cela sur une éthique humaniste visant au rétablissement des traditions ancestrales menacées de disparaître par la restauration du code de morale sociale que le « Ciel » a imposé aux fondateurs de la civilisation chinoise. Né dans une société qui a perdu ses cadres traditionnels et ses supports, Confucius promulgue le culte des ancêtres, le respect des hiérarchies, des usages et des rites, l'obéissance de l'inférieur au supérieur. Confucius (et ses successeurs Mengzi de 372 à 289 av. J.-C. et Xunzi de 300 à 235 av. J.-C.), voit dans l'ordre passé déclinant la panacée propre à triompher des particularismes du temps et réservent leurs plus vives louanges aux premiers souverains Tchou (Zhou) et même aux monarques de l'Age d'Or (Chalcolithique). Ce réformateur moral et ce conservateur scrupuleux prônant la restauration du rituel traditionnel (*li* ; catalogue de normes éthiques et sociales englobées sous le concept de *Li* assure la cohérence de l'ensemble) garant de la rectitude (*yi*) a pourtant le goût d'une certaine innovation puisqu'il considère par exemple que le « Ciel » (*tien*) est un concept de loi supra-personnelle plutôt qu'un dieu personnel ou d'apparence humaine, ou que le « gentilhomme » ou « fils de seigneur » (*kiun-tseu*) doit vivre selon des règles moralement nobles plutôt qu'utiliser son pouvoir d'une manière absolue et froide : la vraie rectitude n'est pas le respect d'une raison d'État immorale mais le respect du sentiment d'humanité (*jen*). Le souverain, ses ministres et ses sujets devraient donc observer correctement la « Voie céleste » en se comportant les uns envers les autres avec la bienveillance et le respect que l'on attend des membres d'une famille dans leurs rapports mutuels. Ne parvenant pas à trouver de protecteur royal, Confucius crée une nouvelle fonction, celle de professeur de morale, sa philosophie ne devenant le passeport d'accès à la carrière publique que 150 ans après sa mort. Son enseignement favorable à l'autorité et visant à consolider les structures sociales traditionnelles, connaît son apogée durant la dynastie des Han occidentaux (de 206 av. à 48 ap. J.-C.) et acquiert dès lors le statut de doctrine d'État qu'il va conserver jusqu'à la fin de l'empire.

Le Taoïsme qui bannit l'idéal de sociabilité morale de Confucius, propose une conception de la « Voie » plus métaphysique que ce dernier, bien que cette dimension métaphysique apparaisse souvent au second plan derrière l'attitude de rejet de la société. Résultant sans doute d'une influence indienne sur le vieux courant chamanique d'origine turco-mongole, cette philosophie est exposée au IV^e siècle dans le *Tao-tô king* attribué à Lao-tseu, et dans le livre que l'on désigne du nom de son auteur Tchouang-tseu (365-290).

Utopiste et individualiste, parfois libertaire et mystique, le taoïsme du paradoxe veut remonter plus haut encore que le confucianisme, jusqu'à l'état de nature ayant précédé toute civilisation. Pour les taoïstes, la « Voie » est celle de l'ultime réalité qui est irrésistible, bénéfique et n'exige pas d'effort. Antithèse de la voie humaine dans laquelle l'homme se lèse par l'activité fébrile et l'ingéniosité intellectuelle qui conduisent à la violence, le taoïsme conjecture que l'homme compromet sa position dans l'univers en bâtissant la civilisation le plaçant en dehors de l'harmonie du Tao, l'esprit de l'ultime réalité dans laquelle l'homme vit et se meurt : l'absolu suprasensible est accessible à la seule connaissance mystique ; la vérité est dans le retour à la nature, à une nature sublimée par la culture humaine qui doit se refaire une docte ignorance. Les taoïstes s'opposent radicalement au confucianisme, opposition qui répond à une sorte de polarisation fondamentale et permanente du génie chinois. Le taoïsme illustre une tendance anarchique et libertaire faite de poésie, de mystique, de paradoxe et de cynisme face au confucianisme raisonnable, ordonné et moralisateur. Les taoïstes développent des techniques d'extase et autres procédés devant leur permettre d'accéder à l'union mystique avec le *Tao* et d'atteindre à l'immortalité en affinant leurs âmes pour les garder dans un corps sublimé. D'abord réservé aux oisifs fortunés, le taoïsme gagne des adeptes par l'espoir de l'immortalité et multiplie les recettes de longévité aux dépens du mysticisme avant de se constituer plus tardivement en religion qui elle-même sera violemment combattue. Jugés socialement irresponsables par les Confucianistes et le Légistes, les Taoïstes vont néanmoins avoir un avenir en Chine et dans le reste de l'humanité, notamment lorsque l'aspiration spirituelle de l'Homme va pâtir de la prédominance pratique et matérialiste. L'idéal taoïste de libre disposition de soi et, à l'adresse des gouvernants, l'encouragement à une sorte de « laisser-faire » tendant à préserver l'harmonie avec le *Dao* et le Cosmos, peuvent difficilement fournir une solution aux conséquences des luttes entre les Royaumes Combattants. Néanmoins, leur pensée non conformiste va inspirer et féconder de nombreux mouvements de réforme ultérieurs, de même que le développement diversifié des sciences naturelles et des techniques. Du point de vue littéraire, le taoïsme a donné à la Chine antique ses œuvres les plus belles comme le *Laozi* et le *Zhuangzi*. Le *Laozi* est une suite d'énigmes cryptiques et parfois goguenardes dont la langue, dense et hermétique, est d'une haute tension poétique. Le *Zhuangzi* grand corpus d'écrits taoïstes, ne témoigne lui pas seulement d'une profondeur de pensée incomparable : c'est une merveille d'art sur la métaphysique du *dao* et de l'absolu suprasensible, accessible à la seule connaissance mystique et à une « docte ignorance ». Toute une galerie de figures grotesques ou cocasses, nains et culs-de-jatte, fous et idiots, bandits qui débitent des leçons de morale devant Confucius ahuri, dieux bavards et monstres mythiques, animaux dotés d'une verve impayable, se livrent aux grands envolts lyriques comme aux adages sentencieux, aux métaphores les plus hardies et aux vulgarismes les plus idiomatiques.

Mozi, « maître Mo » (vers 479-388) tout comme les taoïstes, rejette l'autorité, et la tradition, comme les Légistes. Sa philosophie visionnaire a elle aussi beaucoup de mal à trouver sa place, mais qui, influencée peut-être par le bouddhisme, annonce à sa manière le christianisme. Il soutient en effet que l'amour du prochain doit être offert pareillement à tous, ce qui lui vaut la critique de vouloir répudier les vertus sociales de la piété filiale comme du loyalisme politique.

Les Légistes quant à eux, ne représentent pas une école comme les confucianistes et les taoïstes puisque pour eux, la « Loi » est équivalente à la volonté du souverain : la compétence administrative et militaire sert le pouvoir du souverain qui a le droit d'imposer sa volonté par la force à ses sujets et à ses pairs, ce qui suppose sa puissance et le fond intrinsèquement mauvais de la nature humaine seulement capable de s'améliorer par un régime coercitif. Leurs écrits principaux (*Shang Jun Shu* ou « Livre du Seigneur de Shang », et le *Han Fei Zi*), partant d'une image négative de l'homme, sont des injonctions et des interdits sévères et omniprésents assortis de peines draconiennes en cas d'infraction -et parfois de récompenses-, pour créer un pays riche, doté d'un pouvoir central fort et d'une armée supérieure à toutes les autres. Les Légistes, accueillis avec joie par les souverains qui les utilisent pour réorganiser puis pour diriger l'administration de leurs États, disposent donc du monopole de l'accès à la puissance politique tant que le monde chinois reste politiquement divisé. Mais ce monopole est brisé le jour où un conseiller donne à son maître Tch'eng, roi du Ts'in de 247 à 221, les moyens de devenir empereur en mettant un terme à la désunion politique faisant la fortune des Légistes.

58 A partir du VIII^e siècle et jusqu'à l'unification de la Chine au III^e siècle, des guerres incessantes entre les différents seigneurs qui se parent du titre de roi, secouent violemment le pays et déciment les rangs de l'aristocratie guerrière combattant en char, le reste de la population étant partiellement épargné par non accès aux armes. Les vassaux qui se combattent, et n'apportent plus leur soutien aux Tchou qui s'affaiblissent et qui de surcroît, subissent au VIII^e s l'invasion de barbares venus sans doute de la plaine eurasiennne (Cimmériens ou Scythes ?) qui les obligent à déplacer leur capitale vers l'Est à Luoyi (actuelle Luoyang) sur le Fleuve Jaune, dans la province du Henan.

Après deux siècles de guerres fratricides (VIII^e-VI^e siècles), l'empire chinois se trouve néanmoins agrandi vers le Sud et le Nord. Au Sud, il incorpore des populations de même race et de même langue déjà soumises à la domination chinoise (bassins de la Houai et du Han, basses terres de la partie supérieure du Fleuve Bleu), tandis qu'au Nord des heurts se produisent avec les pasteurs nomades eurasiens dont la langue et le mode de vie différents les rend assimilables, chamanes et sorciers - surtout sorcières- servant de médiums entre les dieux et les hommes, et dont émanent certains des poèmes (« *Paroles de Chu* » ou *Chu ci*) où l'incantation magique domine, région de colonisation relativement tardive où le taoïsme prospère et où seule l'élite lettrée pratique la langue chinoise.

C'est entre le V^e et le III^e siècles av. JC, que se situe vraiment l'époque dite des Royaumes combattants où l'instabilité et l'insécurité grandissantes touchent alors l'ensemble de la population. Les royaumes qui veulent tous obtenir l'hégémonie sur la Chine et vivent dans la crainte l'un de l'autre, construisent des murailles. Pour accroître leur puissance militaire, les royaumes transforment la structure traditionnelle de leur société et évoluent vers l'absolutisme : les carrières militaires et administratives, jusque-là héréditaires deviennent accessibles à tous et des armées massives de plusieurs dizaines de milliers de soldats-paysans pratiquent la guerre de siège et la défense des villes à l'aide d'unités de cavalerie, de puissants arbalètes, et d'armes de fer s'ajoutant aux armes de bronze, les adversaires vaincus connaissant l'élimination physique par non respect de l'ancien code de chevalerie. A partir du IV^e siècle, certains royaumes -dont le Tchou- se liguent contre le Ts'in (ou Qin) qui soumettent la terre à la propriété privée et les paysans à la conscription militaire et aux impôts. Les Ts'in (ou Qin), attaqués par les autres royaumes, écrasent finalement tous leurs rivaux avec une atroce cruauté et procèdent à l'unification politique de la Chine en 221.

Concernant les profonds bouleversements sociaux que sont l'absolutisme et la « démocratisation » et les immenses progrès économiques, et technologiques, ce sont les guerres et l'affaiblissement de l'autorité politique des Tchou qui les suscite avec le renouvellement des cadres sociaux et économiques et une certaine liberté de pensée et d'expression jusque-là inconnue. Toutes les classes de la société ont en effet désormais leurs chances de progresser et de changer de situation, avantages jusque-là réservés à une

minorité d'aristocrates. Fiefs et carrières militaires comme administratives, jusque-là héréditaires deviennent accessibles à des hommes ne faisant pas partie de l'aristocratie, tandis que les œuvres, jusqu'alors anonymes, portent désormais des noms et que naissent de nouvelles valeurs métaphysiques orientées vers l'unité, la poésie prenant elle aussi des accents personnels et s'inspirant de thèmes non collectifs encore jamais exploités. Apparaissent ainsi les premiers modèles de l'essai discursif très apprécié par toute la tradition littéraire chinoise alors que la dialectique et la sophistique sont mal servies par une langue trop peu analytique, et ne vont pas connaître de développement durable, au contraire de ce qui se passe en Grèce, alors que se développe un mouvement scientifique dû aux premiers contacts avec l'Inde, l'Iran, l'Orient hellénisé.

Du fait qu'apparaît une nouvelle classe de marchands, d'administrateurs et de militaires professionnels par enrôlement d'hommes compétents d'origine modeste, des progrès techniques important se produisent aussi : remplacement du bronze par le fer pour outils et armes (ailleurs fer et charrue en usage depuis longtemps), adoption de la cavalerie (dans le Tchao au Nord avec armes et vêtements des nomades), chars déclassés, infanterie massive, protection des incursions nomades du Nord et du Nord-Ouest par les premiers tronçons de muraille élevés par les royaumes du Nord (Ts'in, Wei, Tchao, tronçons de muraille bientôt réunis en une Grande Muraille par Qin Shi Huangdi), La conquête de terres nouvelles par le déboisement, le percement de canaux et l'irrigation, l'apparition de nouvelles espèces de végétaux (sorgho, mûrier), la charrue à bœufs, la frappe de monnaie métallique (IV^e siècle), favorisent l'extension de la civilisation chinoise à la Corée et au Japon (jusque-là restés au stade mésolithique bien que pratiquant la céramique) et la création de villes voyant une véritable surenchère de richesse et de luxe et une extraordinaire effervescence artistique et intellectuelle. Mais ce mouvement scientifique de la fin des Tchou et du début des Han, n'a pas de suites plus durables que celles des mouvements analogues dans l'Inde contemporaine et à Alexandrie.

⁵⁹ Tcheng (Shi Houangdi) impose le service du bien de l'Etat, le pouvoir centralisé, l'autoritarisme impérial, il déchoit la noblesse de ses privilèges et la déporte, il saisit les armes et détruit les fortifications intérieures, accroît le contrôle de l'Etat en imposant l'impôt par capitation et le recensement exhaustif de la population, oblige les paysans aux corvées, instaure les supplices, nomme un ministre des châtiments, massacre les lettrés et met fin à la libre pensée, étouffant pour plusieurs siècles l'invention philosophique et littéraire, après avoir de plus confisqué et brûlé (213 avant J.-C) tous les livres « inutiles », les livres d'histoire (à l'exception des *Annales de Qin*) mais aussi les *Poèmes*, les *Documents* et surtout les livres des philosophes taoïstes et confucéens, pour ne garder que les livres « utiles » (médecine, agriculture, divination). Le taoïsme et le confucianisme demeureront néanmoins les deux courants majeurs survivant à la disparition des autres écoles, tandis que le bouddhisme, religion étrangère importée subrepticement d'Inde peu avant l'ère chrétienne fait de lents progrès dans l'aristocratie.

Dans les domaines pratique et technologique se signalent la fabrication de la pâte à papier (II^e s), le moulin à eau, la découverte de la boussole, les grès cuits à haute température d'où sortira bientôt la porcelaine. A l'exportation de soieries et de laques par la « route de la soie » et par mer qui établissent les premiers contacts avec l'empire romain, s'ajoute le monopole d'Etat sur le sel et le fer. Scientifiquement, les astronomes observent les planètes et leurs mouvements qui permettent le calcul de la longueur de l'année, mais les mathématiques restent insuffisantes et l'imprégnation ésotérique ou magique trop forte.

⁶⁰ Taoïsme de l'élite où s'exprime une métaphysique mêlée de mysticisme sorte de transposition du bouddhisme, et taoïsme populaire avec ses églises, ses pontifes et ses magiciens, ses rituels foisonnants en pénitences et prières collectives, en confessions publiques, parfois en débordements sexuels, tous éléments favorisant l'effusion mystique (vin mystique des ivresses spirituelles), et le contact avec les divinités individualisées assurant la rémission des péchés et le salut personnel. Ses adeptes, les turbans jaunes, réprimés pour avoir déclenché une insurrection paysanne en 184, impriment néanmoins une marque durable à leur philosophie fervente (commentaires des « *Sept Sages de la forêt de bambous* »

Plus tard, sous les Trois Royaumes et les Six Dynasties, Tao Qian et surtout Tao Yuanming (365-427 le plus grand nom de la poésie des Six Dynasties), adeptes d'un taoïsme philosophique, grave et fervent, porteront à la perfection ce genre de poésie d'inspiration religieuse, d'une simplicité raffinée dans la forme d'où se dégage un parfum de foi personnelle annonçant en Chine un âge nouveau.

Le taoïsme et le confucianisme demeureront néanmoins les deux courants majeurs survivant à la disparition des autres écoles, tandis que le bouddhisme, religion étrangère importée subrepticement d'Inde peu avant l'ère chrétienne fait de lents progrès dans l'aristocratie.

⁶¹ L'influence olmèque qui s'étend en partie par voie de conquête militaire à travers le Mexique, en Amérique Centrale et le long du Golfe du Mexique mais aussi vers le Sud, dans la plaine côtière du Pacifique et dans les montagnes du Guatemala, transforme le mode de pensée de beaucoup de peuples et notamment maya plus tardive à l'Est et aux civilisations de l'ouest et du centre du Mexique.

Civilisation mystérieuse ne connaissant pas la métallurgie inventée de manière indépendante et dont on ne sait rien ni de la langue (à part quelques glyphes tardifs de Très Zapotes ressemblant à ceux des Mayas du Guatemala et plus tard du Yucatan, ou quelques listes de dates, calendriers, et peut-être mots), ni de ses rites ou de son organisation sociale, nous connaissons seulement les vestiges de ses cités et leurs centres rituels séparés du centre urbain avec art monumental fait notamment de représentations anthropomorphes négroïdes, énormes têtes sculptées de basalte accompagnées d'autres plus fines, signes visibles de l'existence d'une autorité humaine. Le dieu principal représenté sous la forme d'un monstre mi-homme mi-jaguar dont le culte est le moteur des œuvres matérielles réalisées volontairement par des fidèles ou sous la contrainte par des esclaves -ou prisonniers capturés-, ce dernier fait pouvant expliquer la destruction finale violente de cette civilisation de conquérants agressifs, extirpée par la force vers des sites plus proches de la côte du golfe du Mexique (île de la Venta et Très Zapotès, clairière dans la forêt tropicale), puis qui disparaît après avoir laissé sa marque sur un certain nombre d'autres régions d'Amérique.

⁶² Le Temple de Quetzalcoatl possède des sculptures monumentales de plusieurs tonnes fixées par des tenons décorées de figures (masques frontaux de reptile aux crocs menaçants, figure géométrique aux yeux cerclés, serpents à plumes qui ondulent sur un fond de coquillages, jaguars en ronde bosse ou sculptures en bas-relief) ; Les sculptures du "palais de Quetzalpapalotl" (qui recouvre un palais plus ancien, le "palais des Escargots à Plumes") montre l'oiseau quetzal de face ou de profil avec un pectoral de papillon - "papalotl" en nahuatl-,

La Pyramide du Soleil construite vers 150 avant JC. fait de Teotihuacan la première véritable métropole précolombienne des Amériques qui atteint une population totale de 150 000 à son apogée qui regroupe la plupart des ethnies régionales du Mexique, tels

que les Zapotèques de la région d'Oaxaca, qui vivent dans des maisons communautaires où ils exercent leurs métiers et contribuent à l'essor économique et culturel de la ville.

Les artisans de Teotihuacan produisent des millions de figurines, tant masculines que féminines, fabriquées à la main dans des postures très animées (danseurs ou soldats brandissant une lance et un bouclier en matériaux périssables ayant disparu). A la céramique "orange mince" s'ajoutent les vases tripodes et les encensoirs-théâtre destinés à faire monter la fumée aromatique du copal. De nombreuses peintures murales ornent les complexes résidentiels de l'élite. Des masques en granit, albâtre, serpentine, néphrite ou onyx, soigneusement polis, décorés d'incrustations pour les yeux ou la bouche, présentent des résidus jaunes dans les orbites vides, témoignage d'incrustations disparues de globes oculaires en pyrite, à l'expression du visage impassible à fonction sans doute funéraire, masques de Teotihuacan prisés quelques neuf siècles plus tard après la chute de Teotihuacan par les Aztèques qui les enfouissent comme offrandes dans le Templo Mayor.

Les très grandes statues sont rarissimes à Teotihuacan mais spectaculaires. Dans une carrière à une vingtaine de kilomètres de Teotihuacan, une statue colossale inachevée, le Monolithe de Coatlinchan parfois appelée "monolithe de Tlaloc" au sexe incertain, haute de plus de 7 mètres et pesant quelque 180 tonnes, est la plus grande statue de Teotihuacan, sinon de toute la Mésoamérique (aujourd'hui au musée de Mexico), et un monolithe de pierre volcanique (3,19 mètres de hauteur, d'un poids de près de 24 tonnes), existe aussi, connu jadis sous le nom de « monolithe de Chalchiuhtlicue » puis sous celui de "grande déesse" vêtue d'une jupe (divinité de l'eau. ?)